

LE
VEUVAGE D'ALINE

PAR
TH. BENTZON



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

—
1881

Droits de reproduction et de traduction réservés

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

OUVRAGES

DE TH. BENTZON

Format grand in-18.

AMOUR PERDU 1 vol.

UN CHATIMENT, 1 —

GEORGETTE. 1 —

LA GRANDE SAULIÈRE. 1 —

L'OBSTACLE 1 —

LA PETITE PERLE 1 —

RÉCITS DE TOUS LES PAYS 2 —

UN REMORDS 1 —

LE ROMAN D'UN MUET. 1 —

UNE VIE MANQUÉE¹ —

LE VIOLON DE JOB 1 —

LA VOCATION DE LOUISE 1 —

TOURS. — IMP. MAZEREAU.

LE

VEUVAGE D'ALINE

PAR

TH. BENTZON



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

1881

Droits de reproduction et de traduction réservés

LE VEUVAGE D'ALINE

I

La baronne de Vesvre venait de reconduire jusqu'à la porte de son petit salon chinois la dernière des belles mondaines assidues à ses cinq heures. Pendant la saison où l'on ne va pas au bois, tout ce que Paris possède d'hommes et de femmes à la mode se fait un point d'honneur de venir savourer une tasse du fameux thé jaune dans ce salon chinois où l'on a toujours de l'esprit, où l'on est toujours jolie, où l'on rencontre inmanquablement les personnes que l'on désire voir, la maîtresse du lieu étant fée, .. fée par la grâce vraiment enchantresse, la volonté soutenue de captiver ses hôtes. Les rideaux, tout chatoyants de broderies fantastiques, sont bien clos ; les lampes en capuchonnées avec art renvoient au plafond cette lumière discrète et habilement distribuée, qui ne nuit pas à la beauté et

qui dissimule l'âge et la laideur ; les sièges sont éparpillés d'avance selon le goût de chacun pour que les groupes sympathiques puissent se former comme par hasard, et le bal de demain, la première représentation d'hier, défraient la conversation générale, qui ne languit jamais, sans préjudice des causeries à voix basse plus intéressantes.

Un léger parfum de tabac d'Orient révèle que les cigarettes sont tolérées dans ce boudoir encombre de fleurs à la façon d'une serre ; un samovar monumental fume sur une table chargée d'engins exotiques en orfèvrerie niellée qui rappelle la nationalité de madame de Vesvre, née princesse Orsky. Seule peut-être une Russe du grand monde est capable de tenir avec cette autorité souriante le sceptre de la mode et d'être plus Parisienne encore que les simples Parisiennes de Paris. Quand vous aurez découvert qu'elle est chétive et maigre avec des traits irréguliers : petit nez retroussé, pommettes saillantes, vous serez forcé d'ajouter : « Mais elle est délicieuse ! » Telle est en effet l'opinion générale. Les beautés vraies sont réduites à lui envier ses cheveux d'un blond de lin surnaturel, sa taille serpentine qui peut aborder toutes les extravagances de l'ajustement moderne et les rendre excusables, ce regard un peu myope pourtant, où pétille derrière le petit lorgnon d'or une malicieuse coquetterie.

Oui, les plus enviées, les plus adulées doivent baisser pavillon devant la baronne Olga, comme on l'appelle ; toutes souhaiteraient d'être à sa place, traitée, quoi qu'elle fasse, chez elle et au dehors, en enfant gâté, libre de marquer ses actes et ses allures au coin de l'originalité, bien qu'elle appartienne par son mariage au faubourg Saint-Germain. Ce qui est interdit à d'autres est permis à la baronne Olga, c'est une créature privilégiée ; elle-même en convient tout haut. Quant à ce qu'elle en pense tout bas, il est facile de le deviner, pourvu qu'on l'observe avec quelque attention, lorsqu'elle se trouve seule enfin, après ce babil et ce frou-frou puérils qu'il lui plaît de susciter momentanément autour d'elle. Un soupir s'échappe de ses lèvres, – soupir de regret ou de délivrance ? – elle se jette sur le sofa, s'étire d'un mouvement qui lui est commun avec les chattes, puis reste une minute le front enfoui dans ses deux mains scintillantes de bagues. Quand elle relève la tête, le masque est tombé, elle a quitté sa physionomie de convention, d'apparat pour ainsi dire ; le sourire qui retroussait le coin de

ses lèvres, l'éclair qui jaillissait de sa prunelle pâle, les nuances délicates, mobiles, variées à l'infini de l'expression qui empêchaient de constater les défauts flagrants de la ligne, tout cela s'est effacé, elle est franchement laide... elle se repose.

– Vous êtes seule ? dit une voix d'homme à travers la porte entre-bâillée.

– Oui, pourquoi ?

Elle ne cherche pas à ressaisir ses agréments ; ce n'est que la voix de son mari. Depuis longtemps elle a désespéré de plaire à celui-là.

– C'est, ajoute M. de Vesvre, en entrant tout entier et en s'approchant de sa femme, après avoir refermé la porte avec soin, c'est que je vous apporte une nouvelle toute fraîche qu'il ne convient pas de crier d'abord dans l'oreille de vingt-cinq personnes. Le mariage de Marc est arrangé.

– Vraiment ?... Il se laisse faire ?

– Cela n'a pas été sans peine. Pourtant ma tante l'emporte à la fin... Jugez si elle est ravie !

– Pauvre garçon !

– Bah ! on aurait tort de le plaindre ! Deux millions tout de suite, le double un peu plus tard... Un petit sacrifice sous le rapport de la naissance, il est vrai, mais les Béraud sont d'honnêtes gens qui pensent de la façon la plus correcte ; le dernier du nom, cet oncle célibataire, le seul parent, le tuteur de la demoiselle, a su se faire une place convenable dans le monde ; il est du club, il s'étudie si bien à nous ressembler qu'on pourrait le prendre pour un des nôtres... Le père était moins présentable, mais il y a dix-huit mois qu'il est mort, personne ne s'en souvient plus. Quant à notre future cousine, on en dit beaucoup de bien.

– Pauvre fille alors !

– Comment ! pauvre fille ! Marc ne vaut-il pas un autre mari ? Beau nom, de l'esprit, figure agréable.

M. de Vesvre, en accordant une figure agréable à son cousin, se regardait complaisamment dans la glace par-dessus la tête de sa femme. – Tout le monde, semblait-il dire, ne peut pas être comme moi le type par excellence du beau cavalier.

– Vous êtes acharnée ce soir, ma chère, à épiloguer sur les gens ; qu'est-ce qui vous prend ? Vos humeurs noires ?...

– Peut-être ; elles me prennent plus souvent qu'on ne croit. Savez-vous, mon ami, comment un grand médecin a défini l'humeur noire ?

Un caprice ?... La fatigue d'un lendemain de bal ? Est-ce cela ?

– Non. Il dit que c'est une terrible maladie, car elle fait voir les choses comme elles sont. – Je vois en effet les choses comme elles sont de temps à autre, quelque volonté que j'aie de m'étourdir et de fermer les yeux. Ce mariage, pour ne parler que de lui, m'a paraît aujourd'hui comme la chose la plus triste du monde.

– parce que Marc résistait d'abord ? Mais puisqu'il a cédé après tout ?

– Il a cédé de guerre lasse à la persécution ; d'autres se rendent à l'appât d'une grosse dot ! Vous en êtes tous là. Et le mariage compris de la sorte est une honte, entendez-vous ?

– Une honte, soit ! répliqua M. de Vesvre, qui haïssait la discussion. Je dirai ce que vous voudrez, n'étant pas en cause. Vous savez bien que je me suis marié tout différemment.

Et avec un regard qui semblait évoquer de tendres souvenirs, il baisa la main de sa femme.

– Oui, vous prétendez me faire croire que c'est une valse qui vous a décidé, dit la baronne, avec un sourire à moitié triste, ironique à demi. Après avoir dansé une fois avec moi, vous vous êtes juré que vous rendriez cette valse éternelle.

– Eh bien ! n'était-ce pas là une conquête dont vous devez rester fière quand vous comparez votre sort à celui des autres femmes discutées, marchandées, épousées à regret ? Pourquoi donc me faire grise mine ?

– Parce que. – La jeune femme leva vers son mari ses yeux d'aigues-marine singulièrement pénétrants, sans le secours cette fois de leur inséparable lorgnon, – parce que votre goût pour la valse, pour la valse blonde, pour la valse du Nord n'a eu qu'un temps bien court, ce qui ne veut pas dire que vous soyez désenchanté de tout exercice chorégraphique, au contraire.

Les boléros déhanchés d'une Espagnole aile de corbeau attiraient souvent M. de Vesvre depuis quelque temps dans un petit théâtre ; mais la baronne ne songeait pas à poursuivre ces boléros d'une jalousie spéciale, pas plus qu'elle n'avait songé auparavant à être jalouse du corps de ballet de

l'Opéra. Elle cédait seulement au besoin de lancer une de ces flèches que la femme la mieux habituée aux infidélités de son mari décoche toujours volontiers ; la flèche fut perdue. M. de Vesvre s'était mis à flairer avec obstination une touffe de tubéreuse :

– Je ne sais, disait-il, comment vous pouvez supporter pareille infection. il y a de quoi asphyxier un régiment tout entier. Et vous prétendez avoir des nerfs fragiles, vous et vos bonnes amies !

Tandis qu'il parlait en songeant à autre chose et pour remplir le temps jusqu'à 1 heure du diner, une porte grinça dans la pièce voisine, et un rayonnement nouveau que l'ivresse de la plus belle fête n'eût pas suffi à amener sur les traits de madame de Vesvre, vint encore transfigurer son étrange et variable physionomie :

– Ah ! dit-elle toute joyeuse, j'entends venir Sacha ! Vous avez raison, ces parfums ne valent rien pour sa petite tête. Sortons d'ici.

Elle précéda son mari et rejoignit dans la salle à manger, au moment où il y entraît lui-même bichonné pour le dîner, un bambin de cinq ou six ans accompagné de sa gouvernante. Il était entré en silence de cet air discret, un peu contraint qui fait reconnaître les enfants bien élevés, mais à la vue de sa mère la consigne fut oubliée, il s'élança vers elle, se suspendit. à ses jupes, à ses bracelets, à son cou, la couvrant de caresses avec une furie qui la décoiffa sans qu'elle parût s'en plaindre.

– Maman ! chère petite maman !...

Il n'y avait pas à en douter ; la baronne trouvait le temps, au milieu des dissipations qui remplissaient sa vie, d'aimer son fils et de s'occuper de lui.

– Et ton père ? dit-elle bien bas à l'oreille de l'enfant.

Sacha (il portait le nom de son oncle maternel, le prince Alexandre, abrégé dans la bouche de sa maman, par un joli diminutif russe), Sacha courut souhaiter le bonjour à M. de Vesvre, qu'il voyait pour la première fois de la journée. Le père passa la main sur sa tête blonde et prit une grosse voix bourrue pour lui dire mille folies qui le firent éclater de rire, mais il n'était pas à l'aise cependant, il n'était pas heureux, il n'était pas tendre comme avec maman. C'était la vengeance de madame de Vesvre. Pendant le dîner de famille, on fit causer la gouvernante, qui énuméra les bons points qu'avait mérités Sacha, les mauvais tours qu'il avait joués.

L'objet de cet interrogatoire cependant lorgnait le dessert, sans écouter beaucoup ni les compliments ni les réprimandes.

– Il vous ressemblera sur un point, dit la mère en souriant à son volage époux, il comprend les jouissances positives de la vie.

Ce nouveau coup de patte n'empêcha pas M. de Vesvre de chercher des yeux, après dîner, tantôt son chapeau et tantôt la pendule, les jouissances positives qu'on lui reprochait l'attendant vers neuf heures et demie dans une loge d'avant-scène. En même temps, il avait quelque remords de quitter si vite les joies moins capiteuses de la famille. Bref, il réussit à se contraindre jusqu'au coucher du petit Sacha.

– Vous étouffez, mon pauvre Albérie, lui dit sa femme pour le récompenser de cet effort louable en l'aidant un peu ; il fait trop chaud ici ; vous avez envie d'aller prendre l'air, je vois cela : ne vous gênez pas.

– Mais, chère amie, vous laisser seule ? balbutia le pauvre Albéric un peu confus.

– Maman ne sera pas seule ; elle va monter m'embrasser dans mon lit, s'écria un petite voix. N'est-ce pas, maman ?

– Oui, mon trésor.

– Et d'ailleurs le timbre sonne, dit M. de Vesvre avec un visible soulagement ; quelqu'un vient vous tenir compagnie.

– Eh bien ! recevez ce quelqu'un-là ! répliqua en s'envolant la baronne.

Quand elle redescendit de sa visite à la *nursery*, madame de Vesvre trouva debout devant la cheminée un jeune homme de taille moyenne, mince et brun, dont le front paraissait chargé de tous les nuages que peuvent amonceler sur un front humain l'impatience, l'ennui et le mécontentement :

– Ah ! voici mon cousin Marc

Elle s'était arrêtée à quatre pas du seuil, son fameux lorgnon braqué sur lui de cet air scrutateur qui fait présager un déluge de questions. La première d'ailleurs fut toute simple :

– Albéric n'est plus ici ?

– Il m'a chargé de l'excuser, une affaire pressante.

– Oh ! très pressante. je sais...

Madame de Vesvre atteignit son fauteuil avec le glissement de sylphide qui distinguait, sa démarche, qu'elle fût triste ou gaie, insouciant ou émue.

puis s'asseyant sans tendre la main au nouveau venu :

– Ainsi, mon cousin, dit-elle, vous avez capitulé ?

Il eut un geste de lassitude

– Savez-vous tous les moyens qu' on a employés pour m'y amener, ma cousine ?

– Oh ! vous n'avez rien à m'expliquer. Une place assiégée se rend fatalement dans un délai déterminé, question de temps et de calcul. Votre père allait jusqu'à menacer de vous couper les vivres, s'il faut en croire Albéric ?

Le jeune homme haussa les épaules.

– Sur ce point, je ne suis pas tout à fait à sa merci.

– Permettez, ce n'est pourtant pas le petit legs de votre marraine qui eût suffi à soutenir un genre de vie...

– Il ne s'agit pas d'argent. Ma mère pleurait. elle pleurait tous les jours.

– Naturellement ! C'est ce que j'appelle brusquer un siège. Voilà de la bonne stratégie ou je ne m'y connais pas. Enfin la place est prise... Que vous ayez cédé aux menaces, aux pleurs, peu importe, vous avez cédé. Que dit madame d'Herblay ?

Cette question perfide lancée à brûle-pourpoint fit tressaillir Marc, un léger frémissement passa sur ses lèvres, et il pâlit : mais se retranchant aussitôt dans le système de dissimulation prudente que les hommes ont érigé en devoir d'honneur quand il s'agit de défendre leurs amours contre la curiosité :

– Madame d'Herblay ? dit-il d'un ton de parfaite indifférence. Comment saurais-je ?... Elle est depuis des mois déjà loin de Paris.

– Ah ! c'est vrai, j'oubliais... dans cette maussade propriété de Sologne, ou elle ne manque jamais de prendre la fièvre. Quel tyran que son mari ! L'emmener en plein hiver, pauvre femme ! Concevez-vous rien de plus odieux ?

– Aucun acte odieux n'étonne de la part de M. d'Herblay.

– Vous avez raison. Cet homme-là doit être capable de tout, et si ennuyeux en outre ! On voudrait nous persuader qu'il n'y a pas plus de créature humaine absolument dépourvue de bonnes qualités qu'il n'y en a d'absolument parfaite. Eh bien ! je m'inscris en faux contre cette assertion.

Il y a des gens mauvais sans mélange et sans dédommagement. Trouvez, par exemple, une qualité au mari dont nous parlons, une seule. fût-elle toute petite. Brutal, avare, dépourvu de cœur autant que d'esprit et de cheveux : voilà ce qu'il est

– Je ne vous contredirai pas. ma cousine.

– Et sa femme est si bien faite pour inspirer une de ces passions, un des ces attachements... Malheureusement ni passions, ni attachements ne durent, Rien ne dure en ce monde, rien, sauf le mariage. Aussi avez-vous grand tort, mon cher Marc, de vous marier à la légère.

– Et qui vous dit que je me marie légèrement ? La question de convenance, de fortune.

– Chut ! ces mots-là ne devraient jamais sortir de la bouche d'un poète. Vous parlez comme votre cousin Albéric. à qui pourtant vous ne ressemblez pas.

– Je tâcherai de lui ressembler, dit Marc résolument. Albéric est un bon mari.

– En êtes-vous bien sûr ?

– Sans doute ! Cette verve, cet entrain infatigables, qu'il est le premier à admirer en vous, prouvent assez que vous n'avez rien à désirer.

– Vous êtes perspicace, mon cousin, mais il ne s'agit pas de moi. qui suis évidemment très heureuse. Il s'agit de savoir si votre future femme entend être heureuse de la même façon et suivre mon exemple.

Marc réprima une imperceptible grimace. Il trouvait parfois amusantes les allures de la baronne mais au fond les désapprouvait fort. Pendant quelques minutes, la fine mouche continua de prendre plaisir à le piquer en décernant les éloges les plus emphatiques à la beauté, à la résignation, au mérite méconnu de madame d'Herblay, éloges qu'elle entremêlait. comme au hasard, d'attaques tantôt surnoises, tantôt directes, contre l'ingratitude des hommes, leur inconstance, leur lâcheté devant certaines persécutions qui surexciteraient au contraire la ténacité féminine. La baronne Olga savait fort bien que ce dédaigneux cousin avait pour elle le degré d'estime que l'on peut avoir pour une plume légère tourbillonnant dans le vide. Aujourd'hui. elle prenait sa revanche ; il était embarrassé, presque humilié

devant elle et dévorait sa moustache sans pouvoir répondre autrement que par une feinte assez misérable :

– Je me demande, répétait-il, ce que vient faire dans tout ceci madame d’Herblay ?

– Certes, reprit la baronne, abaissant enfin son terrible lorgnon, je n’ai aucun motif pour me montrer plus exigeante qu’elle. Si madame d’Herblay approuve votre conduite, nous devons tous en faire autant... et cette conduite, en somme, n’est surprenante que par sa banalité même. On accepte difficilement de voir rentrer dans le chemin battu un révolté qui a couru les aventures. Moi, j’aimais cela en ma qualité de folle ! Vous me forcez à revenir d’une dernière illusion, mon illusion sur les rêveurs qui élaborent en beaux vers de grands sentiments, – car vous avez fait de fort beaux vers, monsieur Marc Séverin.

– Vous n’en lirez plus jamais. J’enterre la poésie en me mariant.

– Voilà qui est galant pour votre fiancée. Saurez-vous du moins vous convertir tout de bon à une saine et honnête prose ?

– N’en doutez pas. Ma femme ne sera déçue dans aucune de ses espérances.

– Eh ! eh ! les espérances des jeunes filles sont plus multiples et plus compliquées qu’on ne le suppose généralement. Elles ne s’en rendent pas compte elles-mêmes, mais, croyez-moi. elles espèrent tout, j’entends tout ce qu’il y a de beau, de charmant et d’impossible dans la vie.

– Aviez-vous rêvé vraiment plus de bals, de spectacles, de conversations, d’adorateurs, de diamants et de succès que vous n’en avez, ma cousine ?

– Merci, j’ai de tout cela surahondamment, mais encore une fois je suis hors de cause. Admettez que cette petite bourgeoise comprenne le mariage comme l’union intime de deux cœurs, qu’elle croie dans son ingénuité que deux époux doivent avoir une foi commune et les mêmes goûts, qu’elle prétende aimer son mari de toute son âme et être aimée de lui exclusivement ; cela ne me paraîtrait pas improbable.

– Bah ! qu’allez-vous imaginer ? Mademoiselle Béraud est sans doute, comme beaucoup d’autres et plus que beaucoup d’autres, – car étant orpheline, elle vit dans la retraite, – pressée de conquérir sa liberté, d’avoir

un rang dans le monde. Elle a été du reste très bien élevée, s'occupant sans relâche sous les yeux de son père à faire provision de diplômes.

– Ah c'est une savante ?

– On la dit fort instruite. Un grand mérite à mes yeux, c'est qu'elle ne joue pas 1 s du piano, ... aucun art d'agrément.! Dieu soi ! loue ! Je ne puis souffrir les talents médiocres.

— Oui, n'est-ce pas ? Quand on est musicienne. il faut l'être à la façon de madame d'Herblay, tout naturellement, comme le rossignol.

– Ne parlons plus, de grâce, de madame d'Herblay, interrompit Marc en prenant son chapeau d'une main tremblante d'irritation contenue.

– Vous pensez donc terriblement à elle !. Et, dites-moi, l'autre est-elle jolie ? J'arrive, et on ne me l'a pas encore montrée.

– Une grande fille blonde et fraîche, assez gauche, avec de longs bras dont elle ne sait que faire.

– Tout cela peut s'arranger ; défauts de jeunesse. Une grande fille fraîche ! Vous qui adoriez les roses-thé, les clairs de lune ! Et la taille, la main, le pied ?

– Je n'ai vu que l'ensemble, qui manque un peu de finesse et d'élégance.

– Vous avez des préventions parce qu'elle se nomme mademoiselle Béraud, avouez-le.

– – Oh ! pour cela non, je vous jure ! J'ai assez souffert d'être le vicomte de Sénottes ! Si le sort m'avait fait naître dans la condition moyenne qui est celle de mademoiselle Béraud, je serais tout ce que je ne suis pas, hélas ! C'est à cette sphère-là qu'appartiennent mes meilleurs amis, les seuls qui m'aient jamais compris. Des préjugés de naissance, grand Dieu ! je me sens plutôt les préjugés contraires, et j'estime feu M. Béraud. qui a su gagner des millions par son travail, mille fois plus que le petit vicomte qui épouse aujourd'hui, sans en avoir envie, la fille de cet honnête homme.

– Il est encore temps de reculer.

– Pour céder avant peu à de nouvelles instances ? A quoi bon ? j'ai donné ma parole.

Le regard clair de la baronne s'arrêta sur lui avec une expression de pitié, presque de mépris. Ce n'était pas la vaillance qui manquait à cette petite femme.

– Et la date fatale est fixée. sans doute ?

– Non. Ma famille et M. Fabien Béraud. le tuteur d’Aline, ne demanderaient pas mieux que de nous marier au plus vite. mais...

– Biiien entendu ! je reconnais la sagesse ordinaire des grands-parents. Ils ne sont chatouilleux que sur les questions qui se discutent par-devant notaire. Pour le reste, on verra bien à s’adorer ou à se haïr après que des serments irrévocables auront été prononcés.

– Mais mademoiselle Béraud ne l’entend pas ainsi. Elle veut réfléchir et me connaître.

– Cela doit paraître exorbitant à votre mère, n’importe ! je l’estime pour cette prétention. Et qui sait ? peut-être avec le temps vous éprouverez-vous de la fiancée qu’on vous impose. Il arrive des choses si extraordinaires !

– Je souhaite sincèrement que celle-ci se produise, répondit Marc se levant avec humeur. Mais, que je m’éprenne ou non, je me conduirai toujours à l’égard de ma femme en honnête homme.

– Vous n’en savez rien, repartit la baronne. – Elle haussa les épaules, puis avec dédain laissa tomber ces mots : – Vous êtes faible !

– La faiblesse n’exclut pas une certaine probité.

– La faiblesse exclut toute vertu : il n’est personne au monde, qui m’inspire moins de confiance qu’un homme d’imagination, héroïque en théorie, et qui s’arrête, le moment venu d’agir. Parlez-moi, en fait de qualités masculines, de la décision du caractère, de ces inflexibilités de conduite qui deviennent de plus en plus rares dans tous les pays où l’on est encore aimable. Oui, ce qu’il y a de terrible, c’est que les gens auxquels ce fond-là manque sont souvent très aimables, car vous l’êtes à vos heures, mon cousin, quoique ce soir vous n’ayez presque rien dit, me laissant vous gronder plus que je n’aurais dû peut-être. Vous ne m’en voulez pas ? Est-ce parce que vous êtes très généreux ou parce que mon opinion a si peu de poids ? C’est cela plutôt, n’est-il pas vrai ? Bonsoir, mon cher Marc, allez rêver à vos nouveaux devoirs. Cette pauvre madame d’Herblay ! cette pauvre mademoiselle Béraud !

II

L'ironie de la baronne Olga touchait juste. Marc.était un de ces êtres faibles et enthousiastes, généreux et irrésolus, dont les aspirations naturellement nobles sont trahies souvent par une volonté défaillante. Cependant s'il eût voulu se justifier au lieu de laisser tomber l'accusation avec une sorte de dédaigneuse insouciance dont il avait depuis longtemps pris l'habitude, ce jeune homme eût réussi à prouver peut-être que ses qualités lui appartenaient bien en propre et qu'il-avait eu même quelque mérite à les défendre contre des influences hostiles, tandis que ce qu'il pouvait avoir de défauts était surtout le résultat de la guerre acharnée livrée sans trêve ni merci à tous les instincts de son cœur. Cette lutte datait de sa première enfance. Il était né très frêle, et on avait pu prévoir tout d'abord qu'il n'aurait jamais rien de commun avec les ancêtres aux armures de fer, géants barbus et basanés dont les portraits garnissaient la longue galerie du château de Sénottes dans la Nièvre.

Son père, qui le destinait à l'état militaire comme au seul état possible pour un homme de haute lignée, en avait été consterné au point de garder quelque temps rancune à sa femme, belle et robuste personne cependant, qui semblait faite pour perpétuer dans toute sa vigueur une race de colosses. L'embonpoint bien nourri qui seyait du reste à la taille élevée, au type louis-quatorzien de madame de Sénottes, avait apparemment étouffé chez elle une certaine finesse de discernement que la plupart des femmes et surtout des mères poussent jusqu'à la divination, car elle ne sut jamais aider son mari à comprendre que l'énergie physique des aïeux s'était transformée en ardeur intellectuelle chez ce dernier rejeton, fleur tardive éclos sur le vieil arbre par un suprême effort de sève ; elle ne sut rien lire dans le regard

pensif de cet enfant, dont l'organisation déliée indiquait moins une santé chétive que des délicatesses de plus d'une sorte qui du corps s'étendaient jusqu'à l'âme.

En effet, le ressort ne manquait pas à ces membres fluets d'une singulière élégance. Marc était agile et actif autant que son superbe cousin Albéric, plus âgé de quelques années, et auquel on le comparait toujours d'une façon désavantageuse. Celui-là serait un brillant officier et un homme du monde, disaient en soupirant M. et madame de Sénonnes. – Et ils se désolaient à l'envi de ce qui eût simplement excité l'attention et l'intérêt de parents plus vigilants et plus éclairés, par exemple de la vive curiosité sans but ni méthode qui poussait l'intelligence de leur fils dans tous les sentiers à la fois, de la sensibilité presque féminine du jeune Marc, de sa timidité poussée jusqu'à la sauvagerie, de la muette contemplation où le jetaient mille choses dont lui seul comprenait la beauté. Il suffisait des effluves d'une matinée de printemps, de la splendeur d'un coucher de soleil, de quelque rayon égaré dans la voûte des bois, pour lui faire perdre la tête et le détourner de tout travail suivi, disait, en se plaignant de lui, l'abbé chargé de l'instruire. Il fallait absolument l'aguerrir, l'endurcir, faire un homme de cette petite fille prompte aux caresses et aux larmes. Pour cela ses parents s'appliquèrent à refouler toutes les facultés aimantes du pauvre, sans réfléchir qu'une âme tendre, froissée au premier battement d'ailes, se replie sur elle-même, et devient d'autant plus impressionnable qu'elle s'étudie mieux à tout cacher.

Un jour l'abbé apporta, fort alarmé, à madame de Sénonnes, une page de méchants vers saisie dans le pupitre de son élève. Les guides maladroits du poète en herbe se consultèrent et finirent par décider entre eux que la solitude était pour Marc une mauvaise conseillère ; son précepteur renonçait à l'empêcher de bayer aux mouches : peut-être l'émulation du collège ferait-elle justice de cette tendance déplorable en même temps que le contact d'autres garçons de son âge le rendrait bon gré mal gré semblable à tout le monde ; mais il était écrit que Marc prendrait toujours le contre-pied de ce que l'on souhaitait pour lui. Cee collège, choisi avec soin pourtant, parmi ceux où dominaient de bons principes, recélait, comme tous les grands foyers d'éducation publique, une effervescence d'idées libérales que

le comte de Sénonnes eût appelées des idées subversives, et Marc, après avoir surmonté l'espèce de mélancolie morbide que lui inspiraient les murailles grises dérobant la vue du ciel et des bois, se consola peu à peu à l'aide de ce poison.

– Vous faites de mon fils un révolutionnaire, dit un jour avec indignation M. de Sénonnes au directeur du collège, bien étonné.

Si encore l'écolier malencontreux eût tiré parti de la facilité à tout comprendre dont on le savait doué, pour remporter quelques-uns de ces succès qui flattent la vanité des parents !. mais non. il ne se distingua que très tard dans les classes supérieures ; alors le goût des lettres fit explosion chez lui avec une telle force que ses professeurs conçurent, à son sujet, de brillantes espérances. M. et madame de Sénonnes, loin de s'en réjouir, s'inquiétèrent de plus en plus : ces goûts-là ne le conduiraient pas vers l'École militaire, où Albéric avait réussi à entrer, pour quitter bientôt le service, il est vrai, comme font beaucoup d'autres, en se mariant ; n'importe, il avait suivi la route frayée, tandis que son cousin allait continuer sans doute à battre les buissons. Quand Marc, ses études achevées, entra dans le monde avec des convictions politiques qui n'étaient pas précisément celles de sa caste, des sympathies qui l'entraînaient vers toutes les supériorités, sauf celles du rang et de la fortune, quelques amitiés de collège que son père lui reprochait comme basses, vulgaires, indignes de lui. et une vocation littéraire très prononcée dont il n'osait rien dire, la fâcheuse position où il se trouva pouvait rappeler celle du cygne couvé par mégarde au milieu des poussins.

« Tu nous appartiens, tu es tenu de nous ressembler », lui disaient tous ces gens, qui ne le connaissaient pas plus qu'il ne les comprenait lui-même. M. et madame de Sénonnes déclaraient de bonne foi que Marc était un être fantasque, réfractaire. un peu fou. Comment expliquer autrement qu'il n'n'aimât ni la carrière où s'étaient distingués tous ceux de sa race ni les chevaux qui avaient été l'unique passion de son père. ni le monde, ou sa mère n'avait pas cessé de se plaire ? Il eût voulu voyager, élargir ainsi l'horizon de ses connaissances et de ses idées, mais cette nouvelle lubie rencontra une formidable résistance qu'il n'essaya même pas de combattre. Une fois de plus, il se retrancha silencieusement dans cette vie

contemplative et tout intérieure où aucune tyrannie ne peut nous atteindre. Certain volume de poésies, qui parut sous le pseudonyme de Marc Séverin, les deux noms de baptême du jeune vicomte, acheva d'exaspérer le courroux de ceux qui prétendaient lui vouloir du bien. Le père tança vertement son fils ; la mère, ayant lu le malheureux livre par curiosité, le qualifia de galimatias.

– Il ne sait ce qu'il désire, ni ce qu'il dit, faisait observer madame de Sénonnes à son beau neveu de Vesvre, mais je crois qu'il s'ennuie. Qu'en penses-tu, Albéric ? Il faudrait le distraire.

Et Albéric s'efforça consciencieusement de distraire cet étrange cousin, pour lequel, au fond, il avait de l'amitié sans trop savoir pourquoi. L'inexplicable mélancolie de Marc intriguait ce joyeux viveur : – Les plaisirs de Paris en auront raison, décida-t-il.

En effet, Marc, poussé par lui, se jeta dans ce courant sauveur, au dire de son cousin, avec une impétuosité qui put faire croire qu'il avait laissé sur la rive, une fois pour toutes, les chimères dont on lui faisait un crime. Mais bientôt on s'aperçut qu'il en avait gardé avec lui une forte dose pour la mêler à ses nouveaux égarements de la façon la plus aggravante : il marchait dans une atmosphère d'illusions dont il enveloppait comme d'une auréole les objets de ses fantaisies aussi violentes qu'éphémères. Un second volume de vers, moins innocents que leurs devanciers, faillit refléter ces hallucinations, ces ivresses ; mais il brûla tout à coup ce témoignage des folies désespérées où il s'était efforcé un instant de trouver l'oubli de lui-même. Le second volume n'en parut pas moins peu après, tout autre seulement qu'il ne l'avait préparé d'abord. Un souffle purifiant venait de passer sur l'œuvre de Marc et sur sa vie. La muse chaste et tendre des premiers essais avait reparu, mais avec une puissance toute nouvelle pour sentir et pour aimer. Ce miracle coïncida, il faut le dire, avec l'instant où les yeux noirs de madame d'Herblay se posèrent bienveillants et doux sur Marc de Sénonnes. Ce fut madame d'Herblay qui inspira une suite de poèmes tout palpitants de jeunesse, remarquables par la sincérité des impressions évidemment subies, notées au jour le jour.

Les amis de Marc lui avaient prédit un succès. Ces amis-là n'étaient autres qu'un petit groupe d'anciens camarades de collège, qui, pour leur

part, se livraient sans contrainte, en luttant vaillamment et même gaîment contre mille difficultés, à des travaux littéraires desquels chacun d'eux attendait avec le temps sa place au soleil. Marc, pour ne pas les perdre de vue, les rejoignait le lundi de chaque semaine dans un café du quartier latin où les gens de son monde eussent été bien scandalisés de lui voir mettre le pied, et là, réunis autour d'un dîner frugal, on parlait de l'avenir. Les plus chaleureux éloges étaient donc venus réjouir Marc lorsqu'il avait communiqué au petit cénacle les principales pièces de son dernier recueil, mais ce fut là tout le succès promis. Le public proprement dit, fort indifférent aujourd'hui à la poésie, à moins qu'un nom déjà glorieux ne lui impose l'admiration, laissa passer, sans même s'apercevoir de leur eclosion, ces vers printaniers, qu'il confondit avec le torrent de fadeurs qui s'écoule journellement sous la même forme ; des critiques oiseuses et un blâme général furent tout ce que l'auteur recueillit parmi ses proches, mais peu lui importait alors ; il était amoureux, et l'objet de cet amour lui disait, de façon à le consoler d'injustices plus cruelles encore :

– Je suis fière de vous, à mes yeux vous êtes grand...

N'était-ce pas assez ? Quels suffrages eussent valu ceux de cette bouche fraîche comme une fleur, qui lui versait, entre deux baisers, le miel des flatteries sincères ? Les plus délicates sympathies de l'âme et la compassion que leur inspiraient l'un pour l'autre des tristesses qui leur étaient communes, devaient presque inévitablement rapprocher madame d'Herblay et Marc de Sénonnes. Quand ce dernier avait rencontré ou plutôt retrouvé, après l'avoir longtemps perdue de vue, madame d'Herblay chez sa mère, il avait tressailli comme sous l'influence d'un inexplicable magnétisme, et il lui avait semblé qu'une flamme vive, étouffée aussitôt entre les longs cils de cette charmante femme, révélait une émotion semblable à la sienne. Tous les deux en effet sentirent ensemble, et à première vue, qu'un intérêt suffisant pour tout remplir s'élevait soudain dans le vide de leur double existence.

La vie de madame d'Herblay était plus désespérée encore que celle de Marc. Mal mariée, elle n'avait pas d'enfants, rien qui pût la dédommager des amertumes et des dégoûts de chaque jour, et elle ne trouvait pas en elle-même la solidité de principes qui l'eût sauvée du désespoir. Après avoir

grandi, jusqu'à l'âge de quinze ans, auprès d'une grand'mère idolâtre qui la gâtait sous prétexte de l'élever, elle était tombée de cette atmosphère de tendresse sans règle et sans mesure, entre les mains de parents éloignés qui, ne sachant que faire d'elle, l'avaient mise au couvent. C'était pour en finir avec le couvent qu'Antoinette avait accepté d'épouser M. d'Herblay. Très timide, elle pliait sous le joug à la façon d'une esclave, passivement soumise à toutes les incessantes tracasseries qui peuvent résulter de l'avarice poussée jusqu'à la manie et de l'égoïsme allié à une obstination stupide, à une humeur sans cesse agressive, à une méfiance incurable. Chaque année ajoutait quelques aspérités de plus au caractère de M. d'Herblay, déjà vieux. Les médecins mettaient sur le compte d'une gastrite chronique les symptômes de l'hypocondrie qui se manifestaient chez lui par une variété de menues tortures dont sa jeune femme était victime, mais celle-ci trouvait, non sans raison peut-être, que la science moderne rend trop volontiers le corps responsable des pires infirmités de l'âme ; elle eût été disposée plutôt pour sa part à le considérer comme un malade imaginaire qui se dédommageait méchamment, en faisant peser sur elle une autorité despotique, de n'avoir jamais pu lui inspirer que des sentiments de crainte et d'obéissance attristée.

Marc sut lire bien des secrets douloureux sur ce visage pâli, dont toutes les lignes finement arrêtées révélaient une organisation de sensitive ; il crut voir dans ces grands yeux de velours certaine expression vague d'attente et de désir qui l'enivra. La morbidesse des attitudes, l'accent mélancolique auquel les moindres paroles de madame d'Herblay empruntaient une douceur touchante, mille révélations involontaires lui en apprirent bien long avant les confidences sur cette destinée, sœur de la sienne, où tout manquait, liberté, confiance en soi et en autrui, épanouissement de jeunesse, mais l'amour pouvait pour elle comme pour lui remplacer les autres biens absents... Ils s'aimèrent donc furtivement et passionnément. Marc eut enfin la joie de se croire compris, et Antoinette échappa, elle aussi, à ce supplice de l'isolement moral dont elle avait souffert plus que de tout le reste.

Ils étaient du même âge, peut-être était-elle l'aînée de quelques mois, ce qui lui permettait d'affecter une sorte de protection quasi maternelle qui formait un contraste piquant avec le besoin qu'elle avait en réalité de

s'abandonner au contraire de se laisser conduire, de céder toujours, pourvu qu'on l'adorât. Jamais créature humaine ne fut plus absolument femme par la grâce, la douceur, la mobilité des impressions. C'était là surtout ce qui la rendait attachante et ce qui faisait d'elle par excellence la maîtresse d'un poète, d'un cœur généreux jusqu'à la déraison. Marc l'aimait comme une jolie plante fragile qu'il avait relevée, réchauffée, rendue au bonheur de vivre, alors qu'alanguie et brisée à demi, elle se mourait faute de soleil ; il l'aimait avec attendrissement, il reportait sur Antoinette toutes ses sensibilités refoulées, il s'ouvrait à elle avec un abandon absolu dont il avait jusque-là ignoré le charme. Sans cesse il lui parlait de ce qu'il se sentait capable de faire, tout en ne faisant rien ; car madame d'Herblay n'était pas de celles qui poussent à l'accomplissement de choses héroïques, son influence singulièrement absorbante avait plutôt pour effet de plonger l'âme qui la subissait dans une heureuse paresse. Du reste, sans avoir l'esprit étendu ni cultivé, elle savait s'intéresser aux nombreux projets de Marc, qui lui inspiraient, quels qu'ils fussent, une admiration naïve. C'est là toute l'intelligence qu'un artiste et un homme en général désire et recherche chez la femme de son choix.

Quatre années passèrent ainsi rapides comme autant de jours. M. d'Herblay s'absentait assez souvent pour aller dans ses terres tracasser ses fermiers quand il était las de tourmenter sa femme ; d'ailleurs, après avoir été à plusieurs reprises jaloux sans motif, il semblait favorisé de l'espèce d'aveuglement qui peut être parfois le privilège des sots, – on le vit en cette circonstance, – comme il est si souvent celui des gens d'esprit. Le monde, beaucoup plus perspicace, s'était demandé très vite pourquoi madame d'Herblay n'avait plus l'air abattu et pourquoi Marc avait renoncé simultanément à ce qu'on appelait par ironie ses allures de beau ténébreux, mais le monde garde toujours avec indulgence le secret des amants qui ménagent son opinion ; il attend pour lancer ses foudres une maladresse, un scandale, et il n'est pas seul à agir ainsi. Personne, par exemple, ne savait mieux à quoi s'en tenir que madame de Sénottes, qui avait tacitement encouragé la liaison de son fils et de sa jeune amie, grâce à un de ces accommodements dont certaines mères ne se font point scrupule : Antoinette arrachait son fils aux coquines qui s'étaient un instant emparées

de lui et qu'il avait eu le tort de ne pas voir telles qu'elles sont, ce qui les rendait fort dangereuses, tandis qu'une femme du monde comme celle-ci n'était pas à craindre, pauvre petite ! Madame de Sénonnes la jugeait assez apathique, presque nulle, incapable de dominer longtemps un homme d'esprit. Quand il serait blasé sur son profil de camée et sur sa langueur, quelles ressources aurait-elle pour le retenir ? Il n'y avait pas là de quoi forger une chaîne.

La chaîne était légère en effet. Antoinette, incapable de tout calcul, ne cherchait à prendre aucun ascendant sur celui qu'elle considérait comme trop supérieur à elle. Et puis, si jeune qu'elle fût, elle connaissait le train du monde et l'évolution fatale de la vie dans ces régions où règne une routine invariable, où des espèces de bornes milliaires plantées de distance en distance marquent chaque étape et tel chemin à prendre, sans qu'il soit permis de regimber. De dix-huit à vingt-neuf ans, un jeune homme est libre en effet de gaspiller impunément son cœur, mais avant que la trentaine ait sonné, le devoir social lui enjoint d'offrir ce qui peut en rester à une jeune fille prudemment choisie pour lui apporter un cœur tout neuf en échange. Madame d'Herblay avait été initiée de bonne heure à ces lois inflexibles, elle était capable en outre d'une certaine fierté qui l'empêchait de se plaindre ; d'ailleurs quelques insinuations d'amies l'avaient avertie récemment que le monde soupçonnait la nature de son intimité avec Marc ; peut-être même ces insinuations avaient-elles effleuré l'oreille de son mari, car il la surveillait de plus près et il semblait trouver un plaisir nouveau à l'humilier, à contrarier ses moindres mouvements. N'avait-il pas parlé de la retenir toute l'année en Sologne, sous prétexte qu'il s'y portait mieux qu'à Paris ? – Quoi qu'il en fût, lorsque la grave question du mariage de Marc fut agitée, madame d'Herblay témoigna plus de douleur que de surprise ; elle parut même s'armer peu à peu de résignation. Loin de stimuler la résistance à laquelle il était disposé, elle lui dit, avec une exaltation de dévouement qui séchait ses larmes prêtes à couler, qu'elle ne voulait pas compliquer pour lui les difficultés d'une situation déjà pénible, qu'elle ne serait jamais une entrave, qu'elle saurait s'effacer. Cet ensevelissement à la campagne, elle l'accepterait comme un sacrifice à celui qui, même absent, resterait toujours le maître de son âme, et comme une pénitence devant

Dieu. Marc était, quant à lui, assez étranger à ce mysticisme qui se mêlait parfois aux ardeurs profanes d'Antoinette ; il comprit cependant que la jeune femme trouverait une volupté amère dans l'effort qu'elle s'imposait, qu'elle reporterait sans trop de peine vers le ciel l'encens brûlé d'abord aux pieds d'une idole terrestre, et que les défauts mêmes de son mari lui sembleraient moins odieux qu'auparavant, puisqu'elle se sentait désormais digne d'être châtiée.

Cette pensée calma un peu ses regrets. La délaissée, au lieu de lui rien reprocher, ne répétait-elle pas que le souvenir de sa faute serait encore une dernière consolation, comme le parfum qui survit à la rose effeuillée en rappelant ce qu'elle fut ? Maintenant des réalités inévitables mettaient fin pour tous les deux à un trop doux rêve : elle allait subir, dans la solitude, une expiation volontairement acceptée, disait-elle ; il allait renoncer, de son côté, aux ambitions d'indépendance et de gloire dont il s'était bercé naguère, ambitions chimériques peut-être. Marc était tenté de le croire en songeant aux quatre années d'oisiveté complète qui avaient suivi la publication de deux petits volumes imprimés à ses propres frais et tombés sans bruit : telle une pâle étoile file sur le ciel où elle devait briller d'un feu fixe et durable. Oui, c'en était fait, il valait mieux prendre son parti une fois pour toutes de n'être rien que ce que la naissance et la fortune l'avaient fait, il valait mieux céder sans plus de combats à l'ascendant qu'exerçait sur sa faiblesse l'opiniâtreté de son père, cet entêtement des gens volontaires et bornés qui est une force inerte, aveugle, brutale comme la fatalité même. C'en était fait, il donnerait raison au penseur pessimiste qui a dit que vers trente ans l'homme est réduit, bon gré mal gré, pour pouvoir vivre tranquille, à étrangler son idéal. Les emportements, les exhortations, les prières, les pleurs maternels, cesseraient autour de lui, ce serait quelque chose.

Cette résolution désespérée fut prise entre Marc et Antoinette dans les derniers instants pleins d'orageuses délices qui précédèrent leurs adieux. Ils croyaient alors sincèrement se séparer pour toujours, et néanmoins il leur semblait ne s'être jamais mieux aimés. Ce fut dans ces dispositions que le vicomte de Sénottes souscrivit au mariage dont nous l'avons entendu parler à sa cousine.

III

Un dîner qui eut toute l'importance d'une solennité officielle réunit à quelque temps de là les deux familles intéressées chez madame de Sénonnes. Marc était alors entré de pied ferme dans son rôle de prétendant et y apportait beaucoup de grâce, sinon beaucoup de feu.

Une jeune fille sans expérience du monde se laisse aisément gagner par les attentions toutes nouvelles dont elle est l'objet ; aussi mademoiselle Béraud acceptait-elle avec une secrète joie les hommages de M. de Sénonnes.

Nos usages français autorisent la réserve, fût-elle excessive, qui marque souvent les premières entrevues de deux fiancés, ou du moins ils lui servent d'excuse ; cette réserve passe pour du respect, pour la preuve d'une émotion contenue. D'ailleurs la famille en masse du futur époux de mademoiselle Béraud faisait à l'héritière qu'il s'agissait de séduire une cour empressée, véritablement étourdissante. L'admirable entrain des comparses eût suffi à empêcher que la jeune fille ne démêlât ce qu'avait d'un peu froid le jeu de l'acteur investi malgré lui du rôle principal. Ce soir-là en particulier, il y eut autour d'elle assaut de flatteries et de caresses ; tout le monde se mit en frais, depuis madame de Sénonnes, qui déployait le zèle triomphant d'un général arrivé à la fin de quelque campagne bien menée, jusqu'à l'essaim des cousines à différents degrés, toutes acharnées à marier Marc, les unes par vengeance pour le punir de n'avoir jamais été amoureux d'elles, celles-là pour faire pièce à madame d'Herblay, d'autres tout simplement parce que ce mariage leur ouvrirait un salon de plus, un salon opulent où elles pourraient étaler leurs toilettes et s'amuser. M. de Sénonnes, le père, mettait une sourdine à sa voix impérieuse, à ses brusques allures d'homme de

cheval, assuré de rompre toutes les bêtes rétives ; il ne fallait pas effrayer trop tôt sa belle-fille. Albéric de Vesvre sortit de l'arsenal où il les laissait se rouiller depuis longtemps, – la mauvaise compagnie n'exigeant pas tant de façons, – tous ses moyens fascinateurs d'homme à bonnes fortunes, bien résolu qu'il était à soutenir Marc avec autant d'adresse et d'activité que s'il se fût agi de vaincre pour son propre compte.

La baronne Olga, graduellement convertie par des considérations de sagesse mondaine au projet qui l'avait d'abord choquée, avait arboré une création inédite du grand couturier, une robe inouïe, qui devait, bien entendu, inspirer à mademoiselle Béraud le désir de se marier au plus vite pour pouvoir s'habiller de même. Hélas ! elle avait grand besoin de leçons d'élégance et de coquetterie, la pauvre mademoiselle Béraud ! On le vit quand elle arriva sérieuse, rougissante à l'excès, au bras de son oncle, sous le feu des regards qui guettaient son apparition.

Il était clair à première vue que l'intelligente sollicitude d'une mère lui avait manqué ; elle était mal mise et mal coiffée, elle tenait gauchement son éventail, elle ignorait tous les menus manèges que possèdent dès leur enfance les petites filles élevées au milieu des femmes ; son embarras, ses mouvements un peu brusques étaient d'un garçon plutôt que d'une demoiselle à marier, tandis qu'elle répondait aux révérences et recevait les compliments avec un sourire incrédule, étonné.

– Elle est belle, décréta cependant la baronne Olga, après l'avoir lorgnée, à distance, l'espace d'une minute, en profitant pour cela de l'échange tumultueux des cérémonies.

– Belle ! répéta tout surpris son cousin Marc, à qui s'adressaient ces paroles.

– Si elle ne l'est pas aujourd'hui, elle le sera demain, j'en réponds, déclara madame de Vesvre avec autorité. Cela dépend de vous, oui, j'ai toujours dit que-c'était au mari d'achever sa femme, l'Eve naissante, l'ébauche du bon Dieu qu'on lui livre toute pleine de promesses ; tant pis pour lui s'il s'y prend mal et s'il gâte ce qui pouvait être charmant. Sérieusement, Marc, vous n'aurez qu'à vouloir pour que la vicomtesse de Sénonnes vous fasse honneur, et dès à présent même, si cette enfant n'était pas vêtue à la diable, vous verriez que sa taille est parfaite. Des yeux qui

pensent et qui ne doivent pas mentir, reprit madame de Vesvre poursuivant son examen, le front un peu trop développé pour une beauté de salon ; je veux là-dessus quelques frisettes, un nuage crêpé. Est-il possible de tordre et de serrer ainsi une chevelure pareille !

– Bah ? interrompit Marc qui l’écoutait avec curiosité, comme s’il eût attendu qu’on lui révélât ce qu’il ne savait pas voir de ses propres yeux, vous vous extasiez sur sa chevelure ? elle paraît pourtant moins volumineuse que celle de toutes les femmes qui sont ici.

– Voilà bien une réflexion d’homme ! s’écria la baronne sans daigner lui répondre ; il faut vous tromper, vous autres, pour que vous soyez contents ! Sans doute vous ne trouvez pas non plus cette vraie blonde très blanche ? Eh ! la blancheur naturelle est moins étonnante sans doute que celle de la poudre de riz.

– Ma nièce Olga, ma chère Aline, laissez-moi vous présenter l’une à l’autre, dit madame de Sénottes qui s’était approchée avec un grand frou-frou de satin.

– Vous survenez, mademoiselle, au moment où nous disions beaucoup de mal de vous, s’écria madame de Vesvre en prenant avec une coquette effusion la main de sa future cousine. Ne rougissez pas, ajouta-t-elle comme Aline se troublait en regardant Marc, je me garderai de rien répéter.

Après le dîner, durant lequel Aline, placée entre Marc et M. de Vesvre, n’avait osé répondre autrement que par monosyllabes, la baronne Olga se rapprocha de la jeune fille, et, l’arrachant au bras qu’elle avait pris pour rentrer dans le salon :

– J’en demande pardon à ces messieurs, dit-elle, mais ils vont nous faire la grâce de s’éloigner une minute et nous permettre de devenir amies tout à fait. Voulez-vous ?

Gaîment elle l’entraîna auprès d’elle sur une causeuse.

Mademoiselle Béraud s’était sentie d’avance intimidée par la réputation un peu tapageuse qui précédait la baronne Olga, puis son excentricité l’avait effrayée plus encore ; maintenant, elle continuait d’éprouver une sorte de gêne devant cet oiseau exotique au brillant plumage, malgré l’incontestable gentillesse du gazouillement qui l’accueillait.

– Aimez-vous le monde ? demanda la baronne comme elle aurait dit : Il faut l'aimer ou mourir.

– Je ne sais, répondit très bas mademoiselle Béraud, n'y étant pas allée jusqu'ici, mais s'il ressemble à ce que je vois ce soir, ajouta-t-elle avec un vaillant effort pour être aimable, je crois que je l'aimerai beaucoup.

– Très bien ! dit madame de Vesvre, montrant dans un sourire approbateur ses petites dents pointues, voilà qui est répliqué à merveille. Soyez sûre que le monde vous le rendra, mais pourquoi l'avoir fui jusqu'à présent ? Vous avez dix-neuf ans accomplis, je crois. Ce sont de tardifs débuts.

J'ai quitté aujourd'hui le deuil pour la première fois, à la prière de mon oncle, dit Aline les paupières baissées afin de mieux cacher une larme qui s'obstinait à couler.

– Pardon ! je suis sotte de ne pas m'être souvenue. Votre père était si tendre, si bon, m'a-t-on dit...

– Oh ! s'écria la jeune fille en levant soudain ses yeux noyés et étincelants comme pour prendre le ciel à témoin des perfections paternelles de feu M. Béraud.

– Vous ne vous étiez jamais quittés ?

– Jamais un seul jour ; il n'aurait pu se passer de moi.

– Pauvre petite ! dit avec une sympathie sincère madame de Vesvre, qui pensait à son fils ; mais votre oncle remplace de son mieux cet excellent père.

– Ce ne peut être la même chose. Je ne lui suis pas aussi nécessaire.

– Naturellement, puisqu'il songe à se débarrasser d'elle en faveur d'un inconnu, pensa madame de Vesvre. Elle reprit tout haut :

– Il paraît vous adorer. Voyez, il vous couve des yeux.

M. Béraud, accoudé à la cheminée, parmi un groupe d'hommes, suivait avec complaisance, en effet, les progrès de l'intimité entre sa nièce et la baronne. Tout marchait selon ses désirs, qui étaient ceux d'un brave homme assez court d'esprit et passablement vaniteux. La constante ambition de Fabien Béraud avait toujours été de faire figure dans un monde plus brillant que celui où le hasard de la naissance l'avait jeté. Il y avait réussi jusqu'à un certain point, grâce à un genre de vie qui lui était commun avec la classe

des oisifs élégants parmi lesquels sa grosse fortune lui permettait de se glisser, grâce aux soins d'un tailleur ingénieux qui l'habillait correctement à l'anglaise, grâce à ses écuries, où d'aristocratiques *sportsmen*, ses confrères sur le *turf*, lui rendaient visite en même temps qu'à ses chevaux, grâce enfin aux principes les plus stricts de la *tenue* qui tant bien que mal avait remplacé chez lui au gré du vulgaire la véritable distinction. Ce fils de fabricant s'était donné la mine d'un officier supérieur en retraite, bien qu'il n'eût jamais été que l'associé paresseux de son frère Placide, qui, ayant continué les affaires paternelles, était parvenu à tripler un avoir déjà considérable, par son intelligence commerciale et sa prodigieuse activité. Placide Béraud, pénétré de cet esprit de suite, d'entreprise prudente et de sage économie qui fonde les fortunes solides, avait travaillé toute sa vie sans que la cupidité ni l'ostentation lui servissent de stimulants. Jamais il ne parut s'apercevoir que son frère cadet, qui était censé le seconder, le laissât prendre de la peine pour deux.

– A chacun son lot, disait-il : Fabien fait honneur à notre maison par ses grandes manières, moi je ne m'entends qu'à la besogne... voilà tout mon mérite, mais, Dieu merci, ma petite fille en profitera.

Cette petite fille dont le visage blond lui représentait celui de sa femme, morte toute jeune, était comme un rayon de soleil dans sa vie laborieuse. Du reste, l'idolâtrie qu'elle lui inspirait était bien partagée par M. Fabien Béraud, le modèle des oncles. Ces deux hommes s'appliquaient à choyer la petite Aline, dont le bonheur présent et futur les préoccupait à l'envi. La bien élever, la bien marier, – ces mots étaient sans cesse sur leurs lèvres ; mais les mêmes mots peuvent avoir pour chacun de nous un sens différent. L'oncle Fabien espérait que sa nièce Aline, qui était à elle seule plus savante que ne l'avaient jamais été les frères Béraud réunis, se servirait de son mérite pour briller dans le monde. Le père comptait surtout par une éducation forte et achevée l'attacher au foyer domestique, la préserver de l'ennui et la préparer à élever dignement un jour ses propres enfants. De même pour le mariage. Un bon mariage, au gré de l'oncle Fabien, était celui qui transplanterait dans les hautes sphères de la société sa nièce devenue marquise ou comtesse, tandis que l'autre Béraud souhaitait à sa fille de rencontrer chez un mari les sentiments profonds qu'il avait voués autrefois

à sa compagne trop tôt perdue, la mère dont il lui parlait tous les jours en la lui donnant pour modèle. Malheureusement l'oncle avait survécu au père. Si le contraire fût arrivé, il est probable que celui-ci ne se fût pas grisé si vite ni à si bon compte du titre et de la position sociale qui avaient décidé celui-là à encourager la recherche d'un vicomte de Sénonnes.

– Enfin ! elle s'enhardit, pensait M. Béraud, tandis que la conversation continuait entre Aline et madame de Vesvre. J'espère que M. de Sénonnes la regarde !

Non seulement Marc regardait, mais il alla bientôt rejoindre les deux jeunes femmes derrière l'écran de fleurs qui les cachait à demi. Provoqué par sa cousine, il causa tout autrement qu'il ne l'avait fait jusque-là avec Aline, à qui d'ordinaire, sous l'influence de la gêne que lui causait leur situation réciproque, il ne disait que des banalités. L'intervention de la baronne Olga rompit la glace. Elle amena très habilement le jeune homme sur un terrain favorable, le taquina, l'interrogea, l'attaqua vertement à grand renfort de paradoxes, soulevant les questions générales les plus propres à mettre en relief la variété de ses connaissances, la souplesse de son esprit. Il s'abandonnait avec une sorte de coquetterie à la vive jouissance d'intéresser et de plaire.

– Je ne sais ce qu'il dit, poursuivait à part lui M. Béraud, toujours en vedette auprès de la cheminée, mais je jurerais qu'Aline le trouve charmant.

Marc était charmant en effet, bien que cette qualité n'impliquât pas chez lui la beauté virile, mais plutôt une physionomie singulièrement frappante, mobile et orageuse, pour ainsi dire, tempérée par la séduction du sourire expressif ou par la caresse du regard très doux, très profond, un peu voilé. Ce qu'il y avait en lui d'enthousiasme sans emploi, de feu sacré enfoui sous la cendre flambait à l'improviste d'une façon attrayante et dangereuse, s'il fallait en croire les femmes que des affinités secrètes rattachent toutes, quelles qu'elles soient, à la race des poètes.

Mademoiselle Béraud, plus raisonnable cependant que beaucoup d'autres, ne se tint pas en garde contre cette sympathie involontaire qui est comme le prélude de l'amour, et son visage ingénu la trahit si bien, que M. Béraud et madame de Sénonnes échangèrent un signe de joyeuse intelligence : la conquête était faite !

– Une délicieuse soirée dit l’oncle quand il fut, une heure après, seul avec sa nièce dans la voiture qui les ramenait.

– Délicieuse ! répéta comme un écho Aline toute pensive.

– La baronne de Vesvre a été parfaite pour toi ; j’espère qu’elle te plaît ?

– Oui, comme une jolie fleur ; mais, mon oncle, je crois que j’aurai beau faire, il me sera toujours impossible de voir en elle une amie, je ne me sens pas pétrie de la même pâte.

Cette distance s’effacera, et bientôt tu seras à l’aise dans ce salon, qui est l’un des plus aristocratiques de Paris.

– A l’aise, vous croyez ? Tout m’étonne jusqu’ici et me semble un peu artificiel, si vous me permettez de le dire ; en même temps, je sens mon infériorité sur bien des points et j’en souffre.

– Tu veux parler de la question de toilette ? C’est vrai, cette robe blanche te va mal. Pourquoi n’as-tu pas voulu mettre celle que j’ai commandée d’après le conseil de madame de Sénonnes ?

– Mon oncle, elle était si décolletée ! cela eût ajouté à mon malaise, et puis trop de fanfreluches, comprenez-vous ? j’aurais eu l’air endimanché, c’eût été encore pis. Laissez-moi m’habituer peu à peu.

– Telle que tu es, tu as fait tourner la tête au vicomte Marc, c’est clair.

– Oh ! mon oncle ! nous n’avons pas échangé quatre phrases pendant le dîner.

– Oui, pendant le dîner, je l’ai remarqué, tu étais froide, guindée, cela ne marchait pas ; mais après... il n’a cessé après de te faire la cour.

– Était-ce vraiment me faire la cour que de parler à une autre, en ma présence, de tout, sauf de moi-même ?

– Eh ! sans doute ! on peut répandre son cœur dans la conversation la plus étrangère à l’amour quand on sait s’y prendre. Je parie qu’il n’avait qu’un seul but en parlant de tout : te faire apprécier ce qu’il vaut.

– Vous devez vous tromper, c’était un simple assaut d’esprit entre lui et sa cousine.

– Dis donc plutôt un tournoi dont tu étais la reine.

– Vous plaisantez, interrompit vivement Aline, heureuse que l’ombre qui régnait dans le coupé dissimulât son trouble.

Au fond, M. Béraud devait avoir raison. Marc tenait à son opinion et travaillait de son mieux à rendre cette opinion bienveillante ; il y réussissait du reste.

– Mon oncle, reprit-elle au bout d'un instant, n'est-il pas singulier qu'un homme aussi accompli que M. de Sénonnes ait jeté son dévolu sur une petite fille telle que moi ?

– Elie le trouve accompli, elle en convient ! pensa M. Béraud triomphant.

– Quelle idée ! reprit-il tout haut. Je t'engage à perdre cet excès de modestie, Aline ; il te nuira, c'était le défaut de ton père. Apprends que tu es aussi jolie, aussi spirituelle, aussi distinguée que qui que ce soit et avec cela meilleure qu'aucune autre. Ton vieil oncle sait à quoi s'en tenir.

– Mon cher vieil oncle me gâte, il se fait des illusions. Tenez, vous parliez de mon père, ... je lui ressemble, c'est vrai. Pauvre père ! il n'a jamais désiré autre chose qu'une vie paisible, intime, utilement remplie et fermée aux indifférents. Il aurait été bien dépaycé dans le milieu dont nous sortons ! Eh bien ! j'éprouve la même impression ; il me semble que je ne suis pas faite pour ce monde-là.

– Pourquoi donc ? s'écria M. Béraud piqué au vif. Est-ce que je ne suis pas l'égal de tous les hommes que tu as vus ce soir et leur ami, que diable ! Est-ce que tu n'es pas ma nièce, la pareille, par conséquent, de leurs filles, de leurs femmes ? Les parchemins ont perdu toute valeur, poursuivit ce bourgeois millionnaire avec autant de conviction que s'il n'eût pas été avide par-dessus toutes choses de la denrée passée de mode qu'il feignait de dénigrer, avide au moins pour sa nièce, qui jouissait heureusement du privilège qu'ont les femmes de pouvoir changer de nom. – Ce qui égalise les rangs, c'est la richesse. la richesse et l'éducation. Sur ces deux points, on n'a rien à nous reprocher, ajouta-t-il en se gourmant dans la cravate qui dissimulait le débordement de ses joues rubicondes, de même que des gants extraordinairement justes opposaient une digue à la bouffissure de ses larges mains.

– Enfin, reprit-il après un silence, tu es, plus qu'aucune fille au monde, posée pour choisir à ton gré. Si ce jeune de Sénonnes te déplaisait.

– Je n'ai pas dit qu'il me déplût ! interrompit Aline avec vivacité. Je me demande seulement si ce choix aurait eu la pleine approbation de mon

père : le croyez-vous ?

– J’en suis sûr ! s’écria M. Béraud. Je le crois, reprit-il plus faiblement après réflexion.

Tout à coup il céda avec l’honnêteté d’une âme droite au scrupule de conscience qui grandissait en lui.

– Écoute, mignonne, j’agis pour ton bonheur, voilà tout ce que je peux affirmer. D’ailleurs tu es libre, maîtresse de ta vie et de la mienne, soit dit en passant, car tous les intérêts que je puis avoir en dehors de toi ne comptent guère. Si le mariage t’effraie, si tu veux que nous restions ensemble ici ou que nous voyagions, rien ne me retient plus, maintenant que j’ai vendu nos usines d’Ivry et tout liquidé. Pour un empire, je ne voudrais pas contrarier tes goûts.

– Je le sais, mon bon oncle, je le sais, rassurez-vous, dit Aline, en songeant que son propre goût la portait bien naturellement vers Marc ; mais que n’eût-elle pas donné pour pouvoir, en rentrant, s’asseoir sur les genoux de son père et lui dire à l’oreille : – Conseille-moi, es-tu certain qu’il m’aime comme je suis disposée à l’aimer ? – Mieux que l’oncle Fabien il l’eût comprise.

C’était un besoin pour Aline, depuis qu’elle se sentait sans guide et sans appui entre cet excellent oncle auquel en riant elle reprochait d’être bien jeune, très étourdi, facile à séduire, et son institutrice, miss Ruth, qui, tout âgée qu’elle fût, n’en savait pas plus long qu’elle-même sur les hommes et sur la vie, c’était son habitude quotidienne de se recueillir tous les soirs devant son père absent, de lui exposer ses moindres actes et jusqu’à ses secrètes pensées, de lui soumettre en détail toutes les difficultés qui l’embarrassaient. Blottie dans le grand fauteuil un peu usé où il s’établissait au coin du feu pour lire ou pour se reposer, elle croyait l’entendre lui opposer de sages objections, lui donner toute sorte d’avis prudents, lui faire au besoin la douce petite morale qui était la seule manière de gronder qu’eût jamais eue M. Béraud, mais ce soir-là il lui sembla que son cher conseiller était muet ou qu’il n’avait rien à dire contre Marc de Sénottes, car la figure de ce dernier remplit seule l’imagination de la jeune fille dans le demi-sommeil qui la maîtrisa peu à peu. Il parlait plus éloquemment encore que tout à l’heure, il lui disait : – Je vous aime !

Pendant ce temps l'objet de ses heureuses rêveries profitait d'une belle nuit semée de claires étoiles pour franchir à pied, le cigare aux dents, la distance qui séparait la maison de son père de son logis de garçon. A l'angle d'une rue, il se trouva face à face avec un de ses anciens amis de collège, un des habitués les plus assidus de ces modestes dîners du lundi auxquels, depuis quelque temps, il avait pour sa part négligé d'assister, entraîné qu'il était dans un courant nouveau,

— Tiens. Maxime, tu chantonnais en marchant, tu as l'air bien joyeux. D'où sors-tu ?

— D'une première représentation, parbleu ! répondit l'autre tout rayonnant. Tu sais que je fais, depuis peu, le feuilleton dramatique au...

Et Maxime Henrion nomma un journal politique important.

— Mon compliment, dit Marc en lui serrant la main ; si le talent et la ténacité ont droit à une récompense, tu méritais de réussir plus que personne.

— Quant à de la ténacité, oui, j'en ai eu. je me reconnais cette qualité. Oh ! la lutte a été longue !..

Rapidement il récapitula les péripéties de cette lutte qui avait duré des années sans qu'il se fût découragé. Il avait fait tous les métiers, jusqu'à celui de maître d'étude : ne fallait-il pas manger ? et toujours sans perdre de vue un but fixe, qu' ' il avait touché à la fin. Jamais Maxime Henrion, au temps de sa misère, n'aurait eu l'idée de se plaindre ou seulement de faire allusion à ces monstres sans cesse renaissants contre lesquels il combattait corps à corps, mais aujourd'hui que le combat s'était décidé en sa faveur, qu'il n'avait plus besoin de personne, il devenait expansif ; le matelot rentré au port parle volontiers des tempêtes naguère essuyées.

— Tu es heureux, dit Marc avec un peu de tristesse et une sorte de honte.

— Bah ! tu dis cela, comme si tu ne l'étais pas toi-même ! s'écria Henrion frappé de son accent.

— Qui sait ? Je t'envie peut-être ta force d'action et de résistance.

Henrion secoua la crinière qui couvrait sa tête bronzée, une tête énergique et volontaire, attachée à des épaules démesurément larges.

— Ma foi ! dit-il, c'est bien le moins de laisser ce privilège aux pauvres diables de mon espèce qui sortent du peuple sans autres armes que leurs

poings pour livrer la rude bataille de la vie ; vous tous, fils de vieilles races, quelque bien doués que vous soyez d'ailleurs, vous manquez de muscles et vous ignorez cette forme obscure et difficile du courage qui a nom la persévérance. Pourquoi vous imposeriez-vous un effort ? pourquoi persisteriez-vous dans cet effort surtout ? Les alouettes vous tombent des nues bardées et rôties. Vous n'avez qu'à les savourer...

— Ainsi tu crois que je n'aurais pas su tout comme un autre leur donner la chasse, ou seulement gagner, à défaut de si bonne chère, un morceau de pain bis ?

Henrion allongea les lèvres d'un air de doute :

— On ne sait jamais quels miracles peut produire l'aiguillon du besoin, répliqua-t-il sentencieusement. A propos, — et l'hypothèse invraisemblable qu'il allait émettre le fit rire d'avance, — le jour où tu seras ruiné, réduit à vivre de ta plume, à tuer tes alouettes toi-même, tu auras recours à moi, n'est-ce pas ? Me voici en situation de protéger les gens.

— Merci, dit Marc souriant à son tour, et si tes fameux muscles plébéiens et ta glorieuse persévérance ne suffisent pas à te faire rouler sur l'or, souviens-toi que ma bourse est toujours la tienne. A charge de revanche !

Les deux jeunes gens se serrèrent la main sur cette promesse affectueusement échangée, mais qui ne semblait pas pouvoir tirer à conséquence. L'un d'eux cependant devait être sommé bientôt de tenir parole.

— Brave garçon ! pensait Marc en continuant son chemin ; il a la vraie richesse, la vraie puissance : il est libre, il peut vivre à sa guise, aimer qui bon lui semble...

Et, par un retour sur lui-même, il se demanda s'il aimerait jamais mademoiselle Béraud. Certes il en était loin, mais cependant il rendait justice à cette jeune fille mieux qu'il ne l'avait fait d'abord ; il lui semblait, — était-ce l'influence des remarques de madame Vesvre ? — l'avoir vue ce soir-là pour la première fois. Il lui reconnaissait non seulement un charme indiscutable de naturel et de simplicité, mais beaucoup de raison, une justesse et une netteté rares dans l'esprit, d'après les quelques mots qu'elle avait mêlés à la conversation. Peut-être ces qualités, jointes à la bonté dont sa physionomie portait le reflet, suffisaient-elles chez la femme

qu'on épouse, peut-être Aline saurait-elle l'attacher à la longue. Mais cette pensée s'était à peine fait jour dans son esprit qu'il sentit que madame d'Herblay la lui reprochait. Pauvre Antoinette ! il fallait pourtant essayer de l'oublier : oui, hélas ! il le fallait.

Rentré chez lui, Marc jeta résolûment au feu, comme s'il eût pu détruire en même temps ses scrupules, toutes les reliques qui lui restaient de son premier amour : quelques billets, quelques fleurs desséchées. Pendant l'exécution, mille souvenirs lui revenaient en foule : lorsqu'elle fut consommée, il éprouva un sentiment de vide et de délivrance à la fois. Il lui semblait avoir rompu le charme qui, la veille encore, l'enlaçait. Debout devant la cheminée où s'éteignait la flamme ne laissant que des cendres après elle, il salua dans la glace un mari réconcilié à demi avec son sort.

IV

La cérémonie nuptiale fut fixée au mois de juin : cette date était encore assez éloignée, mais il semblait douteux que les fiancés, tout en se voyant presque chaque jour, arrivassent à se connaître comme l'eût désiré mademoiselle Béraud. Il y avait toujours tant de monde autour d'eux ! Aucun moyen, quand on l'aurait voulu, de former entre soi des projets d'avenir. On eût dit que tout se bornât à l'acquisition du trousseau et de la corbeille, au choix des voitures, à la recherche d'un petit hôtel dans les Champs-Élysées ; c'étaient ces préoccupations-là qui dévoraient les heures et les journées. Madame de Sénottes prenait des rendez-vous quotidiens avec sa future belle-fille pour aller commander ceci, essayer cela, puis il fallait consulter le goût, réputé infailible, de la baronne Olga, discuter la grave question du mobilier, celle des diamants.

Marc donnait son avis au besoin, il accompagnait partout ces dames avec une courtoisie attentive, il envoyait les plus belles fleurs de Paris à mademoiselle Aline. Celle-ci n'ayant pas de mère, le cérémonial ordinaire de *la cour* se trouvait modifié. M. Béraud n'était que fort peu chez lui, et miss Ruth, malgré sa mine rébarbative, ne suffisait pas apparemment au rôle de chaperon ; les entrevues avaient donc lieu de préférence chez madame de Sénottes, dont le salon ne désemplissait guère. Comment Marc aurait-il, dans de pareilles conditions, trouvé moyen de glisser à l'oreille de sa fiancée le : *Je vous aime* qu'elle avait entendu en rêve ? Aussi ne prononça-t-il jamais ces trois mots magiques. Malgré elle, Aline les attendait :

— Il m'aime pourtant, pensait-elle, puisqu'il m'épouse ; mais qu'appelle-t-on dans les romans une déclaration ?

En fait de romans, elle n'avait lu que des romans anglais irréprochables, puisqu'ils étaient choisis par son austère gouvernante. Dans ces romans-la toutefois les jeunes gens se voyaient librement, longuement, à la campagne, en voyage ; l'amoureux ne voulait tenir la jeune fille que d'elle-même ; c'était charmant, et cela lui paraissait naturel, beaucoup plus naturel que l'espèce de surveillance tacite qui empêche toute intimité de croître ou même de naître avant le sacrement.

– Ce qui ne nuit pas au bon accord après, tu peux m'en croire, dit M. Béraud un jour qu'elle lui exprimait son étonnement de voir le monde réel si peu semblable à celui des livres. Nous ne sommes point en Angleterre : dis cela une bonne fois à miss Ruth et à ses héroïnes, Tant mieux pour toi, du reste ! la Française est encore la plus heureuse des femmes : maîtresse chez elle, reine dans le monde.

– Mon oncle, croyez-vous vraiment que cela suffise à son bonheur si elle n'est pas aimée ?

– Mais pourquoi ne serait-elle pas aimée ? Est-ce parce que l'usage ne lui permet point de recevoir, jeune fille, des sérénades et de se promener en tête-à-tête avec son fiancé au clair de la lune ?

– Vous savez bien, mon oncle, que je ne suis pas absurde à ce point, dit Aline en rougissant : il ne s'agit ni de sérénades ni de clair de lune ; je voudrais seulement, avant de me donner pour toujours, car c'est pour toujours, pour cette vie et pour l'autre, reprit-elle avec une gravité émue, – je voudrais m'assurer...

– Si vous vous convenez ? Parbleu ! vous n'en êtes plus à ces précautions, à ces calculs. Tu l'aimes, n'est-ce pas ?

Aline rougit de plus belle.

– Tu l'aimes, puisque tu es si souvent muette et embarrassée auprès de lui.

– La bonne raison ! Comprenez donc, mon oncle, quel ennui, quelle contrainte c'est pour moi d'être perpétuellement en butte, devant M. de Sénottes, à l'examen curieux de tant d'importuns qui ne cessent de me mettre sur la sellette !

– Bah ! ces prétendus importuns ne sont pas ce qui t'intimide ; ils te viennent en aide, au contraire. Ton trouble a une autre cause, celle que je

t'ai dite. Oui, les gens qui nous plaisent infiniment nous ôtent, par le seul pouvoir qu'ils exercent sur nous, tous nos moyens d'être aimables. J'ai éprouvé cela, moi qui te parle, quand j'étais amoureux ; malgré mon aplomb et ma grande habitude du monde, j'étais stupide, entends-tu, absolument stupide.

– Et vous trouvez que je le suis aussi, mon oncle ? s'écria la pauvre Aline effrayée. Que doit-il penser de moi ?

– Non, tu n'en es pas là, chérie, et il ne pense de toi que du bien, d'abord parce qu'il a de l'esprit et puis parce que c'est autour de lui un concert de louanges à ton sujet. Toutes ces dames raffolent de mon Aline. Cela se comprend, avec elles tu oses mieux te montrer telle que tu es. La baronne Olga disait l'autre jour en ma présence à son cousin : – Elle est trop bien, mille fois ! Vous êtes plus heureux que vous ne le méritez,

– Quelle folie ! je suis sûre que M. de S. Sénonnes mérite tout le bonheur qu'une femme peut donner.

– Hum ! quant à mériter, les hommes ne méritent rien que les étrivières, déclara l'oncle Fabien en toute humilité. C'est une triste espèce, va ! Mais la charité consiste à donner sans demander si celui que l'on comble en est digne, et toutes les femmes sont charitables, heureusement pour nous autres.

– Oh ! mon oncle, ne vous calomniez pas, ni vous, ni mon pauvre papa, ni M. de Sénonnes : je vous abandonne le reste de l'espèce, comme vous dites, qui ne m'intéresse guère ; mais pourquoi prétendez-vous qu'elle ne vaut rien à propos de Marc justement ? Moi qui vais devenir sa femme, je devrais être renseignée sur ses défauts, et on ne me parle jamais que de ses belles qualités ; c'est ce qui m'effraie tant, je crois. Je me sens auprès de lui si imparfaite.

– Mon Dieu ! tu sais, Marc a causé beaucoup de chagrin à ses parents en donnant dans les hasards de la carrière littéraire pour laquelle n'est pas fait un homme de son rang ; du reste, son mariage l'en détournera, cela va sans dire.

– N'y comptez pas ! riposta vivement Aline. Je ne me ferai point complice de cette mauvaise action. Puisqu'il a du talent, qu'il s'en serve ! Je serai si contente d'avoir pour mari un homme supérieur ! Je saurai si bien respecter ses heures d'étude, m'intéresser à tout ce qu'il entreprendra ! Oh !

que je voudrais pouvoir le lui dire ! Mais c'est impossible, il ne m'a jamais confié seulement qu'il écrivît.

– Il te révélera sans doute cette infirmité après le mariage, et alors tu agiras à ta guise ; je m'en lave les mains. S'il te convient d'avoir un mari qui travaille... Après tout, tu n'as peut-être pas tort, c'était le désir de ton père. Libre à toi. Tu sais que madame de Sénonnes vient te prendre à trois heures pour aller chez le tapissier.

– Encore ! mon Dieu ! je connaîtrai le tapissier, la lingère, le gantier, tous les grands faiseurs de Paris beaucoup mieux que mon mari, s'écria-t-elle avec une naïve consternation. Vous avez beau dire, les choses ne devraient point se passer ainsi, n'est-ce pas, miss Ruth ? poursuivit Aline, interpellant son institutrice qui entraît.

Miss Ruth leva au ciel les yeux bleu faïence qui, avec de longues dents d'une effrayante blancheur, éclairaient son visage uniformément revêtu d'un ton rosâtre.

– Ne me parlez pas de vos mariages français, répondit-elle, – l'énergique intensité de prononciation qu'un séjour de quinze années à Paris n'avait pas réussi à lui faire perdre, redoublant sous l'influence d'une indignation contenue, – je ne les comprends pas mieux que je ne ferais de mariages chinois.

– Vous entendez miss Ruth, mon oncle.

– Miss Ruth n'est pas compétente sur ces questions, interrompit M. Béraud avec impatience.

Le teint déjà coloré de la chaste Anglaise devint du plus beau violet.

– C'est vrai, ni dans mon pays ni ailleurs je ne me suis souciée du mariage, dit-elle d'un air de pudeur un peu dédaigneuse qui formait un contraste si comique avec sa figure, qu'Aline, quoiqu'elle l'aimât au point de ne pas la trouver trop laide, s'enfuit pour ne pas céder à l'envie de rire.

– Je vous en prie, chère miss, dit alors M. Béraud, ne mettez pas d'idées romanesques dans la tête de cette enfant et laissez-la se marier comme se marient toutes nos jeunes Françaises, en se fiant au choix de leurs parents.

– Les parents prennent là une grosse responsabilité, répondit miss Ruth, regardant fixement son interlocuteur, et je suis fâchée que, dans une circonstance de laquelle dépend le bonheur de la vie, vous m'interdisiez de

rappeler à mon élève que je lui ai enseigné avant tout à faire un digne usage de sa raison et de sa liberté. N'importe, vous pouvez être tranquille, Monsieur. Quand, il y a une douzaine d'années, je suis entrée protestante dans votre maison catholique, j'ai promis de ne jamais toucher dans le cours de mes leçons aux questions de foi, même d'une manière indirecte. Vous savez que j'ai tenu parole.

– Scrupuleusement, miss Ruth. Oui, vous êtes la loyauté même. Autant que mon frère, j'ai toujours senti ce que nous vous devons. Mais aujourd'hui...

– Aujourd'hui, j'agirai pour ce mariage comme j'ai agi autrefois quand des points de controverse religieuse étaient en jeu. Je me tairai ; mais c'est plus difficile, beaucoup plus difficile.

Les paroles se brisèrent avec un bruit de sanglots dans la gorge de miss Ruth, ordinairement si maîtresse d'elle-même.

– Qu'est-ce qui vous prend ? s'écria M. Béraud inquiet. Auriez-vous vraiment quelque motif pour blâmer ?...

– Oh ! je ne blâme personne, je ne critique rien. M. de Sénonnes est un *gentleman* fort aimable et les dames de sa famille sont *very engaging indeed* ; mais songez donc que le sort le meilleur qu'une femme puisse avoir dans la vie est à peine digne de cette chère enfant. Nul ne la connaît comme moi... Vous-même, monsieur Béraud, vous ne soupçonnez pas ce qu'il y a dans son âme de fierté, de tendresse, de grandeur, d'exigences aussi ; elle peut tout donner, mais il faudra qu'on lui rende tout en échange, autrement elle souffrira. Comme elle souffrira, hélas ! Pensez à cela, pensez-y sérieusement. Si quelque chose pouvait gâter Aline, – mais la gâter est impossible, – ce serait le courant frivole où chacun s'efforce de l'entraîner à la veille d'un acte si grave, si décisif.

– Allons, miss Ruth, dit affectueusement M. Béraud, vous exagérez. Je ne verrais aucun mal à ce qu'Aline mêlât aux mérites que nous lui connaissons un grain de coquetterie, qui les rehausserait au lieu de les diminuer. Il lui a manqué jusqu'ici une qualité, ou plutôt .un défaut, comment dirais-je ? ce je ne sais quoi sans lequel une femme n'est pas complète. Bref, elle se ressent d'avoir été élevée par des hommes, la chère petite.

– Par des hommes ! s’écria miss Ruth avec un geste de surprise et toutes ses grandes dents dehors. N’ai-je donc été pour rien dans son éducation ?

– Si fait, répondit M. Béraud, en riant à la pensée que cette digne Anglaise était presque aussi virile que lui-même, sauf la barbe. Le ciel me préserve d’être ingrat au point de l’oublier ! Votre élève n’est que trop parfaite. Il faudra, bon gré mal gré, qu’elle descende au niveau de celui qui doit être le compagnon de sa vie, ou qu’elle fasse au moins semblant d’y descendre. Les anges nous effraient, nous autres simples mortels, quand ils ne savent pas porter leurs ailes avec grâce et se coiffer coquettement de leur auréole. Eh bien ! c’est en somme l’art précieux d’être mondaine à la surface, quitte à garder au fond son caractère intact, un caractère formé par miss Ruth, c’est là uniquement ce que les personnes bien intentionnées, dont l’allure un peu frivole vous scandalise, s’efforcent d’inculquer à notre Aline pour achever son éducation et lui donner ce vernis qui ne fait pas grand tort, quoi que vous puissiez croire, à la solidité.

Mais il avait beau entasser les arguments spécieux, miss Ruth secouait la tête,

– La surface, répétait-elle en s’obstinant, doit ressembler au fond ; je n’aime pas que, sous prétexte de préparer une fille à ses devoirs de femme, on change du jour au lendemain sa manière de vivre qui était sage, réglée...

– Un peu triste et monotone, interrompit M. Béraud.

– Croyez-vous ? nous étions heureuses ensemble !

– Et nous allons être tous plus heureux que jamais. Vous verrez, farouche puritaine ! En somme, vous ne nous quittez pas. puisque je dois continuer à vivre sous le même toit qu’Aline. Vous n’allez donc faire que changer d’élève : c’est l’oncle, à défaut de la nièce. qui sera désormais sous votre tutelle. J’ai gardé pour moi cette perle modestement cachée dans sa coquille, notre chère miss Ruth. Elle tiendra ma maison, elle me morigénera d’importance. un vieux célibataire français à la merci d’une *spinster* anglaise ! Quelle gloire pour Albion ! s’écria M. Béraud, certain de désarmer, comme toujours, par des plaisanteries, le rigide bon sens de miss Ruth, qui le traitait volontiers de mauvais sujet, un peu trop galant, mais irrésistible. – Laissez-moi baiser le joug et faisons la paix, ajouta-t-il en

tendant une main où la vieille fille plaça le bout d'un doigt osseux en murmurant :

– *Shocking indeed !*

Malgré les silences désapprobateurs derrière lesquels se retrancha désormais le mécontentement de ce mentor en jupons, le tourbillon préliminaire aurait continué pendant deux mois encore, si un accident inopiné n'eût brusqué la célébration du mariage. M. Béraud fut frappé d'un coup de sang. Replet et sanguin, il s'y savait prédisposé depuis longtemps et, bien qu'il dût en rester quitte cette fois pour un léger embarras de la langue, l'idée fixe l'obséda aussitôt que c'était un avertissement, qu'il n'avait plus devant lui que quelques jours de grâce. Une anxiété fiévreuse s'ensuivit, l'impatience de remettre Aline aux mains de sa nouvelle famille. Pour le tranquilliser, la jeune fille permit donc que l'on avançât l'époque de la cérémonie, qui, vu l'inquiétude causée par la santé de M. Béraud, devait avoir lieu sans bruit, du moins sans aucun bruit de fêtes.

V

La signature du contrat donna lieu cependant à une réunion d'amis intimes assez nombreuse il est toujours amusant de constater quelle foule d'amis intimes ont inmanquablement aux grands jours les gens heureux ou ceux qui passent pour l'être. Aline fut proclamée très sympathique ; sa physionomie candide exprimait la confiance, une joie recueillie, modeste, qui différait autant de la satisfaction triomphante et délibérée que de l'air de victime affecté par certaines jeunes filles à la veille du mariage. Les femmes elles-mêmes admiraient cette fleur de jeunesse franchement épanouie ; les hommes enviaient Marc.

– Vraiment, avec une pareille dot, il aurait pu se passer du reste, et il a le reste, c'est trop.

– Notez qu'il prend cela d'un air tranquille.

– Presque triste, n'est-ce pas ?

– Comment voulez-vous qu'il soit triste ? Deux millions tout de suite.

– Sans compter les espérances ; l'oncle n'en a pas pour longtemps.

– Et point de belle-mère ?. Je vous dis que c'est trop parfait.

– Ils iront en Italie, sans doute ?. un peu tard pour l'Italie et trop tôt pour la Suisse. On ne peut se dispenser de partir pourtant !

– Ou de feindre un départ, expliqua quelqu'un de bien informé. Il s'agit de se soustraire à la curiosité, voilà tout. Madame de Sénottes affirme que sa belle-fille ne doit rester à Paris après la bénédiction nuptiale que le temps d'endosser un costume de voyage. Cela veut dire : – Ne comptez pas les revoir avant trois mois. – En réalité ils vont passer une quinzaine de jours incognito dans ce joli hôtel de l'avenue de l'Impératrice qu'ils viennent d'acheter, et puis ils fileront sur Sénottes, où les auront devancés les

grands parents, l'oncle compris. N'est-ce pas mieux arrangé ainsi ? D'ailleurs, c'est la mode ; on est revenu du charme de la lune de miel dans les auberges.

Le chœur des invités échangeait à voix basse ces propos émaillés de réflexions auxquelles la malice et l'envie n'étaient point étrangères, car il y avait là plus d'une mère qui se serait contentée pour sa fille d'un avenir moins brillant et une douzaine d'hommes de différents âges qui se croyaient autant de droits que Marc à l'accaparement d'une héritière.

– Enfin nous n'avons plus que deux jours de cérémonies ! pensaient les personnes intéressées avec des sentiments divers parmi lesquels dominait la lassitude.

A Paris. le mariage civil précède ordinairement de vingt-quatre heures le mariage religieux. Selon l'usage, Aline se rendit à la mairie en toilette de ville et y prononça sans grande émotion le oui qui l'engageait pour jamais. – C'est donc fini ! demain je serai mariée. dit-elle en sortant de l'édifice municipal.

– Demain ? répondit son beau-père. Voilà bien les femmes qui comptent la loi pour rien ! Vous l'êtes dès à présent, Madame.

– Mariée ?. tout à fait mariée ?.

– Mariée si bien, dit M. Béraud, que s'il prenait fantaisie à ton seigneur et maître de t'emmener sur-le-champ au bout du monde, je ne pourrais m'y opposer.

– Oh ! permettez-moi de n'en pas croire un mot, s'écria-t-elle en s'accrochant à son bras avec un petit rire de défi, je n'ai encore rien promis au bon Dieu.

– Elle a raison, dit madame de Sénonnes, nous ne nous sentons réellement liées nous autres qu'après le sacrement.

– Ce qui n'empêche qu'il n'y a plus à s'en , dédire quand M. le maire a parlé, reprit l'oncle Béraud, et que tu es bel et bien vicomtesse une fois pour toutes, ajouta-t-il à l'oreille de-sa nièce. N'en es-tu pas contente ?

Aline sourit et garda le silence, mais ses yeux s'arrêtèrent sur Marc qui, en ce moment, ne la regardait pas. Elle aurait voulu pouvoir répondre : – Je suis contente d'être sa femme.

Le mariage avait eu lieu assez tard dans l'après-midi ; on rentra dîner en famille, et, le soir, les parents s'écartèrent plus que de coutume, afin d'autoriser les jeunes époux à causer sans contrainte. Du reste, cette journée ressembla beaucoup à celles qui l'avaient précédée ; Marc reconduisit chez elle, pour la dernière fois, Aline, accompagnée de l'oncle Béraud et baisa la main de sa femme en disant : A demain. Ces paroles furent répétées comme un écho d'une voix timide et un peu tremblante, puis Marc, pour la dernière fois aussi, regagna le chez-soi qu'il allait dans quelques heures définitivement abandonner. Une lettre l'attendait, posée sur la cheminée de sa chambre. Il frémit en reconnaissant l'écriture de madame d'Herblay. Un instant il la tint sans oser l'ouvrir. Que pouvait-elle lui écrire quand tout était fini entre eux ? En même temps il remarquait que la suscription semblait tracée d'une main fiévreuse et précipitée ; à peine était-elle lisible. Les quelques lignes jetées sur un banal papier d'auberge l'étaient moins encore :

« Je suis perdue, écrivait Antoinette, perdue sans ressources, et je n'ai que toi au monde pour me défendre contre une vengeance que je crains peut-être moins encore que son pardon. le pardon de mon mari, comprends-tu ? Oh ! plutôt mourir !.. Il sait tout, oui, tout le passé, car, hélas ! ce ne devait plus être que le passé ; mais pour lui l'offense est la même. Il a tes lettres que je ne pouvais me résoudre à détruire, que je relisais une nuit et qu'il a réussi à m'arracher après quelle lutte ! quelle scène ! grand Dieu ! je ne puis y penser sans devenir folle. Il m'a menacée du plus épouvantable scandale, il a parlé de tribunaux, du couvent, d'une séparation infamante. En attendant, j'étais sa prisonnière, j'ai réussi à m'échapper, j'ai fui. Me voici à Paris, à l'hôtel, sous un faux nom, toute seule, et je t'attends, je t'attends à demi morte d'angoisse. Tu me conseilleras, tu décideras, tu me sauveras. Grâce au ciel, tu es libre encore, et pour ta pauvre Antoinette, dans l'horrible situation où elle est, tu quitteras tout, n'est-ce pas, car tu m'aimes, tu m'aimes toujours. Je le sens à l'amour que je n'ai jamais cessé d'avoir pour toi. Autrement que deviendrais-je ? Déshonorée aux yeux du monde. et à la merci de cet homme !.. Il me poursuit peut-être, il est sur mes traces. Sauve-moi par pitié, emporte-moi où tu voudras. Mon unique ami, je t'attends. Marc, je t'en supplie... j'ai peur, ma tête s'égare, viens vite. »

Marc de Sénonnes passa rapidement la main sur son front, où perlait une sueur froide ; il se croyait le jouet d'un rêve affreux. Ainsi Antoinette, l'amour de sa jeunesse, celle qu'il eût choisie entre toutes pour la compagne de sa vie si des obstacles insurmontables ne se fussent dressés entre eux, et vers qui s'en allaient encore, quoi qu'il fût, les plus tendres pensées de son cœur, Antoinette perdue à cause de lui, par lui, l'appelait à son secours, et il n'était plus libre. Elle n'avait que lui au monde, disait-elle, et il était sans pouvoir pour la protéger ! Les serments qui venaient de sortir de ses lèvres et que la loi avait consacrés le séparaient d'elle pour jamais. Cependant pouvait-il laisser cet appel déchirant sans réponse ? N'y avait-il pas là un devoir d'humanité plus impérieux que tous les autres ? D'ailleurs, la simple prudence ordonnait de calmer une femme affolée, de la ramener au sentiment juste et raisonné de la situation. Depuis quand cette lettre était-elle là ? combien d'heures d'attente désespérée avait déjà subies la pauvre Antoinette ?

Il sonna violemment et interrogea le domestique qui parut aussitôt.

La lettre avait été apportée le matin par un commissionnaire.

– Monsieur n'était sorti que depuis cinq minutes. Ah !.. j'oubliais de dire à Monsieur, reprit le valet de chambre, que les préparatifs du grand jour ahurissaient un peu évidemment, deux heures après peut-être, je ne sais plus au juste, enfin dans le courant de la journée, une femme est venue demander Monsieur.

– Une dame ?

– Je n'ai pas vu sa figure, elle avait un voile si épais, mais elle paraissait très agitée, très contrariée de ne pas trouver Monsieur. J'ai proposé d'aller avertir Monsieur chez madame la comtesse, où il devait dîner après le mariage à la mairie, mais elle a répondu :

– Non, non, – d'une voix très faible. J'ai cru qu'elle allait s'évanouir, ajouta Pierre qui retenait un sourire cynique, ayant fort bien deviné qu'il avait affaire à quelque victime de son maître que la nouvelle du mariage avait frappée au cœur.

– Tu lui as dit...

– Oui, Monsieur, je lui ai dit que Monsieur était à *se marier*, reprit Pierre avec le sentiment d'avoir rendu un vrai service en brusquant la situation.

– Va me chercher un fiacre, dit Marc précipitamment, ... ou plutôt non, c'est inutile. j'irai moi-même.

Mais déjà M. Pierre, en serviteur zélé, s'était élancé dehors pour appeler une voiture qui passait. Marc jeta au cocher l'adresse indiquée par le billet de madame d'Herblay. Son cœur battait à se rompre. – Que faire pour elle ? En quel état allait-il la retrouver après la brutale révélation à laquelle, sa lettre l'attestait, elle s'attendait si peu ! Elle lui avait rendu sa liberté pourtant ! Oui, mais bien persuadée sans doute qu'il n'en userait pas si vite.

VI

Minuit sonnait à quelque église voisine quand Marc mit pied à terre devant le petit hôtel d'assez mauvaise apparence où Antoinette était descendue au hasard, en choisissant un quartier perdu, dans son désir de se mieux cacher.

– Madame Dumont ? dit-il, prononçant le nom d'emprunt qu'elle avait joint à son adresse, et un peu inquiet, pour elle, de l'opinion que pourrait donner sa visite à cette heure indue.

– Madame Dumont ! s'écria le concierge qui se leva aussitôt avec empressement ; je vais vous conduire tout de suite. Ah ! la pauvre dame ! quelqu'un vient donc la réclamer, à la fin ! On était embarrassé ici, je vous en réponds, et désolé. Ces événements-là font toujours tant de tort aux maisons où ils arrivent !

– Quel événement ? demanda Marc avec une émotion terrible.

– Vous ne savez donc pas ? reprit le concierge ; en ce cas, je suis fâché de vous avoir dit sans précautions...

– Je ne sais rien, parlez vite.

– Dame ! je n'ose plus, si vous êtes son parent, si... Je vous croyais préparé.

– Parlez-vous ? s'écria Marc hors de lui, en le secouant par l'épaule.

– Oh ! puisque vous le prenez comme cela !. Eh bien !.. voilà !... Cette dame.

Le maître de l'hôtel parut et d'un geste impérieux fit taire son employé :

– Je vous demande pardon, Monsieur, dit-il, veuillez me suivre. C'est un bien grand malheur ; le médecin croit qu'il n'y a pas de remède.

Un cri étouffé expira sur les lèvres de Marc, et ce fut presque sans en avoir conscience, qu'accroché à la rampe, il gravit l'escalier étroit, faiblement éclairé : – Tu l'as tuée ! lui criait un remords féroce ; tu l'as tuée !

S'il eût pensé à la nouvelle madame de Sénonnes, c'eût été pour la maudire comme il se maudissait lui-même ; mais il ne pensait qu'à celle qu'il allait trouver là-haut, morte peut-être, morte en un pareil lieu, sans avoir pu poser son dernier regard sur un visage ami, sans autres sentiments autour d'elle qu'une banale compassion mêlée d'outrageantes curiosités, morte délaissée, dans la honte et le désespoir ! Quelle fin pour tant de jeunesse, pour tant de beauté, quel dénoûment à leurs amours, dont toutes les phases lui apparaissaient à la fois dans ce cadre insolite ! Tel un noyé, au moment suprême, embrasse, dit-on, comme en une vision, tous les moindres incidents de sa vie avec une lucidité horrible.

Il n'entendait qu'à demi son guide lui raconter, en montant les trois étages, que cette dame était arrivée le matin, qu'elle avait demandé un commissionnaire pour porter une lettre à l'autre extrémité de Paris. En attendant le retour de cet homme, elle était très surexcitée, très nerveuse ; du reste, ses allures n'avaient pas paru naturelles de prime abord ; tout semblait l'effrayer : on eût dit une personne qui a quelque motif pour se cacher. L'hôte en avait fait la réflexion avec un peu de méfiance. Son envoyé était revenu longtemps après ; n'ayant trouvé personne, il avait laissé la lettre. L'agitation de la pauvre dame avait alors redoublé : elle s'était enfermée dans sa chambre : on devait l'avertir tout de suite si quelqu'un demandait madame Dumont. Vers quatre heures, elle était sortie plus pâle que jamais, en courant presque ; à son retour, elle avait refusé le diner qu'on lui proposait et recommandé expressément que nul n'entrât chez elle avant le lendemain matin. Cette recommandation même avait excité les soupçons ; d'ailleurs on l'entendait marcher d'un pas saccadé avec des sanglots. C'était étrange... Peut-être avait-on affaire à une folle. — J'irai voir, avant de me coucher, si elle n'a besoin de rien, s'était dit l'hôtesse. – En effet, elle avait frappé à la porte doucement d'abord, puis à grand bruit sans obtenir de réponse : enfin, bien que la porte fût fermée en dedans, elle réussit à l'ouvrir avec une double clé qu'elle gardait toujours.

Une forte odeur d'opium l'effraya dès le premier pas ; la dame, étendue sur son lit, semblait dormir, mais en s'approchant, en la touchant, on s'était aperçu qu'elle était morte ;. du moins le médecin du quartier, appelé aussitôt, ne parvenait pas depuis une heure à la faire revenir. Elle avait pris du poison, un narcotique, c'était évident, bien qu'elle eût détruit toute trace de la bouteille, . qu'on n'avait pu retrouver ; mais le docteur ne s'y était pas trompé.

– Antoinette ! s'écria Marc, s'arrêtant, sans oser faire un pas de plus, sur le seuil d'une porte ouverte devant lui.

Un silence funèbre régnait dans cette chambre mal éclairée, au fond de laquelle se dessinait, sous les rideaux relevés du lit, une forme rigide que lui cachait le médecin penché sur elle et occupé à épuiser toutes les ressources de son art. Il ne distingua nettement que la main, d'une blancheur cadavérique, qui pendait sur le drap et une grande tresse dénouée de cheveux noirs.

– Elle vient d'ouvrir les yeux, dit le médecin.

– Antoinette ! répéta Marc en se jetant à genoux auprès du lit et en couvrant de baisers cette main placée qui parut s'assouplir et se réchauffer sous ses lèvres.

Tout à coup madame d'Herblay se redressa entre les bras qui l'enveloppaient.

– Toi ! balbutia-t-elle ; toi !

Puis elle retomba dans son mortel engourdissement. Mais Marc, persuadé qu'elle s'apercevait de sa présence, continuait à l'appeler et à la serrer sur son cœur. Comme il répétait pour la centième fois :

– Ne meurs pas ! reviens à toi !

– A quoi bon ? dit-elle avec effort en relevant à demi ses paupières alourdies.

Sa voix le navra ; elle était faible au point de n'avoir rien d'humain.

– Je t'appartiens pour toujours, dit-il cédant à une impulsion de pitié plus forte que sa volonté même. Je te suivrai où tu iras, entends-tu, Antoinette !

– Tu m'aimes encore ?...

Comme elle soupirait ces derniers mots, son visage s'illumina d'une joie extatique qui bientôt fit place à d'affreuses convulsions. Les phénomènes de

surexcitation nerveuse venaient remplacer la torpeur, momentanément dissipée.

– Assez d’émotions, dit brusquement le médecin, bien que celles-ci aient aidé, j’en conviens, à l’effet du café.

– Vous la croyez sauvée ?. elle est sauvée ?.. répétait Marc, l’esprit tendu sur cette idée fixe.

– Je ne réponds de rien, dit tout bas le médecin en haussant les épaules ; on ne peut calculer les ravages produits chez une femme très délicate par un poison aussi violent et pris à pareille dose. Des soins affectueux et dévoués peuvent beaucoup dans les cas mêmes qui nous semblent le plus graves ; voilà tout l’espoir qu’il m’est permis de vous donner.

Ce fut une nuit d’agonie pour Marc autant que pour la moribonde. Il ne s’éloigna pas une minute de ce chevet où la stupeur ne cédait qu’au délire et à d’autres crises inséparables de l’empoisonnement. Rien ne le rebutait ; son zèle et sa tendresse touchèrent jusqu’aux témoins d’ailleurs indifférents de ces tristes scènes. En agissant avec une sorte de fièvre, il répétait sans cesse, comme si Antoinette eût pu l’entendre : – Non, je ne te quitterai pas !

Tous les obstacles s’effaçaient devant le seul devoir qu’il reconnût en ce moment, le devoir de se dévouer à cette femme qui mourait par lui comme s’il l’eût frappée de sa propre main.. Les premières lueurs de l’aube le rappelèrent cependant à d’impérieuses réalités ; elles tombèrent à la façon d’une douche glacée sur son ivresse douloureuse. C’est l’effet immanquable de la clarté du jour ; elle dissipe froidement et brutalement les hallucinations, les enthousiasmes, la décevante magie de la nuit. Il vit les choses comme elles étaient aux feux naissants de ce soleil qui se levait sur une journée dont il avait oublié l’emploi, dans l’excès de son émotion, sur la journée qui devait être celle de ses noces ! Un frisson le secoua de la tête aux pieds, car ce soleil impitoyable accusait plus distinctement sur le visage d’Antoinette des signes qui sans doute étaient ceux de la mort, en même temps qu’il révélait toute la vétusté, toutes les souillures de cette ignoble chambre d’auberge. Elle allait finir là, elle qui ne s’était jamais montrée à lui qu’entourée de toutes les élégances les plus raffinées ; son cadavre sortirait ignominieusement sous le coup d’un scandale public, du bouge où un désespoir dont il était cause l’avait conduite pour y mourir !

De pareilles pensées étaient faites pour troubler violemment une imagination moins exaltée que la sienne. Et l'amant d'Antoinette mourante se voyait comme dans un cauchemar l'époux devant la loi de mademoiselle Béraud ! Que lui était celle-là ? Un mot cependant, un oui froidement prononcé l'avait uni la veille pour jamais à cette étrangère. tandis que des années, toute une vie courte, mais ardente, d'amour réciproque ne lui donnaient pas le droit d'attendre ici le dernier soupir de sa maîtresse ! En cet instant, Aline lui fut odieuse, et tous les liens inventés par le monde lui inspirèrent une sorte de mépris farouche. A quoi se résoudre ? Un second médecin appelé venait de constater dans l'état de madame d'Herblay des complications alarmantes, une sensibilité étrangement diminuée, quand Marc, au milieu de l'affreuse anxiété que lui causaient ses paroles, entendit sur l'escalier des voix confuses et comme le bruit d'une altercation dans laquelle son nom était répété à plusieurs reprises. Il sortit prêt à tout et presque soulagé par le sentiment qu'en venant le surprendre, on lui épargnait la nécessité d'un aveu.

La figure irritée d'Albéric de Vesvre lui apparut. Il repoussait l'hôte qui voulait l'arrêter et répétait avec une énergie pleine de colère :

– Il est ici. et je le verrai... Je sais qu'il est ici !

– Ah ! enfin ! s'écria-t-il en apercevant Marc. je te trouve, malheureux Si Pierre ne t'avait pas entendu donner l'adresse, que devenions-nous ? As-tu perdu la raison ? Je t'emmène.

– Tais-toi ! dit Marc d'un ton qui imposa silence à M. de Vesvre mieux que ses paroles mêmes ; tais-toi et viens.

Il le saisit par le bras et l'entraîna au milieu de la chambre où irisait madame d'Herblay dans un état intermédiaire entre le sommeil et la mort.

– Viens et juge ! reprit Marc en lui montrant le lit.

Albéric garda quelque temps le silence ; sa physionomie, insouciant d'ordinaire, était bouleversée par l'horreur.

– Ne pourrais-je. demanda-t-il lentement. te dire un mot ailleurs qu'ici ?

On leur ouvrit la chambre voisine.

– Marc, reprit M. de Vesvre en saisissant avec force les mains de son cousin, c'est une rude épreuve, je le reconnais ; mais enfin, il y va de l'honneur.

– Tu crois de bonne foi que je doive l’abandonner à ses derniers moments ?

– Bah ! elle en reviendra, et d’ailleurs d’autres peuvent prendre soin d’elle. Je me charge de veiller à ce que tout se passe humainement et correctement. Est-ce ta faute après tout si cette folle imagine de s’empoisonner le jour de tes noces comme une grisette ? Es-tu tenu pour cela de perdre ton avenir, de te rendre coupable d’une déloyauté infâme ? car ce serait un acte sans nom, que le monde flétrirait et dont tu ne te relèverais pas.

– La lâcheté serait de m’écarter.

– Auras-tu donc toujours l’esprit faux et au rebours du sens commun ? Oublies-tu que tu es marié ? que ta femme, ta femme, entends-tu, t’attendra dans une heure ? Quant à ton père, il sait déjà que tu as passé la nuit hors de chez toi, mais rien de plus. Je l’ai empêché à grand’peine de me suivre. Jamais on n’a imaginé de situation semblable. Et si M. Béraud vient à découvrir !... Ton sang ne suffira pas à satisfaire la juste indignation de ce brave homme.

– Oh ! celui qui me délivrerait de la vie me rendrait le seul service que je puisse attendre de qui que ce soit. Mais M. d’Herblay a droit à la première réparation, je suppose. Voyons, ajouta-t-il, répondant à un geste impatient de M. de Vesvre, sérieusement et honnêtement, que ferais-tu à ma place ?

– Je conduirais Aline à l’autel comme elle a le droit de l’exiger, répondit Albéric sans aucune hésitation ; ce qui ne veut pas dire que j’abandonnerais absolument pour cela madame d’Herblay.

– Oui, traître envers toutes les deux, dit Marc avec amertume. C’est là votre honneur à vous.

– Faute de mieux, il faut sauver au moins les apparences et gagner du temps. Mais ne songeons qu’à l’heure présente : tu te dois à la vicomtesse de Sénailles, conclut Albéric appuyant sur ce nom comme s’il ne pouvait manquer d’assurer l’effet de sa leçon de loyauté mondaine.

– Pour Dieu ! ne me parlez plus d’elle, s’écria Marc avec une sorte d’égarement, quand l’autre est là qui agonise.

Un faible gémissement le rappela auprès d’Antoinette ; en cherchant à saisir ces dernières syllabes entrecoupées, ces derniers gestes à demi

ébauchés que l'amour et la douleur guettent au chevet des mourants, il crut l'entendre balbutier :

– Reste !

– Oui, je le jure, s'écria-t-il avec une sorte de frénésie, je le jure sur l'honneur qu'ils prétendent m'apprendre à discerner et surtout ce que je reconnais de sacré ! Je reste ! rien ne m'arrachera d'ici !

Il se tourna vers Albéric, qui l'avait suivi, tandis qu'autour d'eux chacun se retirait par discrétion ou par crainte.

– Que madame de Sénones garde mon nom, s'écria-t-il, et ma fortune et l'estime du monde, que je perds sans regret, ayant à regretter tant d'autres biens plus précieux. Je reste ici !

VII

Ce fut un scandale sans précédents peut-être et dont tout Paris s'occupa pendant plusieurs semaines. Le jour même de la bénédiction nuptiale, alors que le mariage devant la loi était accompli déjà, le vicomte de Sénones avait lâchement abandonné sa jeune femme et suivi une ancienne maîtresse qui s'était empoisonnée tout juste assez pour le ramener à elle et lui imposer de nouvelles chaînes. Il n'y avait qu'une voix pour flétrir une pareille conduite, et l'astuce dont madame d'Herblay avait fait preuve semblait non moins révoltante que la trahison de son complice ; l'intérêt le plus vif, en revanche, s'attachait à la délaissée. qui acceptait, disait-on, la situation exceptionnellement triste et délicate que lui faisait sa destinée avec une admirable dignité. Du reste, on ignorait généralement les détails de cette aventure et l'on suppléait, comme il arrive d'ordinaire, à la connaissance précise des faits par des légendes si invraisemblables que les plus crédules se lassèrent vite de les écouter, ce qui, jusqu'à nouvel ordre, mit fin aux commentaires. Nous trouverons, quant à nous, les renseignements qui manquaient à la chronique mondaine dans la correspondance intime de la baronne de Vesvre et de son frère le prince Alexandre Orsky, alors en promenade errante à travers l'Europe, comme c'est la continuelle habitude des Russes de distinction. Le prince Orsky ne séjournait que par exception dans ses terres de la petite Russie et passait chaque année à Pétersbourg à la façon d'un brillant météore, tout juste assez pour faire regretter son absence en rappelant combien il pouvait être aimable. La lettre suivante de madame de Vesvre le trouva sur le lac Majeur, où il s'ennuyait :

« Me voilà fière, écrivait-elle dans son style exotique et à bâtons rompus, me voilà triomphante !.. J'ai réussi pour une fois à t'intéresser, puisque tu me demandes la suite, toi dont la principale prétention depuis longtemps est de traverser en sourd et en aveugle un monde qui n'offre rien que de prévu. Si tu deviens de plus en plus insensible au plaisir d'être, tu aimes encore regarder vivre les autres, je t'y prends ! Il est vrai que le spectacle est rarement curieux comme il l'a été en cette circonstance. Curieux et triste, et singulièrement imprévu, n'en déplaît à tes théories, qui, du reste, sont un peu les miennes. N'importe, moi qui ne pleure guère, même sur les ennuis qui me concernent, – tout au plus sur les tiens, – j'ai encore les yeux rouges des larmes que m'a fait verser le malheur immérité de cette petite fille, si parfaitement insignifiante la veille, si grande tout à coup sous l'adversité. Les âmes nobles sont seules transformées ainsi ; le coup qui abattrait un être vulgaire les exalte et les mûrit à la fois, fait jaillir l'étincelle. Voilà pourquoi tu me vois attachée par miracle, sincèrement attachée à une femme, et capable d'une de ces amitiés dont je me suis moquée souvent, n'en ayant guère rencontré, pratiqué même, diras-tu, – eh bien ! oui, j'en conviens, – que le simulacre et la grimace. Nous sommes sceptiques, ma chère âme, mais qu'il se présente à nous, d'aventure, quelque chose de sincèrement beau et bon, nous nous remettons à croire, et cela vraiment avec une satisfaction secrète. Je parle ici pour moi, car pour toi, c'est différent ; tu doutes quand même. Pourtant si tu avais vu cette enfant, le matin de ses noces, à l'heure où elle se préparait à revêtir sa toilette de mariée, tomber tout à coup du haut de la confiance absolue si naturelle à cet âge, comme tombe un petit oiseau frappé par le plomb qui le tue, la situation t'aurait paru pathétique peut-être. Figure-toi que cet absurde garçon, sans courage, je le conçois, pour la voir et pour aborder face à face un sujet si brûlant, lui a écrit des choses. Mon Dieu ! combien les plus spirituels d'entre vous peuvent devenir bêtes à l'occasion !. « Qu'il n'espérait pas qu'elle lui pardonnât jamais, » – parbleu ! – « qu'il en était indigne ; mais qu'un jour elle comprendrait qu'il eût pu se montrer plus lâche, plus coupable encore. » – Je me demande comment ? et toi ? A mots couverts, il lui parlait de certains devoirs indépendants de la morale ou des conventions d'ici-bas et qui s'imposent d'une façon d'autant plus impérieuse ; il en était

victime, et la fatalité inexorable le forçait de l'en rendre victime avec lui. Il payait une dette au passé, à un passé qu'elle ne pouvait concevoir, qu'il n'osait par respect lui révéler. Il emportait de grands remords. Peut-être cet affreux malheur serait-il réparable un jour ; peut-être le lien à peine formé pourrait-il être rompu. Il la suppliait d'oublier le mauvais rêve qui avait traversé sa vie. »

Quel galimatias pour la pauvre enfant ! Elle restait devant cet adieu inopiné aussi déroutée qu'elle eût pu l'être devant des hiéroglyphes ; elle entrevoyait seulement que celui qui, quelques heures après, devait la conduire à l'autel, avait violé un serment prononcé tout à l'heure, la laissant à une solitude pleine d'humiliations et de tristesses. Je l'ai trouvée en cet état, pelotonnée dans un coin de sa chambre, courbée sur l'énigme qu'elle s'efforçait en vain de résoudre, aussi blanche d'ailleurs que le peignoir de mousseline qui la couvrait, tout enveloppée de ses cheveux, qu'on était en train, au moment, où tomba la foudre, d'entrelacer de fleurs d'oranger. La robe de satin blanc s'étalait encore sur le lit et semblait parler avec une éloquence ! Elle me fit l'effet d'un linceul. J'avançai. Je suis brave- au besoin ; je ne recule pas devant les responsabilités. Nous étions tous, n'est-ce pas ? nous, ses parents, ses alliés, un peu solidaires du crime de Marc, car j'appelle cela un crime simplement, et quand Albéric, à son retour de cette scène de mélodrame au chevet de la dame censée expirante, m'avait tout raconté, je m'étais dit : – Ma place est là-bas, auprès de cette pauvre fille qui, en somme, est maintenant des nôtres. C'est plus que désagréable, mais j'irai. – J'y vais donc, un peu embarrassée de mon personnage, cherchant des phrases et n'en trouvant pas. Une Anglaise qui est auprès d'elle depuis son enfance et que j'avais toujours vue figée dans un calme imperturbable, – mais il y a des circonstances où les glaçons se fondent bon gré mal gré, – court à ma rencontre : – Oh ! Madame !. le ciel vous envoie ! Vous seule peut-être saurez lui dire, lui expliquer. – Le ciel ! Il me semblait que le ciel n'avait rien à faire là dedans, mais plutôt l'enfer qui m'accommodait un petit supplice de sa façon. Si ma tante de Sénottes avait pu me remplacer, mais non ! outre qu'au moment même elle déchirait dans une attaque de nerfs les nombreux mètres de point d'Alençon qu'elle

comptait porter à l'église sur du taffetas gris-perle ; son rôle, en qualité de mère du coupable, eût été encore plus difficile que le mien.

Je suis entrée tout doucement, je suis allée m'asseoir auprès d'elle sans qu'elle y prît garde, je lui ai mis les bras autour du cou, et je lui ai dit : –

Pleurons ensemble, ma chérie ! – Mais je pleurais seule, à ce qu'il m'a semblé, pendant qu'elle restait là immobile, silencieuse, la tête sur mon épaule.

– Imagine-toi, lui dis-je, la tutoyant pour la première fois, que tu as une sœur et répands ta douleur devant moi tout à ton aise.

Elle a relevé son visage si pâle et m'a regardée fixement d'un air absorbé qui ne me laissait rien lire. L'aimait-elle, et cet abandon lui brisait-il le cœur ? ou bien n'a-t-elle souffert que dans sa fierté ? Entre nous, cette dernière hypothèse me paraît la plus probable. Ils se connaissaient si peu !.. et puis cela me fait moins de chagrin de le croire. – Mon pauvre oncle ! a-t-elle dit tout bas. – et alors seulement ses yeux sont devenus humides, – mon pauvre oncle ! comme il va souffrir !

C'était très bien, n'est-ce pas, de penser d'abord à son second père ? mais un pareil souci excluait apparemment toute idée de passion. La passion est égoïste de sa nature. J'ai respiré, je lui ai dit : – Votre famille, nous tous, votre famille et le monde seront pour vous et contre lui.

Elle a haussé les épaules d'un air de dédain et de tristesse, mais en ajoutant aussitôt : – Vous êtes bonne, et je vous remercie. Voulez-vous m'aider en ce moment.

Un petit frisson l'a interrompue, et elle a repris tout bas :

– Terrible ! vraiment terrible ! en reculant, la main sur ses yeux, comme si elle eût entrevu devant elle un abîme. – C'était à fendre le cœur, et si naturel tout cela, si enfantin, si désolé à la fois !

Je lui ai dit avec élan : – Disposez de moi, je suis à vous.

Alors elle a remis entre mes mains la sotte confession de ce misérable. Songe qu'en la recevant, elle avait peut-être cru à un premier billet d'amour, et rougi avant de l'ouvrir. Pauvre mignonne !.. Tandis que je parcourais en m'exclamant... oh ! je ne l'ai pas ménagé, je te jure. elle lisait par-dessus mon épaule. Arrivée à un point où il disait : « Elle m'a aimé cinq ans, elle m'a sacrifié tout ce qui est l'honneur d'une femme, elle s'est fermé

tout retour vers le passé, tout, jusqu'à un asile ; elle va mourir, et j'en suis cause. Vous, Aline, par bonheur vous ne m'aimez pas, vous ne pouvez m'aimer. « j'ai vu glisser sur ses lèvres un amer sourire et mes doutes m'ont reprise. S'il se trompait pourtant ?

– Est-ce vrai ? m'a-t-elle demandé.

– Quoi, mon enfant ?

– Qu'elle lui ait fait de si grands, de si longs sacrifices ?

– Oui, ai-je répondu, sentant qu'il valait mieux dire la vérité entière. C'était une de ces affections condamnées parce qu'elles sont contre les lois divines et humaines, mais dans laquelle, je crois, la malheureuse avait mis tout son cœur.

Il me semblait, en parlant, froisser une sensitive. Je ne savais comment m'y prendre pour éclairer cette innocence sans la blesser.

– Vous la connaissiez ? a-t-elle repris brusquement. Elle était belle ?

— Oui. – Ma foi ! en convenant de cela, je donnais une excuse à Marc qui en a si peu !

— Belle, et dévouée, et l'aimant assez pour mourir. Il a donc raison, sa place est auprès d'elle ; mais, en ce cas, pourquoi ?..

Sa voix s'est brisée. J'ai compris qu'elle eût voulu ajouter :

– Pourquoi, en ce cas, est-il venu me chercher dans le calme heureux où je vivais ? – mais j'ai feint de ne pas comprendre. Qu'aurais-je répondu ?

Elle a poursuivi, frappée sans doute par une pensée nouvelle :

— Ce qui m'arrive sera considéré généralement, n'est-ce pas, comme une mortelle injure ?

— Qui retombera sur celui qui vous l'inlige et ne vous rendra que plus intéressante, plus digne de respect, ai-je répliqué avec vivacité, croyant calmer ses craintes.

– Oh ! ce n'est pas là ce qui me préoccupe. Que pourrait-on faire, sinon me plaindre ?

Hélas ! elle ignore à quelles suppositions malveillantes un pareil abandon donnerait certainement lieu si le coupable n'avait pris soin de s'accuser lui-même !

– Mais mon oncle m'adore, vous le savez, et dans le premier moment de surprise et de colère, l'idée de me venger. Sais-je à quelle extrémité il se

portera ? dit-elle en se jetant dans mes bras, avec des sanglots cette fois, des sanglots déchirants qui soulevaient tout son corps.

– Voulez-vous, lui ai-je demandé à l'oreille, que nous allions le trouver et l'arrêter, si c'est possible, dans des repréailles qui ne remédieraient à rien ?

– Oh ! je n'osais vous en prier, s'écria-t-elle avec vivacité. Merci ! merci !.. venez avec moi. Si je le voyais maintenant seul à seule, l'émotion serait trop forte pour tous les deux, tandis que votre présence lui imposera. Oui, vous êtes bonne, et je vous aime, je vous aime pour toujours, dit-elle en m'embrassant de nouveau. Attendez que je baigne mes paupières dans de l'eau fraîche, afin qu'il ne s'aperçoive pas que j'ai autant pleuré.

Pendant qu'elle s'efforçait naïvement d'effacer les traces de son chagrin ; je me sentais pour cette orpheline des entrailles de mère. Quel bonheur que mon Sacha soit un homme, à l'abri de votre perversité, de votre inconstance, de vos trahisons à vous autres dont il sera le pareil, méchant comme vous, armé, comme vous, de griffes qui déchirent les cœurs ! Des griffes, ses petits ongles roses !.. pauvre Sacha chéri !.. Enfin je l'ai à moi pour quelques années, en attendant qu'il devienne un monstre et, ma foi ! mieux vaut encore être monstre que d'être victime comme le serait probablement ma fille, comme l'est cette pauvre Aline, si digne d'un meilleur sort.

Elle a réparé le désordre de ses vêtements, relevé ses beaux cheveux, et nous sommes descendues toutes les deux, presque aussi inquiètes l'une que l'autre, au rez-de-chaussée où se trouve le cabinet de M. Béraud. Il ne croyait pas sa nièce avertie encore de l'événement que, pensait-il sans doute, elle apprendrait toujours assez tôt, et qu'il eût été, d'ailleurs, terriblement embarrassé pour lui apprendre ; depuis une heure, il était en conciliabule avec mon oncle de Sénottes. Quand nous approchâmes de la porte, le conciliabule prenait, grâce à la gravité des circonstances et à l'irascibilité naturelle des deux hommes, le caractère d'une véhémence discussion.

– Vous m'avez tous trompé, indignement trompé !.. vociférait M. Béraud.

– Parce que j'ai gardé le silence sur cette liaison ? Parbleu ! vous ne pouviez pas croire que mon fils fût arrivé à l'âge qu'il a sans laisser un peu de son cœur aux broussailles du chemin. je vous ai entendu dire à vous-

même que vous n'auriez aucune confiance en un jeune mari qui n'eût pas vécu, jeté sa gourme. Cette femme ou une autre, peu importait. Un attachement si ancien, dites-vous ? C'était une raison de plus pour qu'il s'en fût lassé et pour que, de ce côté, nous n'eussions rien à craindre. Le diable m'emporte si j'aurais cru qu'une vieille maîtresse. D'ailleurs il avait rompu avec elle depuis qu'il connaissait votre nièce, j'affirme qu'il ne l'avait pas revue ; qu'auriez-vous pu exiger de mieux ? Tous les hommes qui se marient ont à expédier quelque affaire de cette sorte et le font sans bruit.

La main brûlante d'Aline s'était posée sur mon bras.

– Est-ce vrai ? murmura-t-elle, est-ce vrai que les choses se passent ainsi dans le monde ?

Oh ! mon ami, qu'il est triste et plein d'effroi le regard que la jeune fille, éveillée en sursaut de son rêve d'enfant, jette sur les réalités qu'on lui a cachées jusque-là avec tant de soin ! Si les pauvrettes savaient, si elles pouvaient deviner, soupçonner seulement, comme elles hésiteraient à donner leur main, dont la famille dispose si facilement, grâce à l'ignorance où on les tient de toutes choses !

Nous continuions cependant à prêter l'oreille sans scrupule, en retenant notre souffle.

– Non, je ne me faisais pas d'illusions ridicules, reprit après une pause M. Béraud, mais comment aurais-je cru que votre fils fût un lâche ?

Mon oncle frémit comme si on l'eût souffleté lui-même de ce nom :

– Dites un malheureux sans raison et sans volonté, un fou, un don Quichotte. un.

– Un lâche, je le répète, car il brise une innocente vie qui déjà reposait entre ses mains, .. un lâche, j'irai le lui dire en face. Nous verrons de quelle façon il lui plaira de me répondre. Et tenez, j'y vais.

Aline poussa la porte avec une résolution soudaine, elle entra d'un pas ferme, le visage impassible, si différente d'elle-même que je ne reconnaissais pas l'enfant qui tout à l'heure avait pleuré dans mes bras. Les deux hommes, à son approche, se turent tout interdits.

– Non, mon oncle, dit-elle en marchant vers M. Béraud, vous n'irez pas. Je crois avoir le droit d'exprimer ici ma volonté, reprit-elle avec une explosion d'énergie qui n'admettait pas de réplique, et on me doit, vous-

même, mon oncle, vous me devez d'en tenir compte et de la respecter. Ceci me concerne, ne concerne que moi.

M. de Sénonnes, qui ne l'avait jamais vue qu'intimidée devant lui, ne pouvait visiblement en croire ses oreilles ; M. Béraud cachait son visage entre ses mains.

– Vous n'irez pas, répéta Aline, personne ne se placera entre moi et mon mari. Il a repris sa liberté, je la lui laisse. Ce ne serait comprendre ni votre dignité ni la mienne que de vouloir m'imposer à qui ne veut pas de moi.

– C'est un moment de vertige, de folie, hasarda M. de Sénonnes. Vous avez raison, ma chère belle. Laissez-le à la honte qu'il doit déjà avoir de lui-même. Un jour, bientôt, il viendra vous baiser les pieds et implorer sa grâce.

Aline le toisa de haut :

– Jamais ! prononça-t-elle avec une lenteur glacée, jamais !... Quoi que fasse par la suite M. le vicomte de Sénonnes, la barrière qu'il lui a plu d'élever ce matin entre nous ne s'abaissera jamais. Tout est fini. Et c'est pour cela, mon oncle, dit-elle en se tournant vers M. Béraud, que vous allez me jurer...

– Oh ! ma pauvre chère fille, tout ce que tu exigeras, j'y souscrirai, s'écria le pauvre homme, qui était dans un état de confusion et de désespoir à faire pitié. Oh ! mon enfant, pardonne-moi, pardonne-moi.

Il se mit à genoux devant elle.

J'entraînai mon oncle de Sénonnes, qui une fois seul avec moi s'emporta en menaces, en fureurs, en malédictions contre le fils qui le déshonorait.

Depuis il y a eu entre eux, je le sais, une scène épouvantable. L'entêtement de Marc est exaspéré par ces violences. Ma tante s'est retirée du champ de bataille en se constituant malade. Elle a cinq ou six syncopes par jour, s'abreuve de thé avec quelques tartines et s'informe à chaque instant de ce que dit le monde, où elle prétend qu'il lui sera impossible de reparaître, comme si elle ne concevait pas de malheur plus grand que celui-là. Moi, je la soigne, je feins de m'attendrir sur elle et je lui recommande, sans inquiétude sérieuse, de ne point se laisser périr d'inanition.

Albéric va là-bas prendre des nouvelles. Pendant plusieurs jours, celle qui est cause de tous nos ennuis a flotté entre la vie et la mort ; maintenant

on la croit hors de danger, au moins du danger imminent, car sa santé sera sans doute altérée pour toujours.

Marc se tient aux ordres de M. d'Herblay, qui reste coi dans ses terres, ne se montre pas, et lui laisse malicieusement sa femme sur les bras, – une vengeance comme une autre, – assez raffinée même.

Tout cela va finir par un enlèvement forcé et du malheur, je gage, pour tous, car la moins malheureuse ne sera pas madame d'Herblay, quoique l'on dise qu'elle est arrivée à ses fins.

Ce n'est pas vrai, selon moi. Son vilain mari s'est donné le plaisir de l'épouvanter, elle a perdu la tête, elle a fait appel à la seule protection qu'elle se connût au monde, croyant le mariage moins avancé qu'il ne l'était en effet, persuadée du reste que Marc l'aimait encore parce que, sur le point de le perdre, elle l'aimait, bien entendu, plus que jamais. Mauvais raisonnement sans doute ; mais certaines femmes, – elle est du nombre. – ne raisonnent pas, elles sentent. Ayant lancé son appel, la pauvre sotte a découvert qu'il allait tomber au milieu du bruit des noces comme un trouble-fête, et aussi effrayée de sa mauvaise action involontaire qu'affolée par la pensée de son isolement, qui la laissait en butte à des vengeances dont son imagination surrexcitée s'exagérait l'horreur, elle s'est dit :

– Finissons-en avec la vie et laissons des regrets, des remords à tout le monde.

« Soit, mais il fallait en finir, il fallait mourir coûte que coûte, ne pas se tromper de dose ; ces tentatives-là, lorsqu'elles avortent, sont ridicules. Elle même doit le comprendre. Non, je ne puis m'empêcher de la plaindre de n'avoir pas mieux réussi à se supprimer et je ne la juge point comme fait la foule, si sujette à erreur toujours, ce qui ne veut pas dire que je l'excuse au moins, ... mais je crois qu'elle a forgé de ses mains un châtiment que son complice partagera sous peu. – Qu'en penses-tu ? »

A cette question directe, le prince Orsky répondit :

« Je pense que ma chère petite sœur m'a écrit une jolie page de roman sentimental qui indique chez elle toute sorte de facultés que je ne lui connaissais pas, notamment celle de s'attendrir outre mesure, de tremper bourgeoisement son mouchoir de larmes. Et pourquoi une pareille dépense de sensibilité ? Pour un mariage rompu avant sa consommation, c'est-à-dire

parce qu'une comédie, qui aurait pu être aussi mauvaise que tant d'autres, finit avant d'avoir commencé.

Ton ingénue a de la tête, des principes, beaucoup d'argent, un bonhomme d'oncle : elle n'était pas amoureuse de son futur mari, ou du moins elle l'était dans une mesure raisonnable, comme doit l'être une petite fille bien élevée qui se prépare à être une jeune femme accomplie. Ce type-là me laisse froid. Naïveté, candeur. à merveille ! c'est toujours la demoiselle à marier : qu'elle reste aux mains de M. Scribe ! Moi, j'aime que l'on n'ait pas le sens commun, et à ce titre les deux autres possèdent mes sympathies. Ni lui ni elle assurément n'a calculé son intérêt personnel. celle-ci se tue, celui-là se dévoue, tout cela d'élan et sans réflexion, bravo !. ce n'est pas banal et c'est en somme la vie prise au sérieux. Heureux qui peut prendre quelque chose au sérieux en ce monde ! Peut-être l'enthousiasme qui les a fait retomber dans les bras l'un de l'autre ne durera-t-il pas, mais cet enthousiasme ils l'auront subi, ils y auront cédé : voilà les heures divines de l'existence, je suppose, celles où l'on est profondément remué, emporté hors de soi-même, celles où l'on perd la tête. Il n'est pas donné à tous de connaître ces heures-là. J'admire et j'envie.

Un drôle eût épousé la petite héritière, gardé sa maîtresse, juré fidélité à sa femme avec une trahison dans le cœur, et ménagé les deux à la fois en attendant qu'il délaissât femme et maîtresse pour un troisième caprice qui n'aurait pas été le dernier. Et le monde eût fermé les yeux hypocritement, ou même trouvé cela sinon naturel, du moins ordinaire ; or tout ce qui est ordinaire est, selon lui, excusable. Ton grand coupable a été plus honnête. Il a respecté la vierge et gardé sa foi en preux chevalier à la Madeleine qui n'avait plus que lui. Sa prétendue victime elle-même lui rendra justice un jour, quand elle l'aura remplacé par un autre époux, car elle le remplacera, cela va sans dire ; il doit être aisé, en France, comme ailleurs, de rompre un lien aussi chimérique que le oui échangé devant témoins, sans plus. et comme mademoiselle Béraud est riche, elle trouvera tout de suite cette utilité qui permet aux filles de porter des diamants et de sortir seules : un mari ! Je lui souhaite d'être bientôt pourvue, et, en attendant, je ne plains pas ton cousin Marc, dont les qualités de cerveau brûlé m'avaient intéressé d'ailleurs quand je l'ai vu à Paris ; il éprouve, il vit ce qu'il exprime ; il

n'est pas poète sur le papier seulement. Quant à madame d'Herblay, de qui je me rappelle avoir été amoureux tout un soir à l'Opéra, elle vaut que l'on fasse un coup de tête pour elle. C'est le genre de femme que je préfère, la femme frémissante à toutes les impressions comme une corde de lyre, et dont le charme est à la fois insinuant et capiteux comme un parfum de jasmin, sans plus de force personnelle qu'une liane, *helpless*, – les Anglais seuls ont le mot pour exprimer la chose, – incapable de se soutenir, de se défendre elle-même ; une femme doit être ainsi pour attacher. Moi, – est-ce un bien ou un mal ? – je continue à ne rencontrer que des coquettes, mais elles suffisent à mes aspirations présentes ; l'expérience de la vie, tu le sais, nous apprend à limiter nos aspirations singulièrement. Donc les beautés rebattues de l'Isola Bella sont depuis peu éclairées et rajeunies pour moi par le feu de deux grands yeux américains dont j'ai fait mon étoile. rien d'une étoile fixe. Nous chevauchons, nous naviguons nous flirtons à perdre haleine. Ce tourbillon-là n'est pas ennuyeux de temps à autre, en voyage. Il s'arrêtera quand je voudrai. Sur ce point, n'est-ce pas, tu es bien tranquille, connaissant ton vieux Sacha ? »

Alexandre Orsky partageait avec son petit filleul le privilège d'être appelé familièrement Sacha, par madame de Vesvre. Celle-ci ne lui fit pas attendre une assez vive riposte ; encre bleue sur papier rosé où courait ce parfum insaisissable et inimitable, particulier à la baronne Olga :

Tu pousses décidément trop loin le goût du paradoxe, il te fait divaguer ; ta lettre est absurde et choquante d'un bout à l'autre, je te le dis sans ambages, et d'abord tu ne sais pas le premier mot de la loi quand tu décides qu'un mariage à l'état de simple formalité sans lendemain peut être rompu. Nous ne sommes pas en Russie, mais en France, et le code français est, à mon avis, le plus mal fait, le plus impitoyable, le plus barbare de tous les codes. j'entends sur ce point du mariage, qui est le seul à propos duquel j'aie jamais eu la fantaisie de le consulter. Apprends donc. je n'invente rien, je cite, tu t'en aperçois, n'est-ce pas, aux grands mots que j'emploie ?.. apprends donc que le mariage est consommé, non pas par le fait de la cohabitation, mais purement et simplement par l'acte civil. Cet acte une fois dressé en présence de quatre témoins, après lecture faite aux parties de

toutes les pièces constatant leur état civil, puis du passage qui concerne les droits et les devoirs respectifs des époux, cet acte accompagné des paroles solennelles : – Au nom de la loi, je vous unis – vous enchaîne jusqu’à la mort. Rien ne peut en détruire l’effet, ni les plus abominables outrages de la part d’un des conjoints, ni l’adultère, ni même un attentat sur la vie du compagnon de chaîne, ou même une peine infamante prononcée contre le misérable dont vous portez le nom, rien, pas même l’abandon immédiat. Oh ! si l’on réussissait à relever un vice de forme dans ce malheureux acte, une erreur seulement sur l’orthographe du nom, l’ordre des prénoms, l’âge, le lieu de la naissance, quelque vétille de ce genre enfin, il y aurait matière à discuter (combien je méprise la puérilité des législateurs !) – mais ici tout est parfaitement correct et régulier, tout, sauf la conduite du mari, qui importe peu, paraît-il, et ce chiffon de papier inattaquable s’oppose à ce qui serait juste et naturel, une séparation instantanée, si l’on peut appeler séparation le retour à une liberté réciproque de deux êtres qui n’ont jamais été unis de fait. Invoquez les tribunaux, ils feront la sourde oreille comme l’a fait un notaire que j’ai accablé d’injures l’autre matin : – Mais, madame, la séparation de corps remédie aux griefs.

– Joli remède votre séparation de corps ! Nous voyons de quelle espèce de femmes elle émaille généralement la société ! D’ailleurs, Monsieur, nous n’avons pas à alléguer des sévices, des injures qui rendent l’existence commune insupportable ; cette existence commune n’a pas commencé ; le devoir de fidélité, de protection, d’assistance n’a jamais été rempli. Les deux personnes qui s’étaient juré tout cela la veille se sont trouvées le lendemain étrangères l’une à l’autre, ennemies l’une de l’autre, perdues l’une pour l’autre.

– Qu’est-ce qui le prouve, Madame ?

– Mais l’évidence, Monsieur ! elles n’ont jamais vécu sous le même toit.

– Ceci eût été une raison jadis, au temps où était en vigueur la déclaration de 1639 ; alors il fallait la cohabitation publique des époux pour que le mariage produisît des effets civils ; la loi depuis a été modifiée.

– C’est une sotte et détestable modification, Monsieur : cependant votre loi, toute mauvaise qu’elle puisse être, ne saurait tenir contre ceci : le

mariage religieux n'a pas été célébré, il n'y a pas eu de bénédiction donnée. Donc...

– Oh ! la bénédiction est à nos yeux du superflu, on peut s'en passer et elle n'ajoute rien...

– Monsieur ! – Je l'ai foudroyé du regard, et il s'est tu. Non, jamais je n'aurais pensé qu'un notaire, un personnage réputé respectable, pût descendre à ce degré d'immoralité !

M. Béraud se faisait fort cependant de gagner une cause si évidemment juste, de délivrer sa nièce à tout prix, et se proposait de confier cette affaire à l'éloquence d'un avocat célèbre, bien que le mot d'enquête, prononcé aussitôt, eût suscité pour nous des idées bien désagréables. N'importe, il eût, dans son exaspération très légitime, passé sûr tout cela. La mort ne le lui a pas permis. T'ai-je dit en commençant qu'une seconde attaque, prévue du reste par les médecins, mais que tant d'émotions et de secousses ont précipitée peut-être, l'avait enlevé la semaine dernière ?

Combien, s'il a eu au milieu des ténèbres de son agonie une lueur de réflexion, ce pauvre homme a-t-il dû souffrir de laisser son enfant chérie seule au monde, à la merci d'une famille qu'elle connaît si peu et qui est en somme la famille de celui qui l'a mortellement offensée ! Je l'ai vu à ses derniers moments. Il ne pouvait plus parler, ni se mouvoir, ni même ouvrir les yeux ; je crois cependant qu'il a entendu ma voix qui lui disait : – Je veillerai sur elle, – car quelque chose comme une larme a coulé de ses paupières fermées.

Oui, je veillerai sur elle de mon mieux, je le lui ai promis à elle-même, quoique je ne voie pas ce que je pourrai pour son bonheur. un bonheur brisé irrémédiablement. mais elle rendra ma tâche facile par sa grande raison et son grand courage.

Elle se conduit à merveille. M. et madame de Sénottes le reconnaissent ; elle leur inspire une estime mêlée d'étonnement et d'involontaires sympathies. Ses façons envers eux sont si douces, si pleines d'égards, d'une soumission, d'une déférence quasi filiales ! Comme, après la mort de son oncle, ils lui ouvraient leur maison, qui, disaient-ils à cette heure d'expansion et d'attendrissement, serait, si elle y consentait, toujours la sienne, elle les a remerciés en exprimant le désir d'aller cacher son deuil

quelque part à la campagne, avec miss Ruth, sa gouvernante, la seule personne qui pût bien comprendre l'étendue de la perte qu'elle avait faite. J'ai alors suggéré à ma tante l'idée de mettre Bruyères à sa disposition.

« C'est une petite terre que les Sénottes possèdent en Auvergne, et dont la tristesse même, le complet isolement s'harmoniseront avec l'état de son âme ; elle pourra y trouver le repos dont elle a besoin après de telles crises et le silencieux respect que mérite sa situation exceptionnelle. Après quelque hésitation, après'être assurée surtout qu'elle serait là loin des villes et de tout voisinage, à l'abri de curiosités importunes dans un domaine absolument perdu, où les propriétaires mêmes n'étaient allés qu'à de si rares intervalles que les paysans ne les connaissaient pas, sur la promesse enfin qu'on l'y laisserait seule le temps qu'elle voudrait, Aline a consenti, et elle est partie dès le lendemain. Depuis je ne sais rien d'elle, sauf que sa santé est meilleure qu'on n'aurait pu l'espérer ; c'est miss Ruth qui me l'écrit. Ce consentement de vivre à Bruyères implique, il me semble, une acceptation tacite de sa nouvelle famille et le renoncement à des projets de divorce. j'oublie que ce mot n'a pas cours en France, enfin à des revendications de liberté qui n'ont peut-être jamais été complotées que par M. Béraud, à son insu. Je me demande ce qu'elle pense, ce qu'elle fera. Toute la suite de cette étrange histoire qui se passe à mes côtés, m'intéresse plus qu'aucun roman que j'aie jamais lu. C'est que les romans, fussent-ils mille fois à sensation, restent bien au-dessous des émouvantes péripéties de la vie réelle, quoi qu'on en dise ! Il faut que les conteurs de profession aient peu d'esprit pour ne pas trouver mieux que ce qu'ils inventent, en regardant autour d'eux simplement. Puisque tu m'y encourages, j'écirai peut-être tôt ou tard un roman de ma façon. Du reste, cela devient à la mode ici parmi les femmes du monde. Elles ont toutes plus ou moins les doigts barbouillés d'encre ; ce travers nous vient d'Angleterre, je crois, ou d'Amérique. A propos, ta belle Américaine qui fait bien tant et tant de choses, serait-elle authoress à ses moments perdus ? Elle tracerait en ce cas, quelque jour, le portrait d'un grand original qui donnerait, à ceux qui ne les connaissent pas, une. singulière opinion des Russes et de la Russie. »

Le prince Orsky à madame de Vesvre.

« Ma belle Américaine ne se tache pas les doigts d'encre : figure-toi une fleur des défrichements, fraîche éclore dans ces États de l'Ouest qui ne se piquent pas encore beaucoup de culture ; elle est, bien que son éblouissante vivacité d'allures empêche les plus perspicaces de s'en apercevoir tout de suite, souverainement, idéalement ignorante et bête, ce qui ne lui nuit guère à mes yeux, car tu sais qu'une petite sœur, que j'ai de par le monde, est la seule femme à qui je pardonne d'avoir trop d'esprit. L'esprit chez les femmes fait toujours beaucoup de tort au reste. De jolis animaux fringants et coquets, voilà, ce qu'il leur convient d'être, voilà ce qu'est miss Aurora, ni bas-bleu, ni philosophe, ni artiste, ni libre-penseuse, parfaite en tout, sauf sur un point : la vanité ; elle m'appelle prince vingt fois dans une heure et professe pour les titres, fussent-ils achetés d'hier, la vénération naturelle à ces filles émancipées de la plus jeune des républiques ; mais il ne s'agit pas d'elle aujourd'hui.

J'ai à te parler d'un hasard curieux : étant en promenade à Magadino, je lis sur un livre d'auberge le nom de Marc de Sénonnes, et quelques minutes après je vois, appuyée au balcon de la même auberge, une figure de femme, que je reconnais vaguement sous la mantille de dentelles dont elle s'enveloppait d'un air frileux ou pour dérober ses traits peut-être... Eh bien ! elle est toujours charmante malgré sa pâleur de rose blanche alanguie et pliée par l'orage. Jamais on n'eut plus joli fardeau à porter dans ses bras à travers l'Italie. Je t'assure que bien des gens prendraient leur parti de l'avoir toute à eux, en dépit, comme tu le dis d'un ton si solennel, en dépit des lois divines et humaines. Permits-moi de te répondre à ce sujet qu'une âme intrépide et sans préjugés peut trouver d'autant plus de plaisir à braver ces prétendues lois. Il est vrai que derrière eux les fugitifs laissent une victime, – je continue d'employer tes expressions quoique je les trouve exagérées, car, en somme, Ariane ne fut jamais inconsolable, et je ne connais pas d'état plus digne d'envie que celui de veuve, de veuve jeune et riche, cela va sans dire. Ici, par privilège spécial, la veuve n'a pas à se couvrir de crêpes funèbres, ni à se répandre en tirades de regret sur les vertus du défunt, ni à regimber contre de nouveaux liens conjugaux. Point important, l'injure qu'elle a subie est telle que toutes les vengeances qu'elle

en pourra tirer sont excusées d'avance ; enfin, si elle est investie par suite d'un mensonge social du degré de liberté qui est le partage des femmes, elle est jeune fille de fait, ce qui attache à sa personne et à sa situation un charme très piquant, très rare, lequel attirera autour d'elle ce qui vous plaît le plus à vous toutes, Mesdames, que vous soyez sages ou légères, que vous les rebutiez ou que vous combliez leurs vœux (style de romance), une nuée d'adorateurs. Votre code français, quelque mal fait qu'il soit, offre donc des compensations auxquelles n'a peut-être pas pensé le législateur.

» Je veux, avant un an, voir la fille de Jephté revenir souriante et en bon point de ces montagnes lointaines où elle aura réfléchi aux avantages d'un sort exceptionnel. Tu seras la première, t'intéressant à elle comme tu le fais, à lui tracer son rôle dans la société parisienne, et, ma foi ! si tu te montrais au-dessous de cette tâche, je pousserais peut-être la charité jusqu'à m'en charger. J'irai donc l'hiver prochain juger si ton élève te fait honneur et offrir mes hommages, je n'en doute pas, à une aimable coquette de plus. Tu vas me demander, en admettant que quelqu'un s'en soucie encore, quel chemin ont pris les deux réprouvés. Vraiment, je ne saurais te le dire, miss Aurora ne m'ayant permis qu'une halte de dix minutes à Magadino, qui est un point de relâche des bateaux à vapeur sur le lac. Les routes du Saint-Gothard, du Bernardin et du Splügen y aboutissent. Laquelle ont-ils prise ? Tout ce que je sais, c'est que nous sommes à Locarno, où nous grimpons à la sueur de notre front, – la chaleur commence à être insupportable, – et, malgré notre qualité de protestante, ennemie des superstitions papistes, à l'église de la Madonna del Sasso. »

VIII

Tandis que le drame dont elle était l'héroïne excitait la compassion, la curiosité ou l'humeur railleuse des gens et donnait lieu aux commentaires les plus indiscrets. Aline, sans souci de ce que l'on disait, de ce que l'on pensait, prenait, absorbée dans un chagrin bien lourd à porter pour une aussi jeune âme, le chemin de la retraite qu'elle avait choisie sans la connaître. Miss Ruth, une femme de confiance et un vieux domestique l'accompagnaient ; pour le reste, elle comptait s'accommoder en toutes choses de ce que lui offrirait le hasard au terme de son voyage. Les détails matériels lui importaient peu, rien ne lui importait en somme ; elle était comme pétrifiée. Il lui semblait que ce masque impassible dont elle avait couvert d'abord par fierté, par pudeur, le tumulte douloureux de son âme, était devenu le vrai visage d'une nouvelle Aline, également incapable désormais de pleurer et de sourire ; il lui semblait que ses sentiments naturels avaient été trop profondément refoulés pour pouvoir jamais revenir à la surface et s'épancher comme autrefois, que tout en elle avait vieilli jusqu'à mourir, qu'elle était inerte autant qu'un caillou roulé par la tempête.

Lequel de nous n'a connu cet état singulier qui suit une violente tension des nerfs domptés, maîtrisés. à quel prix, hélas !.. cette sorte de paralysie morale qui succède au trop rude effort ? On se demande : – Est-ce que je sens encore quelque chose ? est-ce que je pense ? qui suis-je ? qu'est-il arrivé ? – Parfois, sous quelque fugitive influence extérieure, une vibration secrète nous fait encore tressaillir ; la blessure, cachée au fond du cœur, se rouvre et saigne. C'est comme une impression physique, douloureuse, aiguë, dont nous démêlons à peine la cause. Aline éprouvait cela au milieu de l'espèce de prostration qui la domina pendant une partie du voyage. De

temps à autre un trait de lumière traversait son cerveau engourdi : – J’ai tout perdu, je suis seule. J’ai laissé derrière moi mon second père, que je ne reverrai plus.

Ou bien encore, songeant à un autre :

– Il est parti, c’en est fait : tout est brisé.

Puis de nouveau elle cessait de penser, do se souvenir jusqu’à se demander soudain : – Pourquoi suis-je en deuil ? où vais-je ?

Cette suspension de nos facultés est bien voisine de la folie, mais par bonheur les événements imposaient à la pauvre Aline un remède souverain en pareil cas : la secousse du voyage, qui devient vite distraction. Quand, après avoir quitté le chemin de fer à Clermont-Ferrand, elle s’engagea en voiture sur une mauvaise route qui, longeant de profonds précipices, serpente parmi les volcans éteints, il lui sembla que l’air vif qui soufflait des hauteurs, les arômes rafraîchissants qui montaient des vallées et la voix retentissante des torrents encaissés dans leurs lits, la tiraient de sa léthargie, lui rappelant que tout n’était pas mort autour d’elle, en elle. Par une faible pression, elle répondit au contact de la main de miss Ruth, qui tenait la sienne sans que jusque-là elle s’en fût aperçue.

– *God bless you* ! lui dit la pauvre Anglaise, dont le regard anxieux n’avait cessé d’interroger son visage, de guetter ce réveil ; – l’œuvre de Dieu est toujours belle, regardez my dear.

Et Aline regarda, s’éveillant tout à fait. Elle n’avait guère quitté Paris ou les environs depuis son enfance. M. Béraud, retenu par ses affaires, ne pouvait s’absenter, bien qu’il formât toujours sur ce chapitre les plus beaux projets, projets que naturellement on devait réaliser à deux. Le père et la fille avaient fait ainsi en imagination le tour du monde au coin du feu, et maintenant elle voyageait sans lui dans des circonstances auxquelles ni lui ni elle n’eussent certainement jamais pensé.

Le manoir de Bruyères est, comme le château de Murol, dont il n’a pas à beaucoup près les imposantes proportions ni la beauté romantique, situé près de la route qui conduit de Clermont au Mont-Dore, en passant par Issoire et Saint-Nectaire. Il domine le lac Chambon et fait face au Tartaret, dont la cime rougeâtre et calcinée sort d’une ceinture de forêts. Pour l’atteindre, il faut traverser une solitude sauvage bouleversée par les

formidables accidents propres aux terrains volcaniques, et où de pauvres villages clair-semés à l'ombre aride des montagnes, donneraient aux esprits les moins réfléchis l'impression du peu de place que tient dans la nature notre pauvre vie humaine. Cette impression, Aline la subit avec le degré d'humilité et de résignation passive qu'elle comporte.

– Regardez, continuait miss Ruth, qui, comme la plupart des protestantes, avait le goût de la parabole, – des tremblements de terre furieux ont secoué autrefois cette campagne si tranquille aujourd'hui, des colonnes de flammes ont jailli de ces cratères à tout jamais éteints, les courants de lave ont déchiré ce sol. Quelles convulsions effrayantes alors ! Et depuis tout s'estrefroidi pourtant peu à peu ; un souffle de paix a passé sur la révolte des éléments et rétabli l'ordre.

Elle s'interrompit. Les yeux vaguement interrogateurs d'Aline semblaient lui demander où elle voulait en venir, puis avec un peu de crainte, elle reprit au bout d'un instant :

– Tout s'apaise, mon enfant, le trouble de nos cœurs comme le reste.

C'était la première allusion qu'elle eût faite à une douleur qu'elle partageait. Aline frissonna légèrement.

– Ne parlons pas de nous, dit-elle ; ne parlons plus jamais de nous.

Et elle se renversa dans la voiture avec un petit bâillement nerveux.

Miss Ruth se le tint pour dit ; un *guide* ouvert sur les genoux, elle lui nommait consciencieusement tous les sommets qui se découpaient à l'horizon, et les moindres hameaux, et les vieilles églises, ou ces ruines féodales penchées sur des rochers dont elles semblent faire partie, tant leur architecture noircie et lézardée par les siècles s'identifie avec la structure bizarre des masses basaltiques qui leur servent d'assises. Ce fut ainsi qu'avant la nuit on atteignit Bruyères. De loin la vieille tour, sorte de vigie qui est avec quelques murs croulants tout ce qui reste de l'ancien château, a une apparence inaccessible qui plut singulièrement à la jeune madame de Sénonnes dans la disposition où elle se trouvait.

– Personne, pensa-t-elle, ne viendra me chercher si haut 1

L'isolement et le silence étaient les seuls biens qu'elle se crût capable de goûter encore.

Un chemin en lacet assez mal entretenu conduit du village blotti à mi-côte de la montagne jusqu'au semblant de forteresse qui en couronne la cime. Ce fut, lorsque la voiture traversa le village, un concert discordant d'aboiements de chiens maigres et de cris d'enfants effarés. Les gens, sur le seuil de leurs portes basses, se découvraient respectueusement ; on leur avait dit que la bru des vieux maîtres du château venait passer à Bruyères le temps d'une absence de son mari et d'un deuil de famille. Voilà tout ce qu'ils savaient, et peu curieux de leur naturel, indifférents d'abord à tout ce qui n'était point leur intérêt propre, ils ne cherchaient rien de plus. Les gardiens du château, un couple à cheveux blancs, s'en tenaient de même au mot d'ordre. Leur accueil n'eut rien d'obséquieux, mais ils avaient tout préparé pour que leur jeune maîtresse se trouvât installée aussi commodément que possible ; du reste, la comtesse de Sénottes, toujours bien conseillée par madame de Vesvre, avait eu soin d'envoyer les meubles et les engins de confort qui pouvaient manquer dans cette demeure depuis longtemps abandonnée. Bien que l'on fût en été, un bon feu, les soirées étant encore fraîches, pétillait dans la vaste cheminée d'une chambre à coucher d'apparat où l'on avait dressé le souper.

A dix-huit ans, on se laisse prendre volontiers, eût-on plus d'un souci dans l'âme, à tout ce qui est nouveau, imprévu, original. Aline dîna d'assez bon appétit sur une petite table, au coin du feu, en échangeant avec miss Ruth mainte remarque sur les choses insolites qui l'entouraient ; elle dormit bien sous le dais plus vermoulu encore qu'empanaché d'un lit à quenouilles autour duquel les petits meubles modernes envoyés de Paris faisaient disparate, et le lendemain elle éprouva d'abord un sentiment de curiosité en s'éveillant dans ces murs couverts de tapisserie à personnages qui semblaient eux-mêmes étonnés de la voir là. C'était la première fois, depuis certain jour funeste, qu'elle éprouvait à son réveil autre chose qu'une angoisse, en songeant qu'il fallait recommencer à vivre. Elle s'habilla vite pour aller faire connaissance avec son domaine.

De près et en plein jour, il avait certainement moins grand air que vu d'en bas à travers le crépuscule. Les murailles démantelées cachaient leurs brèches sous la profusion des ronces et des groseilliers sauvages qui croissaient en liberté parmi les débris méconnaissables de la chapelle, de la

salle des gardes et du chemin de ronde, mais un escalier encore praticable conduisait à une terrasse qui pour Aline valait à elle seule toutes les magnificences de la plus opulente demeure, car jamais panorama comparable à celui-là n'avait frappé ses regards : elle découvrit le lac Chambon, cette belle nappe formée, au dire des géologues, par un barrage de lave qu'a vomi le Tartaret à travers la vallée de Chaudefour, si pittoresquement sévère un peu plus haut, quand on la voit du Sancy, à sa naissance, mais si riante en cet endroit où elle aboutit large et tout en fleurs avec sa riche végétation forestière, qui tranche sur les scories des volcans inactifs. Les coulées de lave se moulent à perte de vue sur les accidents du sol ; on dirait un fleuve noir aux ondes immobiles. Blocs prismatiques fendillés comme par la puissance d'un incendie, puys arrondis encadrés de sapins sombres, eaux étincelantes endormies dans la verdure pâle, ou écumeuses à la paroi des rochers, tout cela se déroulait sous les pieds d'Aline, qui, planant ainsi entre terre et ciel, se sentait transportée au-dessus des passions, des cruautés, des mensonges de la vie et commençait à croire vaguement que cette solitude lui rendrait, en effet, la paix de l'âme avec la raison qu'elle avait failli perdre, tandis que chacun, oubliant que le vrai désespoir est muet, s'étonnait de son courage !

Bientôt les paysans prirent l'habitude de voir aller et venir parmi eux une femme en deuil, affable et douce, qui s'informait en passant de leurs besoins et caressait leurs enfants. Ils la trouvaient un peu singulière pourtant, malgré sa grande bonté, car elle marchait beaucoup dans la campagne jusqu'à se fatiguer pour son plaisir, et rapportait des gerbes de plantes sauvages qu'ils appelaient de l'herbe, sans distinction, ou même des pierres, des *égravats*, auxquels avait l'air de s'intéresser, comme s'ils valaient quelque chose, la « maîtresse d'école » ; ils nommaient ainsi l'ancienne institutrice, un drôle d'oiseau celle-là, dont personne ne pouvait prononcer le nom et qui sifflait entre ses grandes dents un jargon qui n'était ni du français ni du patois. Elle était *portée sur les livres* presque autant que M. le curé, bien qu'elle n'allât pas à la messe. La dame lisait beaucoup aussi du reste ; ça devrait être la mode de Paris. Tels furent les seuls propos auxquels donna lieu pendant six mois le séjour d'Aline à Bruyères ; puis un jour le bruit courut dans le village que son mari était revenu sans doute, car

elle allait retourner à Paris. En réalité, la famille de Sénonnes, qui craignait que l'hiver, très précoce dans les montagnes d'Auvergne, ne vînt surprendre Aline, mal pourvue contre ses rigueurs, la pressait de quitter sa retraite ; mais elle n'en avait aucune hâte, ayant trouvé au fond de ce désert des sujets d'occupation et d'intérêt.

La charité lui mettait l'aiguille à la main pour vêtir les pauvres, qui seuls recevaient ses visites ; elle explorait le pays à l'aide des petits chevaux indigènes qu'elle poussa même jusqu'au Mont-Dore, délivré par le froid, de l'invasion des baigneurs et rendu à son caractère sauvage ; enfin elle se créait peu à peu un jardin, un herbier, une collection de minéraux ; ses goûts d'étude avaient repris le dessus, grâce à l'impulsion de miss Ruth, qui veillait avec soin à ce que cet apaisement que lui versait la nature ne dégénéraît pas, comme il arrive presque toujours, en rêverie mélancolique, en évanouissement des énergies de l'âme. Les détracteurs des savantes oublient combien l'habitude de s'instruire et de penser, de sortir de soi par un exercice intellectuel quelconque, peut être utile dans les grandes crises de la vie, même à une femme, surtout à une femme peut-être.

Chaque matin, la poste lui apportait ce qui s'imprime de meilleur à Paris. Ce fut ainsi qu'au bas d'une page de revue, elle tomba un jour à l'improviste sur le nom de Marc Séverin. Ce nom, elle le connaissait, il était à ses yeux mille fois plus beau que le vieux nom de Sénonnes ; elle s'était complu, dans les courtes journées d'illusion qui lui avaient été données, à en parer son fiancé lorsqu'elle pensait à lui, au bonheur prochain de marcher à ses côtés, en le soutenant par la chaleur de sa sympathie, par la sincérité de son enthousiasme, dans une voie qu'elle pressentait glorieuse et féconde. La rencontre fut si brusque, si imprévue, et lui causa une émotion si forte, qu'elle laissa échapper le livre avec un cri, comme si elle eût senti la morsure d'un serpent.

Peu de jours après son arrivée à Bruyères, il y avait longtemps déjà, elle avait éprouvé quelque chose de semblable en trouvant au fond d'un secrétaire le portrait de Marc, une photographie oubliée par madame de Sénonnes lors d'un de ses rapides passages en Auvergne. Comme elle avait vite refermé le tiroir !... depuis, elle craignait de s'en approcher seulement ; il lui semblait toujours que le visage ennemi allait lui apparaître encore. Et

là, c'était bien pis, c'était l'écho de sa pensée qui venait la troubler dans cette solitude. Elle ne lirait pas. elle brûlerait ces feuilles dont l'aspect seul blessait son regard, et, en attendant, elle les cacherait à miss Ruth, qui ne devait pas soupçonner qu'elle pût être impressionnable à ce point.

La revue donc fut jetée dans le tiroir où se cachait déjà le portrait, puis il arriva que, les jours qui suivirent, Aline, malgré elle, y pensa beaucoup. Ainsi déjà il était redevenu assez calme, assez maître de lui pour fixer sur le papier les rêves de poésie et de passion que lui versait l'amour de cette femme à laquelle il l'avait offerte en holocauste ! Si elle en avait le courage pourtant. elle pourrait trouver là un aperçu au moins de ce qu'elle aurait eu honte de demander à personne, ce qu'il devenait, ce qu'il faisait, ce qui occupait son esprit ; le choix seul d'un sujet, la manière de le traiter, sont autant d'indices. Avec un mélange de répugnance, de curiosité, de mépris d'elle-même, elle tira des oubliettes où elle l'avait jetée l'œuvre de Marc et entreprit de la lire comme elle aurait lu celle d'un inconnu ; mais les battements de son cœur continuaient de l'avertir qu'elle cherchait autre chose encore que ce qu'il avait écrit, et qu'en s'efforçant de remonter à la source de cette inspiration, elle essayait de plonger dans les secrets d'une vie à laquelle cependant elle n'avait point de part.

La crainte de ce qu'elle allait découvrir se mêlait cruellement pour elle à l'envie bien humaine, bien féminine surtout, de savoir. C'était une étude sur Leopardi, brillante et profonde à la fois, encadrant la traduction de morceaux lyriques inédits où se répandait avec fougue la navrante théorie de *l'infelicità*, – et c'était daté d'Italie. – Ainsi, dans ce pays du soleil, où il était allé chercher la liberté avec celle qui représentait tout son bonheur, – il fallait bien le croire, puisque pour elle il n'avait pas hésité à quitter sa patrie, sa famille, en foulant aux pieds une innocente destinée qui depuis la veille dépendait de la sienne, – il ne trouvait rien de mieux à faire qu'à maudire avec le grand poète du pessimisme, dont il se faisait l'interprète et le commentateur désespéré, la vie mille fois pire que la mort, et la nature hostile, et les passions qui ne sont que des ombres mensongères comme le génie, comme la gloire, comme la vertu, comme la beauté, comme l'amour. Aline fut saisie, presque terrifiée par la poignante ironie et la farouche amertume qui régnait dans cet essai, consacré moins à Leopardi lui-même,

moins au mal du siècle en tant que mal général et absolu, qu'à l'analyse passionnée d'un égoïsme souffrant qui, sous prétexte de montrer quel lot misérable est celui de l'humanité en masse, confesse comme malgré lui et à son insu sa propre misère. Le tourment d'une conscience déroutée, violentée, en lutte contre l'orgueil, se trahissait à plus d'un signe. C'est souvent pour donner le change au remords qui s'impose, que les âmes faibles éprouvent le besoin de nier la réalité du devoir et sont conduites ainsi à proclamer le néant. Cette prétendue conviction philosophique n'est alors que du désespoir.

Aline comprit tout cela vaguement, par intuition, au milieu de la perplexité croissante qui s'emparait d'elle :

– Mon Dieu ! il est donc bien malheureux ?. Malheureux auprès d'elle ?. par elle, peut-être ?...

Et une pitié confuse s'élevait dans son cœur, tandis que ses lèvres murmuraient, comme pour lui rappeler ses ressentiments évanouis l'espace d'une seconde :

– Malheureux ?... Soit ! il a mérité de l'être !

IX

Marc était malheureux en effet, mille fois plus que cette enfant ne pouvait le soupçonner, mille fois plus qu'il ne voulait se l'avouer à lui-même, et le monde qui s'apitoyait sur la victime de ce mari déserteur aurait pu, s'il eût été juste, accorder une bonne part de sa compassion au bourreau. Les vertiges du cœur sont souvent irrésistibles, irrésistibles surtout quand des apparences de courage et de générosité viennent colorer d'un prisme mensonger ce qui n'est, au fond, qu'entraînement ou faiblesse, mais combien de fois a-t-il suffi, pour y mettre fin, que l'obstacle élevé entre l'abîme et celui qui brûlait de s'y précipiter s'abaissât tout il coup ! Nul ne s'oppose à votre fantaisie, libre à vous, insensé, de vous casser la tête. Soudain l'insensé réfléchit ; n'étant plus contrarié ni persécuté, il s'arrêtera de lui-même au bord du gouffre, ou bien s'il y saute, emporté par un élan qu'il n'est plus maître de retenir, ce sera sans doute à regret.

Lorsque, auprès d'Antoinette expirante, Marc avait cru sentir se réveiller avec force son amour tout près de passer à l'état de souvenir, la conscience d'un grand péril, d'un grand sacrifice, lui servait de stimulant et d'excuse : il voyait en effet la loi, la famille, la société, la mort même, déchaînées contre les résolutions extrêmes que lui dictait l'impérieuse nécessité du moment, et sans raisonner un acte injustifiable, il le revêtait du moins d'une sorte d'héroïsme, étant en réalité seul contre tous. Pour pouvoir adoucir ce qui semblait être la dernière heure d'une femme dont il avait causé la perte, il se fermait tout retour vers les siens, en même temps que vers la considération, vers la fortune, dont ils avaient été si jaloux pour lui ; la perspective d'un duel avec le mari outrage achevait de d'un tre à l'aise ; d'ailleurs il ne doutait pas que M. Béraud ne voulût, à son tour, laver dans

le sang la mortelle injure faite à sa nièce, et il se disait, prêtant ainsi aux événements une conclusion qu'ils ne devaient pas avoir : – Eh bien ! je me laisserai tuer, elle sera libre. – C'était se donner le beau rôle. Ce rôle, notre imagination le choisit toujours d'avance, mais il arrive qu'au moment même la cruelle logique des faits nous en impose un autre tout différent. Ce fut le cas pour Marc de Sénottes. Le vieillard qu'il se promettait de ménager mourut sur ces entrefaites, sans lui demander de réparation. Il succomba peut-être à la blessure, plus cruelle que celle d'un coup de feu ou d'un coup d'épée, qu'il lui avait faite au cœur. M. d'Herblay se trouva suffisamment vengé en gardant la dot de sa femme et en laissant cette dernière à la merci de l'homme dont elle avait, par un acte de folie, perdu l'avenir ; enfin Antoinette revint à la vie contre tout espoir, avec l'effroi du mal qu'elle avait fait.

En ces circonstances imprévues, Marc suivit la seule voie qui lui restât ouverte, il prit la charge d'une existence brisée, il persuada éloquemment à sa maîtresse que le plus cher de ses rêves était enfin accompli : n'avait-il pas longtemps désiré autrefois qu'une détermination irréparable confondît leurs deux existences ! Cette détermination ne pouvait venir que d'elle, mille scrupules faciles à comprendre l'avaient empêché de l'arracher, quand il l'aurait fallu, à tout ce qui la séparait de lui ; ils avaient l'un et l'autre sacrifié leur amour à des motifs d'un ordre inférieur, et l'amour s'était vengé ; maintenant ils étaient seuls sur la terre pour ainsi dire, seuls capables de se comprendre et de se consoler mutuellement ; quant à lui, il ne regretterait rien auprès d'elle. A force de le répéter, il finit presque par le croire ; la joie humble et inquiète de cette pauvre femme qu'il avait ramenée du tombeau et qui lui disait sans cesse : – Je te dois tout, fais de moi ce que tu voudras, – exaltait en lui d'ailleurs un sentiment tout nouveau de dévouement et de responsabilité ; ils prirent comme deux amants de la première heure le chemin de ce poétique exil où sont allées s'évanouir tant de passions romanesques tuées par leur expansion même et leur affranchissement des entraves sociales.

L'illusion du bonheur pourtant ne fut sincère que chez Antoinette : l'orgueil d'avoir triomphé mourante d'une jeune rivale, le plaisir inconnu jusque-là de la possession réciproque sans contrainte, l'enchantement

inséparable chez chacun de nous du retour à la vie dans des circonstances nouvelles qui nous procurent l'exquise sensation de renaître, et enfin la sollicitude affectueuse, incessante de Marc, tout contribua d'abord à la tromper. Jamais elle n'avait cru posséder sur lui un pareil ascendant ; pour elle il était allé jusqu'à commettre une mauvaise action, lui si chevaleresque, si pénétré de sentiments d'honneur ; elle en était secrètement fière, n'étant qu'une femme, une femme puérile et vaniteuse autant que charmante. L'idée ne lui vint pas que cet amour galvanisé fût sur le point de s'éteindre dans son paroxysme même, et cependant dès les premiers jours d'exaltation et de fièvre où Marc lui persuadait, et se persuadait à la fois, qu'elle saurait tout remplacer pour lui, quelque chose d'indéfinissable s'élevait entre eux comme une barrière. Ce quelque chose ne prenait pas de forme précise dans l'imagination d'Antoinette, mais les yeux de Marc ne le discernaient que trop nettement. C'était un loyal et doux visage de jeune fille, le visage de celle qui s'était fiée à lui, à sa parole, et dont il avait trompé l'attente. Quand cette apparition venait à surgir, et elle surgissait vingt fois le jour, il éprouvait un serrement de cœur affreux avec le morne dégoût de lui-même et une irritation sourde contre sa complice, contre la cause de ce lâche abandon ; – pour se justifier il évoquait le souvenir de cette nuit d'horreur où la pitié l'avait retenu à tout risque au chevet de madame d'Herblay, mais par l'effet d'une substitution étrange, il lui semblait maintenant voir, au lieu des traits d'Antoinette à l'agonie, d'autres traits non moins pâles, non moins défigurés : ceux d'Aline. Pour celle-là il n'avait pas eu de pitié.

Les deux fugitifs s'étaient d'abord enfoncés dans l'intérieur de la Suisse, où l'air pur avait fortifié peu à peu la santé d'Antoinette sans la rétablir tout à fait, car elle devait rester languissante toute sa vie ; la jeune femme supportait du reste avec une patience angélique des retours de souffrance qui contribuaient à attacher Marc en lui rappelant sa funeste tentative contre elle-même. Jamais, répétait-elle souvent, elle ne s'était sentie aussi heureuse. L'existence errante qu'ils menaient réalisait tous les romans qu'elle avait pu lire ou imaginer dans son froid et ennuyeux ménage ; ce qu'elle en avait goûté jusque-là avait toujours été entravé par des obstacles ou empoisonné par la crainte ; désormais elle n'avait plus rien à souhaiter,

elle eût voulu qu'il en fût éternellement de même, avoir sans cesse à ses pieds, tout à elle, celui qu'elle avait si chèrement reconquis. Sa première déception fut lorsque Marc lui parla de faire halte dans une ville quelconque pour s'y fixer d'une façon stable et se remettre à travailler ; en dehors de tout autre motif, certaines nécessités matérielles l'y contraignaient. Maxime Henrion, auquel il s'était adressé, en lui confiant les difficultés de la situation, avait assuré un débouché à ses futurs travaux ; il dépendait de lui de profiter du crédit et de la bonne volonté d'un ami influent ; il allait être ainsi en mesure de satisfaire le plus vif de ses goûts et se réjouissait d'avance de pouvoir enfin écrire à sa guise, sans risque de voir chaque pensée quelque peu nouvelle un hardie traitée de théorie subversive ou de trahison envers la caste dont il faisait partie. Ayant rompu avec le monde, il secouait naturellement cette sujétion et trouvait presque dans sa délivrance un dédommagement à tout le reste. La poésie, on l'a reconnu de tout temps, est une mauvaise nourrice ; il projetait donc de ne pas s'en tenir à elle seule et avait conçu un plan d'essais où il ferait entrer des considérations de toute sorte sur les événements et les tendances de son temps.

Dans l'ardeur que lui inspirait son œuvre, il en parlait beaucoup à Antoinette, qui l'écoutait avec moins d'intérêt que de tristesse. L'interrompant tout à coup, tandis qu'il essayait de la lui exposer :

– Mais, s'écria-t-elle, suivant le fil de sa propre pensée, dans cette ville où il faudra nous fixer, dites-vous, notre situation réciproque deviendra le point de mire de la curiosité.

– Que nous importe ? Nous devons accepter l'isolement au milieu de la foule.

– L'isolement soit, mais la réprobation générale, les remarques injurieuses, le mépris, murmura Antoinette avec un frisson. Chacun saura vite à quoi s'en tenir. Je serai montrée au doigt.

Il vit comme elle tenait encore à ce qu'elle appelait parfois avec lui les hypocrisies sociales et combien elle pouvait souffrir d'avoir perdu le semblant du respect dont elle était depuis longtemps réduite à se contenter dans le monde, où sa liaison avec Marc avait été plus que soupçonnée. L'éclat lui faisait peur ; elle avait appris à le considérer comme la seule

honte réelle et, bien qu'elle l'eût bravé dans une heure d'égarement, il était toujours à ses yeux le pire de tous les maux.

– Nous sommes convenus, ma chérie, de nous suffire à nous-mêmes et de ne rien voir au delà, dit Marc, cherchant à l'apaiser.

– Oh ! répliqua-t-elle, tu sais bien que je ne demande rien de plus.

C'était vrai ; pour qu'elle oubliât tout, même sa profonde déchéance, il suffisait que Marc fût à ses côtés ; mais se mettait-il au travail, l'ennui la prenait aussitôt et, après des heures, il la retrouvait plongée dans le même fauteuil où il l'avait laissée, les mains croisées sur ses genoux, étouffant des larmes entre ses paupières demi-closes. A quoi avait-elle pensé ? Il croyait le deviner et cherchait à calmer par de consolantes paroles cette conscience qu'il supposait bourrelée comme la sienne ; mais ses consolations faisaient fausse route, car, chez elle, ce n'était pas la conscience qui souffrait, c'était plutôt une susceptibilité malade, un involontaire égoïsme. Elle souffrait de le voir absorbé dans son travail quand elle eût voulu qu'il le fût tout entier en elle comme elle-même l'était en lui. Son âme exclusive était incapable de s'ouvrir à cette vérité que le rôle de l'homme ne peut se restreindre à l'amour, qui est toute la vie de la plupart des femmes. Elle imagina qu'il se refroidissait pour elle et, s'ingéniant à chercher les causes de ce refroidissement, n'en vit pas de plus probable que la perte de sa beauté ; car elle était terriblement changée, quoi qu'en eût pu dire le prince Orsky, dont les yeux prévenus ne l'avaient entrevue que de loin, enveloppée d'un charme toujours ensorcelant de mélancolie et de grâce. En face de son miroir, qu'elle consultait sans cesse et dont elle s'exagérait les reproches, la pauvre femme arrivait parfois à un état voisin du désespoir et dont Marc était bien loin de soupçonner les motifs puérils. En vain essayait-il de l'intéresser à ses travaux, à des ambitions très légitimes qui, stimulées par le succès, s'emparaient de lui de plus en plus ; il fut bientôt forcé de s'avouer, ce dont il ne s'était jamais aperçu au temps où il ne lui lisait que des vers remplis-d'elle et qui la ravissaient à titre d'encens, il fut forcé de reconnaître que son intelligence était incapable de s'élever au-dessus d'un niveau assez médiocre, de même qu'elle n'avait pas l'âme assez forte pour braver avec suite l'opinion du monde, qui était pour elle bien plus que la morale et que le devoir.

Des années de liaison contrariée, interrompue, il est vrai, n'avaient pas permis à Marc de déchiffrer, comme il sut le faire en quelques semaines de vie commune, un caractère qu'il devait entreprendre en vain de modifier. On ne corrige pas les défaillances de l'esprit et de l'âme chez une femme arrivée à l'âge de trente ans sans connaissances acquises, sans aspirations vraiment hautes, vers un autre idéal que celui du bonheur personnel, résumé tout entier dans la passion partagée, incessamment vibrante, mais avant tout voilée, quelque coupable qu'elle puisse être, de mystère, de considération. Il n'y avait ni dévouement soutenu, ni courage réel à attendre d'elle dans une situation tranchée, antipathique à sa nature ; d'autre part, le calme nécessaire au travail était impossible auprès de cet être impétueux et fragile dont il fallait s'occuper sans cesse. Marc le comprit ; il comprit que des sacrifices qu'il n'avait pas prévus s'imposeraient encore à lui pour aggraver un mal dont il avait déjà sondé la profondeur ; mais ce qui l'affligeait surtout, c'était l'impossibilité de rendre Antoinette heureuse. Il n'y a de bonheur possible en effet qu'à la condition de mettre de part et d'autre toutes ses pensées en commun et chacun d'eux, hélas ! nourrissait des pensées qu'il ne pouvait exprimer. Antoinette confessait seulement un vague remords de vivre : – Sais-tu, dit-elle un jour, que je regrette parfois de n'être pas morte ? Il me semble que tu serais plus à moi avec mon souvenir que tu ne l'es souvent à mes côtés.

C'était un reproche au fond, un reproche timide et tendre, que Marc supporta néanmoins avec quelque impatience, car il y voyait encore poindre une idée fixe d'absorption égoïste. Antoinette était l'entrave, l'entrave perpétuelle, et elle se plaignait, comme s'il l'eût négligée ! C'était injuste, exaspérant. La pauvre femme, qui était étrangement clairvoyante dans un ordre d'observation très restreint, mais sans cesse creusé, sans cesse approfondi pour son supplice, vit bien qu'elle l'irritait ; elle répéta tristement en elle-même cette fois : – Pourquoi ne suis-je pas morte ?

Non, assurément, la jeune épouse abandonnée au fond de sa solitude n'était pas plus à plaindre que ces deux élus de la passion dans leur tête-à-tête ininterrompu, pareil à l'embrassement éternel et forcé des couples criminels que Dante fait flotter parmi les ténèbres de l'enfer.

X

Il fallut les premières neiges pour chasser Aline de Bruyères ; le manoir devenait inhabitable ; elle dut se résoudre, non sans répugnance, à regagner Paris, où elle sentait que sa vie serait beaucoup plus difficile, mais elle en avait d'avance préparé le plan, et une résolution bien arrêtée aide à envisager les pires difficultés avec calme. En acceptant d'habiter l'hôtel de Sénonnes, puisque les convenances lui défendaient de se passer si jeune d'une protection quelconque, d'une sorte de tutelle au moins apparente, elle s'était réservé une indépendance complète et le droit de ne recevoir personne, si bon lui semblait, dans le pavillon séparé que lui attribuait sa belle-mère. En somme, elle n'avait le choix qu'entre cela et le couvent ; or l'idée du couvent effrayait un peu miss Ruth, qui l'y aurait pourtant suivie si elle l'eût désiré.

– Nous reviendrons dès les premiers beaux jours, dit Aline aux paysans, qui regrettaient son départ, s'étant attachés à elle plus encore pour sa simplicité parfaite et son humeur affable qu'à cause de ses bienfaits.

– Et vous reviendrez cette fois avec votre mari, répondaient les bonnes femmes. Qu'il vous rende toujours heureuse !.. que le bon Dieu vous donne de jolis enfants !

Ce fut au milieu de ces souhaits mille fois répétés qu'elle partit. Ceux qui la revirent après sa longue absence trouvèrent qu'elle avait beaucoup gagné. Six mois de recueillement et de réflexions solitaires avaient produit sur elle un effet analogue à celui que produit chez d'autres l'habitude du monde ; elle avait avec autant de réserve plus d'assurance dans les manières, et sa physionomie exprimait un calme, une possession de soi que l'on rencontre bien rarement sur un visage de jeune fille. Miss Ruth résumait ce

phénomène en un mot : *She has made up her mind*, mot essentiellement anglais que l'on traduirait mal par celui-ci : « Elle a pris son parti », lequel implique de l'insouciance et une pointe de philosophie toute française plutôt que la puissance de se vaincre, la soumission aux coups du destin, sans lâche abandon cependant, sans abdication d'une volonté qui se manifeste, au contraire, par l'effort et qui tient bien des ressources en réserve. Il parut évident que cette femme, enfant encore la veille, avait résolu de n'écouter qu'elle-même, de ne se livrer ni aux banales sympathies, ni aux frivoles distractions du monde, et de corriger le mieux possible les événements qui lui étaient contraires par la fermeté de sa conduite. Les uns l'admiraient, les autres jugeaient qu'elle devait être sèche et positive ; c'était l'avis de la comtesse de Sénonnes, qui s'était attendue à la recevoir dans ses bras, au retour, pleurante et sans courage.

Pour cela, elle avait pris une figure de circonstance, oubliant que les chagrins que lui causait son fils ne l'avaient pas empêchée de recevoir à Sénonnes, vers l'époque de la chasse, une série d'invités ; elle cherchait à s'étourdir ainsi. Aline, quant à elle, n'avait aucun besoin d'étourdissement et ne savait pas même au juste ce que l'on entendait par là.

– C'est une maîtresse femme, avait déclaré son beau-père ; elle veut se rendre un compte exact de sa fortune et régler elle-même l'emploi de ses revenus. Jamais dans notre monde, une enfant de dix-neuf ans n'aurait pareille idée !

– Non, assurément, répétait madame de Sénonnes, qui ne s'était jamais souciée en effet de la valeur de l'argent et laissait payer ses dettes par son mari en se contentant de larmoyer lorsqu'il grondait à propos d'une note extravagante de modiste ou de couturière.

– Elle a plus d'intelligence que de cœur, reprenait en sourdine Albéric de Vesvre, avec un aplomb qui dénotait sa profonde connaissance des variétés de l'espèce féminine, mais ces femmes fortes se laissent prendre comme les autres ; seulement c'est par le raisonnement.

La baronne Olga, dont la curiosité, pleine d'intérêt du reste, était vivement excitée, avait résolu de pénétrer l'énigme, d'arriver au fond de l'âme de sa jeune cousine, et usait pour cela de tous les moyens que lui suggéraient ses qualités natives de finesse et de persuasion ; mais, chose

étrange, après chacune des visites qu'elle avait faites à cette enfant pour la confesser, comme elle disait, l'insinuante baronne s'apercevait avec surprise qu'elle s'était confessée elle-même, sous prétexte d'ouvrir la voie d'abord, puis par entraînement, sans rien recevoir en échange que des paroles affectueuses qui recouvraient parfois des conseils très profonds, indirectement et timidement lancés. Le seul confident d'Aline était un livre à serrure, où chaque soir elle jetait le trop plein de ses pensées pour le refermer. ensuite avec un soin jaloux. Notre privilège de narrateur nous permet d'en lire quelques pages au hasard par-dessus son épaule ; elles peuvent donner la clé d'un caractère singulièrement trempé, et de sentiments qui se dérobaient à toute investigation.

1^{er} décembre.

« J'ai perdu mon grand ami, le soleil ; là-bas il me consolait de tout ; il semble que l'été la vie soit plus facile : de la verdure, de la lumière, un chant d'oiseau. comment ne pas s'oublier ?.. Mais ici je me trouve en face de moi-même, dans un appartement clos, où il faut penser, bon gré mal gré, les pieds sur les tisons, au lieu de s'abandonner aux impressions extérieures.

Je pense donc. je pense que c'est dans cette maison que je l'ai vu la première fois, je pense à toutes les espérances qui bourdonnaient en moi quand je franchissais pour une fête où je devais le rencontrer cette grande porte à écusson sculpté qui est, du fond de la cour où j'habite, mon unique point de vue. Je pense beaucoup trop, c'est très malsain... il s'ensuit de longs découragements et les sottes larmes qui viennent encore tacher cette page tandis que j'écris. Arrêtons-nous pour ce soir ; elles ne finiraient pas de tomber comme une pluie. »

16 décembre.

« Madame de Sénottes est excellente, ou du moins voudrait l'être ; elle vient me tenir compagnie, c'est-à-dire qu'elle s'assied en face de moi, exhale une série de soupirs qui fait avec les meilleures intentions deux ou trois remarques presque toujours assez maladroites. J'accepte quelquefois de sortir en voiture avec elle, sachant qu'il lui est agréable de montrer au

monde qu'elle répare de son mieux des torts dont elle doit souffrir. pauvre femme, autant que moi ! Mais quelle gêne dans nos rapports mutuels ! Il me paraît impossible que la bienveillance qu'elle m'accorde soit vraiment ce qu'elle appelle volontiers un sentiment maternel, et cependant je serais sa fille en effet, si... Enfin, nous portons le même nom. ce nom qui me fait toujours tressaillir chaque fois qu'on me l'applique ;... je me dis qu'une autre devrait le porter à ma place. Tout est mensonge et conventions en ceci. Je ne suis plus mademoiselle Béraud, mais je ne suis pas non plus la vicomtesse de Sénonnes. ou plutôt je sens en moi un peu de toutes les deux successivement selon que je suis triste ou gaie, car il m'arrive d'être gaie, par quel prodige, je ne le comprends pas, à moins que la gaîté ne soit, comme le prétend miss Ruth, une heureuse disposition des organes sur laquelle les événements n'ont que peu de prise... Il est certain que nous rions ensemble de temps en temps comme autrefois ; c'est alors mademoiselle Béraud qui se réveille. J'aime mille fois mieux cette étourdie, que mon autre moi qui est, sans qu'il y paraisse beaucoup, j'espère, fort mal à l'aise dans la plus fausse des situations et qui voudrait. Qu'est-ce que je voudrais ?.. Rien dans la vie ne me paraît désirable, ni même possible, et pourtant, je vis. chaque jour succédant à l'autre sans trop d'ennui parfois. »

18 décembre.

« Sans trop d'ennui. la lecture aidant. Je lis tout ce que je veux depuis que je suis une dame. La baronne de Vesvre me prête des romans qui m'étonnent plus qu'ils ne me plaisent, car on ne s'intéresse dans la fiction qu'à ce que l'on se sent susceptible d'éprouver en réalité soi-même ; or ces récits n'offrent rien qui ressemble à ma propre histoire, sans doute exceptionnelle, histoire bien courte qui se résumerait, si l'on voulait l'écrire, à ceci : – Elle n'était pas aimée. – Toutes les héroïnes de roman sont aimées jusqu'à la folie ; les catastrophes n'arrivent qu'après cette période d'enivrement, souvent par leur faute. Je n'ai donc rien de commun avec elles. Elles me semblent pour la plupart ridiculement exigeantes, fort déraisonnables, ne sachant ce qu'elles veulent. Mon idée du bonheur était modeste en somme. Oui, je me serais contentée du bonheur des petites gens. Il y avait là-bas, en Auvergne, un jeune ménage de paysans qui me faisait

envie : ils s'étaient choisis tout jeunes et longtemps attendus ; la femme s'occupait du ménage, élevait bien ses enfants ; le mari labourait de mauvaises terres à la sueur de son front. Ils s'aimaient ainsi et paraissaient contents. Ne l'est-on qu'à la condition d'être rustiques à ce point, de vivre à l'écart de toute civilisation ? Les pauvres auraient en ce cas bien des dédommagements

Ce qui m'intéresse plus que les romans écrits, c'est la vie même, la vie réelle telle que me la dévoilent les conversations de cette charmante et singulière créature, madame de Vesvre. Nous causons volontiers, madame de Vesvre et moi ; je me sens du goût pour elle de plus en plus, et ce goût s'ajoutant à la reconnaissance qu'elle a su m'inspirer dans un moment cruel où elle m'a marqué sa chaleureuse et discrète sympathie, deviendra, je crois, avec le temps, une amitié solide. Ce qui fait que je l'aime surtout, c'est que son sort, si brillant à la surface, est au fond misérable. misérable plus qu'elle n'en convient, plus qu'elle ne le sent peut-être, car les femmes du monde semblent prendre leur parti de flétrissants partages, de faussetés habituelles, de menues infidélités courantes, comme s'il s'agissait de maux inévitables. Elles plaisantent là-dessus, elles rient, mais leur cœur n'en saigne pas moins, ou, s'il ne saigne plus, c'est qu'elles ont péniblement travaillé à l'endurcir. Ainsi la pauvre Olga sait que son mari la trahit par boutades pour ainsi dire, sans y attacher d'importance, et elle feint d'être trompée ; elle accueille gaîment les excuses hypocrites, les prétextes grossiers dont il couvre ses incartades ; tout au plus se venge-t-elle en le déconcertant par quelque raillerie, et c'est ce qu'on appelle un bon ménage ; il lui sacrifierait probablement ses maîtresses au besoin, car il a de l'amitié pour elle, il n'est jamais emporté que par des fantaisies passagères. Mais l'estime réciproque, que devient-elle entre cette perpétuelle tolérance et ce perpétuel outrage ? Je le lui ai demandé une fois qu'elle me peignait sa manière de vivre, qui est, assure-t-elle, celle du grand nombre, comme si elle eût voulu me consoler ainsi d'échapper par le complet abandon à ce demi-bonheur dégradant qui, pour moi, serait en effet la plus insupportable des infortunes. Si c'est son intention, elle y a réussi. Après l'avoir entendue ce soir-là me dire en guise de conclusion à ses tristes confidences : – « Je rentre bien vite, Albéric doit venir me chercher pour aller au bal de

l'ambassade ; on me le rend à onze heures ; » je me suis sentie presque satisfaite de mon lot ; du moins il est compatible avec une certaine dignité, qui me permet de vivre *seule* et *libre* ; j'ai enfin compris ce mot de sa lettre, inintelligible jusque-là : « Je pourrai-s être plus lâche, plus coupable encore. » – J'ai compris en outre qu'Olga, si séduisante qu'elle soit, ne serait tout à fait mon amie que lorsqu'elle aurait perdu l'habitude de se distraire d'un malheur trop réel par de faux plaisirs et de railler sa propre peine au lieu de la vaincre. Nul n'a le droit de jouer avec la vie ; quand nos sentiments cessent à ce point d'être naturels, nous devenons quelque chose de moins que des êtres humains. Dieu ne doit plus reconnaître son œuvre tant elle s'est volontairement défigurée, tant l'âme, bien loin de s'élever vers lui, s'est peu à peu noyée, effacée dans un frivole néant, et on ne peut s'étonner qu'il abandonne ce qui en reste à la futilité, qui est de tous les démons le plus répandu, le plus puissant peut-être aussi, car il ne lâche guère sa proie. Je tâcherai pourtant de lui arracher la pauvre Olga, afin de pouvoir ensuite la chérir à mon aise comme une sœur. »

1^{er} janvier.

« Clôture de cette année fatale ; .. celle qui commence ne pourra être que triste, et tristes seront toutes mes années futures. Il me semble marcher dans des ténèbres qui ne s'éclairciront plus. Jusqu'ici le jour de l'an avait été pour moi un jour joyeux, comme il l'est pour les enfants. Désormais, il sera marqué par une récapitulation de dates funestes ; personne ne trouve rien à me souhaiter, et je ne sais que faire du trésor d'affection que j'offrais à mon père bien-aimé, à mon pauvre vieil oncle, dans les effusions de cette matinée, passée aujourd'hui en prières sur deux tombeaux. Eh bien ! au retour, j'ai eu un moment d'oubli, de plaisir même. Le petit Sacha est venu me réciter un compliment et recevoir ses joujoux. O l'innocente joie, les caresses d'un enfant ! la tyrannie même des soins qu'il exige, je n'en souhaiterais pas davantage pour être heureuse. Si j'étais à la place d'Olga, ce serait à mon fils, à lui seul, et non pas au monde, que je demanderais de me distraire et de me consoler. Assurément elle l'aime beaucoup, mais elle ne l'aime pas d'assez près. Elle m'avoue que quand il est né, elle

craignait, – on l'en avait menacée, – de perdre sa taille, ses cheveux ; elle n'a pas osé le – nourrir elle-même. Il est vrai que depuis le sentiment maternel s'est singulièrement développé chez elle, mais pas assez encore à mon avis. Non, ce n'est pas assez de s'occuper de son enfant vingt fois, cent fois par jour. C'est tout le temps, c'est jour et nuit qu'il faudrait être à lui. Je sens si bien cela ! Et comme on doit se trouver récompensée en le voyant plus heureux et meilleur ! Hélas ! je ne serai pas mère, mais, sans me vanter, je crois que le petit Sacha a gagné quelque peu à m'avoir pour tante, car il m'appelle tante, ce chérubin, et d'une voix si douce, en m'embrassant si souvent pendant les longues heures où l'on me le laisse, tandis que sa maman est sortie ou reçoit ! J'ai obtenu qu'elle me l'envoyât à tous les moments où elle pouvait se passer de lui et ces moments ne sont pas rares, quoiqu'elle ait la réputation d'être une mère plus vigilante que ne l'est d'ordinaire une femme à la mode. Nous nous promenons ensemble, Sacha et moi, de compagnie ; nous jouons, nous étudions ensemble ; je l'amuse et je m'amuse aussi, je m'instruis avec lui. Tout ce que pense, tout ce que sait, tout ce que devine un petit enfant est incalculable, et comme il s'attache à qui le soigne et l'aime ! Sacha se croirait en pénitence s'il passait un jour sans me voir. Sa mère en est presque jalouse et entreprend de me le disputer en imitant ce qu'elle appelle mes gâteries, en se rendant esclave comme moi. J'arrive donc à mon but par des moyens détournés ; la conversion marche plus vite que je n'osais l'espérer. »

15 janvier.

« Cette influence que j'acquiers peu à peu sur une femme qui m'est assurément supérieure n'est-elle pas curieuse ? J'en suis très fière. M. de Vesvre me la reproche souvent. Il prétend, qu'à mon exemple, Olga n'aura bientôt que des toilettes de *quakeresse*, qu'elle ne sortira qu'en fiacre pour courir d'une bonne œuvre à une autre. Dieu merci ! nous sommes encore loin, quoi qu'il en dise, de ces perfections exagérées, mais il est certain que l'intimité croît chaque jour entre nous et qu'elle fait à cette intimité le sacrifice de quelques-unes de ses habitudes mondaines. Elle aime à me surprendre après dîner, tandis que je suis à broder avec miss Ruth, ou seule, au coin du feu, et nous jasons un peu de tout. à un sujet près. Elle a du tact. Ce n'est pas comme ce pauvre comte de Sénottes, qui ne me voit jamais

sans vociférer contre son fils, croyant me donner ainsi satisfaction, je suppose, et puis parce que ma présence lui rappelle que ce fils est perdu pour lui. Il me fait grande pitié, mais il m'est terriblement importun. Madame de Vesvre, elle, se garderait d'être importune ou maladroite ; cependant elle a des audaces. Par exemple, un de ces soirs où elle était venue à l'improviste, elle a vu sur la cheminée, ouvert à une certaine page, – rien n'échappe à son regard myope, – le recueil où écrit habituellement son cousin, et la phrase insignifiante qu'elle commençait s'est embrouillée sur ses lèvres ; cependant elle a gardé pour elle son étonnement et avec une liberté d'esprit parfaite a discuté le plus ou moins de mérite des différents articles qu'elle avait lus comme moi ; celui de Marc Séverin a eu son tour ; elle critique vivement cette tendance pessimiste qu'il manifeste de plus en plus et à tout propos, aimant, dit-elle, pour sa part, qu'on lui mette sous les yeux des sentiments humains et non pas leurs maladies, le beau côté d'une tapisserie et non pas l'envers. En se bornant à nous faire, par de subtiles et malfaisantes analyses, sentir sur quelles bases fragiles, sur quelles notions hypocrites reposent les lois sociales, les institutions politiques, les principes prétendus moraux, tout l'équilibre de ce monde, il contribue encore à ébranler ces frêles fondements par son scepticisme et sa misanthropie ; pourquoi ne pas essayer de montrer le remède à côté du mal ?

– Mais s'il ne voit pas de remède, ai-je répondu, s'il se borne à tracer, en observateur fidèle, un tableau de son temps, tel qu'il lui apparaît ? Le tableau est saisissant, bien que sombre à l'excès, peut-être j'y trouve de grandes beautés.

Bref, je me suis mise à défendre un passage qu'elle attaquait, et cela sans qu'elle en parût surprise, car elle a trop d'intelligence pour ne pas comprendre que nos préférences littéraires tiennent à des motifs indépendants de toute rancune et de toute passion personnelle. Depuis nous parlons quelquefois de Marc Séverin, comme si, bien entendu, Marc Séverin n'avait rien de commun avec M. de Sénottes, et elle insiste toujours sur ce qu'il est dans une mauvaise voie, souterraine, pour ainsi dire, creusant d'insondables tristesses, comme le mineur creuse sa caverne, mais sans rapporter la moindre étincelle d'or ou de diamant de cette

perpétuelle excursion dans les ténèbres. L'air, la lumière, la santé, manquent à ce qu'il écrit de meilleur.

L'autre jour, je n'ai pu m'empêcher de répondre : – Pour écrire des choses saines et lumineuses, il faut bien penser, et pour bien penser il me semble qu'il faudrait bien vivre. Peut-être me trompé-je, mais je ne puis m'empêcher de croire que chaque artiste met dans son œuvre comme un reflet de l'état de son âme.

– En ce cas, a-t-elle répliqué, la sienne aurait grand besoin de changer de régime. C'est du reste ce qui ressort d'une conversation qu'Albéric a eue dernièrement avec quelqu'un qui le connaît bien, M. Maxime Henrion. Mais vous ne vous souciez probablement pas de pénétrer dans la vie privée des auteurs ? a-t-elle ajouté en s'interrompant tout à coup.

– Non. Je désire même infiniment n'en rien savoir, ai-je répondu.

Elle a aussitôt parlé d'autre chose. »

1^{er} février.

« Qu'est-ce que et M. Henrion a donc pu dire ?.. »

Si Aline, moins fière et moins concentrée en elle-même, eût posé cette simple question à la baronne Olga. au lieu de la garder pour son livre à serrure, voici ce qu'elle aurait appris, sans quelques détails, les détails insignifiants qui concernaient directement M. de Vesvre et qu'il n'avait pas jugé opportun de livrer à sa femme. Dans le salon d'une brillante comédienne qui lui avait depuis peu donné ce qu'il appelait le goût de l'esprit, M. de Vesvre avait coudoyé quelques hommes de lettres, parmi lesquels figurait Maxime Henrion. Ce nom le frappa tout d'abord, car il avait entendu Marc le prononcer souvent autrefois, et le désir d'avoir des nouvelles de son cousin. dont le silence, depuis leur brouille, l'affligeait sincèrement. le décida vite à se lier avec un homme auquel, sans cela, il n'eût peut-être jamais eu l'idée d'adresser la parole. Henrion n'était pas la discrétion même, et peut-être d'ailleurs crut-il cette fois, en se montrant indiscret, agir dans l'intérêt de son ami. Quoi qu'il en fût, il parla franchement d'une situation dont on ne lui avait pas demandé de faire mystère ; l'automne précédent, son voyage de vacances habituel l'ayant conduit à l'étranger, dans la petite ville d'où lui arrivaient les envois

réguliers de Marc pour certains journaux, il avait vu de près ce prétendu, bonheur auquel étaient immolés tant de biens positifs.

– Croyez-moi, dit familièrement Maxime Henrion à M. de Vesvre, nous avons raison, nous autres, de ne point prendre le sentiment au sérieux. Quelle triste comédie doit s'imposer dans ces faux ménages, pires que le mariage le plus mal assorti, un amant qui a cessé d'aimer, quand il a le malheur d'être aimé encore ! Et c'est inévitable. Une femme s'attache par tous les sacrifices qu'elle vous fait et par tous ceux que vous lui faites. Jugez donc du degré d'attachement de madame d'Herblay et frémissez !. La douceur insupportable de ce despotisme laisse notre pauvre Marc sans indépendance ; à peine respire-t-il une heure en paix, sous prétexte de travailler. Bien entendu, il ne convient pas de cela ; il ne m'a rien confié, mais j'ai vu ; et j'ai osé lui dire que je le trouvais le plus malheureux des hommes. On ne le croirait pas au premier aspect ; ils sont établis commodément dans un gîte agréable ; Marc suit le penchant qui le pousse à écrire, il le suit avec succès, et elle, bien qu'un peu fanée, est certainement intéressante, mais si ombrageuse, grand Dieu !... ombrageuse, exigeante et triste comme une honnête femme qui a cessé de l'être et qui ne réussit pas, quoi qu'elle fasse, à prendre gaîment, hardiment son nouveau rôle. Elle souffre de la moindre intrusion dans la solitude à deux, qui tue corps et âme c-elui qu'elle y a condamné... Ma présence la blessait ; elle était polie, gracieuse même, mais cruellement gênée ; aussi Marc m'a-t-il su bon gré de m'en aller sans retard, et pourtant il se réjouissait de revoir un vieux camarade, il en était tout rajeuni. Pouvoir parler d'autre chose que d'amour ! quel soulagement !.. Entre eux, l'amour est le seul intérêt commun, il faut toujours y revenir et avec un soin constant de ménager des susceptibilités sans cesse en éveil. Une piqure d'épingle, une négligence, un doute, rien n'est insignifiant, rien ne se pardonne. Quand cette sotte fièvre de passion n'existe plus que d'un côté, l'autre n'a qu'à se tenir sur ses gardes... Une perpétuelle tension d'esprit suffit à peine au fatigant exercice de dissimulation qui, seul, le préserve des reproches ou du spectacle de cette douleur muette, pire que les reproches encore. Et il serait bon pourtant que la pensée de Marc ne se concentrât pas tout entière là-dessus ; il a ce qu'il faut pour réussir : la catastrophe même que je déplore autant que vous

a contribué au développement de ses facultés d'écrivain en le forçant à s'en servir, à en tirer sérieusement parti. Mais que voulez-vous qu'elles deviennent maintenant, étranglées par cette contrainte ? Déjà il s'égare dans un procédé fâcheux de personnalité exclusive ; il ne sait plus mettre en scène que ce *moi* torturé, dont il ne peut parler à personne que sous le voile de la fiction ; il prend le public pour son confident indirect. Encore madame d'Herblay est-elle tout près de lui demander raison de ses désenchantements d'artiste comme d'une offense envers elle-même ; au fait elle aurait raison, mais il n'y peut rien. Celui qui l'arracherait à l'obsession de cet œil noir qui ne le quitte pas, lui demandant compte d'une ombre sur son front, d'une distraction, d'un soupir, lui rendrait grand service. J'ai agi de mon mieux. Je lui ai persuadé devant madame d'Herblay, quitte à me faire une ennemie, que les intérêts de sa plume, des affaires pressantes lui commandaient impérieusement un voyage à Paris. J'espérais ainsi réussir à le distraire, quinze jours au moins, de son bonheur. Mais l'automne est loin, l'hiver s'écoule et, malgré la promesse qu'il m'avait faite, il n'est pas venu.

– Bal ! il viendra peut-être à la fin, répliqua M. de Vesvre, qui, sans comprendre tout ce que lui expliquait Maxime Henrion, n'avait cessé d'approuver de la tête. Dites-lui alors, je vous prie, que je serai bien aise de le voir un matin chez moi ou chez lui et qu'il n'a pas à craindre que je lui fasse de la morale. Il sait, du reste, que ce n'est pas mon humeur. J'ai pu essayer de le retenir, mais devant le fait accompli... Et puis à quoi bon les reproches ? Il est assez puni. Je le prévoyais bien, je savais qu'il n'était plus amoureux de madame d'Herblay à l'heure même où il l'enlevait. on n'est plus amoureux d'une femme ou bout de cinq ou six ans, parbleu ! ce n'est pas naturel... mais alors pourquoi diable ?... Non, je ne veux pas commencer les récriminations. Assurez-le qu'il n'en aura aucune à subir... que je serai content de lui serrer la main, voilà tout.

Et Henrion promit de s'acquitter de la commission si, par miracle, Marc venait à Paris.

XI

Le miracle s'opéra.

Un matin du mois de mars, Albéric de Vesvre, étant à sa toilette, vit entrer, avec la familiarité d'autrefois, celui qui depuis si longtemps avait perdu l'habitude de frapper à sa porte. Il échappa, frisé à demi, aux mains de son coiffeur :

– Marc. mon pauvre vieux, te voilà donc enfin !

Et les deux cousins s'embrassèrent cordialement avec une émotion qu'ils s'efforçaient de contenir. Quand ils furent seuls :

– Enfin ! répéta Albéric, les deux mains sur les épaules de Marc, nous allons tuer le veau gras ; je ne te lâche plus. Laisse-moi te regarder, ajouta-t-il en toisant le jeune homme de la tête aux pieds. Qu'as-tu donc ? Je te trouve changé. Serais-tu malade ?

– Bah ! j'ai vieilli, voilà tout, répliqua Marc avec une affectation d'insouciance. Quoi de surprenant ?. il y a des siècles que nous ne nous sommes vus, je reviens de l'exil. Figure-toi que je ne reconnais plus rien ici, que je suis à Paris comme un étranger ; tu vas me remettre au courant.

D'un air distrait et au hasard, il posa quelques questions indifférentes, puis s'interrompit de lui-même :

– Parle-moi d'abord des miens, parle-moi de ma mère. Crois-tu qu'elle consente à me voir ? Il m'en coûterait de repartir sans cela.

L'émotion était maintenant bien près de déborder ; elle faisait trembler la voix de Marc. Tout en donnant de nombreux sujets de mécontentement à cette mère qui ne l'avait jamais bien compris, il gardait pour elle une vive tendresse, et dans la vie de paria qu'il s'était faite, un de ses plus grands regrets était de se sentir repoussé de son cœur.

– Repartir ! s’écria Albéric comme un écho. Tu songes à repartir déjà ?... Sa chaîne est courte décidément et bien rivée, ajouta-t-il à part lui.

– Il le faut, répliqua Marc d’un ton morne ; sous huit jours, j’aurai terminé les affaires qui m’amènent, et après que veux-tu que je fasse ici ? Mais tu ne m’as pas répondu. Dans quelles dispositions sont-ils ?

– Oh ! si tu parles de ton père, je ne t’engage pas à essayer ! dit vivement M. de Vesvre, à moins que tu ne le désarmes par.

– Je n’ai aucun moyen de le désarmer et certainement je ne m’exposerai pas à des scènes inutiles. Mais elle, ma mère ?

– La pauvre femme sera trop heureuse de t’embrasser, cela va sans dire. Laisse-moi l’avertir ; elle ira te trouver en cachette. car tu ne peux te montrer dans la maison : tu sais sans doute que ta. que madame. que mademoiselle Béraud enfin y demeure ; elle habite le pavillon.

– Ah ! dit Marc.

Après une pause, il reprit : – C’est bien ! – et n’ajouta rien de plus.

La conversation menaçait de languir entre eux ; il y avait trop de sujets brûlants à éviter.

– Allons ! poursuivit Albéric avec un semblant d’abandon, raconte-moi donc à ton tour ! Te voilà en passe de devenir célèbre, m’a-t-on dit. Je n’ai rien lu de toi, je ne lis guère, tu sais, et puis il paraît que c’est diablement sérieux. des considérations à perte de vue sur toute sorte de questions générales insolubles, et, je t’en demande pardon. je parle toujours par ouï-dire. formulées dans un mauvais esprit. Où vas-tu chercher des idées qui sont si peu les nôtres ?. Je ne t’en fais pas un crime, note-le bien ; on ne peut pas forcer les gens de voir bleu ce qu’ils voient rouge, mais enfin j’aurais préféré, je l’avoue, que l’art d’écrire restât chez toi à l’état d’art d’agrément.

– Couplets de romance et devises de papillottes, dit Marc en souriant. Tu oublies entre autres choses, ami, qu’il m’a fallu compter avec la mauvaise fortune.

– Je m’en doutais ; mon oncle s’est vengé en te tenant la dragée haute. Très indélicat de sa part, mais puisque tu étais gêné...

– Je n’étais pas gêné du tout, rassure-toi, et si je travaillais pour vivre, c’était aussi pour mon plaisir.

– Chacun le prend où il le trouve. Drôle de garçon ! comment se fait-il que le métier qui pour les uns serait une galère...

Un frôlement de robes de l'autre côté de la porte l'interrompit.

– J'aurais un mot à vous dire, avec votre permission ! criait la baronne.

– Tu ne veux pas voir Olga ? demanda Albéric à voix basse.

– Non, pas ainsi, à l'improviste. Je craindrais...

– Et tu aurais raison. Tiens, entre ici. – Je suis à vous, chère amie, répondit tout haut M. de Vesvre, en courant ouvrir la porte du fumoir où il se trouvait et qu'un rideau séparait de la chambre qui avait servi de refuge à Marc. Immobile derrière, la tapisserie, celui-ci vit apparaître sa cousine, qui, le chapeau sur la tête, en élégante toilette de ville malgré l'heure matinale, venait, avant de sortir, demander à son mari un renseignement sans intérêt.

– Nous allons, dit-elle, à cette messe en musique, vous savez ?... Entrez donc, ma chère Aline, ajouta la baronne en se tournant vers la porte. Vous ne connaissez pas le fumoir d'Albéric ?

Aline !... il allait se trouver en face d'Aline.

Marc se rejeta avec effroi dans l'ombre du rideau, puis une invincible curiosité le força de s'avancer encore de manière à la voir.

– Vraiment on peut pénétrer dans ce sanctuaire ? dit au dehors une voix fraîche et moqueuse. Puis, sans écouter les protestations de bienvenue qui répondaient à ses paroles, la jeune madame de Sénottes entra d'un pas léger.

Elle était vêtue de demi-deuil, avec des ornements de jais qui faisaient valoir la blancheur vive de son teint, et une guirlande de violettes pâles posée sur l'or ondoyant de sa chevelure ; il parut à Marc qu'elle était mille fois plus jolie qu'autrefois, svelte maintenant et la taille flexible, moins colorée, avec un charme de grâce, et de mélancolie qu'il ne lui avait pas connu. Non, l'ovale pur et un peu allongé du visage, le regard profond des yeux assombris, le demi-sourire si fin, un peu mélancolique, il ne reconnaissait rien de tout cela. Se rappelant cette Aline Béraud, près de laquelle il était passé sans aucun tressaillement d'admiration ni de désir, il cherchait avec stupeur ce qui avait pu la transfigurer si vite, prêter à sa beauté dont il n'avait jamais voulu s'apercevoir et qu'il sentait aujourd'hui

pour la première fois, un caractère poétique, intéressant, idéal. La pensée ne lui venait pas que ce pût être une grande douleur bravement réprimée, un secret d'amour fièrement gardé et qu'il fût pour quelque chose dans ce charme nouveau que chacun subissait autour d'elle.

– Désirez-vous que je vous accompagne ? demanda M. de Vesvre aux deux jeunes femmes.

– Merci, nous ne vous imposerons pas pareille corvée, nous avons un cavalier.

– Qui donc ?... Ah ! je devine ! s'écria le baron, tandis que madame de Vesvre regardait Aline du coin de l'œil en souriant avec malice. Marc crut voir qu'elle rougissait.

– Qui donc ? se répéta-t-il avec une singulière impatience. Pourquoi cet absurde Albéric avait-il deviné si vite ? On aurait nommé quelqu'un, il aurait su...

Cependant Aline se promenait dans la chambre, examinant tout : les tableaux, les tentures, les meubles, se faisant expliquer la provenance de telle arme rare, de tel bibelot précieux. donnant son goût sur ceci, sur cela. La portière en vieille tapisserie de Beauvais derrière laquelle se dérobait Maro retint longtemps son attention ; elle voulut déchiffrer en détail le sujet mythologique et rococo assez embrouillé. Marc n'osait bouger ni respirer ; une fois il lui sembla que le bout d'une petite bottine effleurait son pied et il se crut perdu ; mais non, sa femme passa sans avoir soupçonné qu'il fût là. Sa femme !... elle l'était pourtant !

— Avez-vous fini ? nous serons en retard, dit la baronne, s'adressant à Aline, qui feuilletait un album, et puis permettez-moi de vous dire, ma chère, que ce que vous faites là est indiscret. Vous allez tomber sur les conquêtes d'Albéric. Elles doivent être plus de mille, à peu près le chiffre de don Juan, si elles y sont toutes. Laissons-les dormir, ces belles petites. Au revoir !... – et elle secoua la main de son mari à l'anglaise.

– Tiens ! vous avez eu déjà des visites ce matin ? dit-elle en remarquant le chapeau de Marc oublié sur un siège ; – voilà une canne qui n'est pas à vous non plus.

Par bonheur, elle était trop pressée pour insister sur cette remarque et entraîna vivement Aline. Le bruit de leurs deux voix s'éteignit peu à peu sur

l'escalier. Alors seulement Marc osa sortir de sa cachette. Sans se rendre compte de ce qu'il faisait, il courut à la fenêtre pour les voir plus longtemps. Debout auprès de la calèche découverte qui les attendait, elles semblaient se concerter avec un homme jeune et d'une superbe tournure, qui, tout en causant son chapeau à la main, sa belle tête d'un type étranger, très blond et très énergique à la fois, éclairée en plein par le soleil, tenait les yeux attachés fixement sur Aline avec une expression que Marc trouva choquante. Peut-être fut-elle choquée, en effet, ou du moins embarrassée, car elle retira d'un mouvement assez brusque sa main qu'il gardait dans la sienne et monta lestement en voiture sans lui laisser le temps de l'aider comme il s'empressait à le faire. Tandis qu'Olga, qui s'était installée auprès d'elle, arrangeait longuement et coquettement ses jupes, Marc observait avec une sorte d'agitation dont il était étonné lui-même, ce qu'allait faire le jeune homme : sans se hâter, celui-ci monta à son tour, s'assit devant les deux dames et, se retournant à demi, cria d'un air d'autorité quelque chose au cocher. Comme la calèche s'éloignait, Marc le vit se pencher familièrement vers la baronne Olga, qui riait et bavardait. Aline, renversée en arrière, se cachait sous son ombrelle, mais le regard conquérant et résolu de cet homme continuait à chercher le sien.

– Tu te rappelles bien mon beau-frère, Alexandre Orsky, dit M. de Vesvre en lui frappant sur l'épaule pour le distraire de sa contemplation assez amère. Il est ici depuis six semaines.

– Je me disais, répliqua Marc de plus en plus soucieux, que ce visage ne m'était pas inconnu. Nous nous sommes vus chez toi à son dernier voyage, il y a longtemps de cela.

– Oui, des années ;.. depuis il n'avait pas été tenté de revenir à Paris, mais nous le rencontrions quelquefois sur les grands chemins d'Europe ; sa sœur, qui l'adore, va de temps en temps lui barrer le passage, lorsqu'elle trouve que la séparation a été trop longue, et il est toujours enchanté de la voir, mais quant à faire un pas pour se rapprocher d'elle... Cette fois-ci, comme à l'ordinaire, le caprice, rien que le caprice, l'a poussé de notre côté. Il est énormément riche, libre comme l'air, et blasé comme seuls savent l'être certains Russes, blasé sur tout, sauf sur les voyages. je suppose, car il ne peut rester en place, et encore ce goût, le seul que je lui connaisse,

indique peut-être qu'il ne se plait nulle part, plutôt qu'une réelle curiosité. D'ailleurs il a tout vu, il à abusé de tout, et il prétend être dégoûté même des femmes, chose que j'ai peine à croire. Qu'on les méprise un peu, passe encore, mais quant à y renoncer...

– Tu dis qu'il est depuis six semaines il Paris ? interrompit Marc toujours pensif. Y restera-t-il longtemps ?

– Ma foi ! il ne parle pas de départ. On croirait que par hasard il a jeté l'ancre... Marc. reprit M. de Vesvre en devenant grave tout à coup, tu sais que je suis ton ami et tu ne prendras pas en mauvaise part l'avertissement que je vais te donner.

Il haussa les épaules d'un air qui signifiait :

– Je sais déjà, mais parle...

– Eh bien ! poursuivit Albéric avec embarras, cette jeune fille est ta femme après tout elle porte ton nom... Certainement elle est loin d'être imprudente ou coquette, mais lui, il est dangereux, très dangereux. Je m'y connais, tu peux me croire, et on doit toujours craindre qu'une femme offensée. D'ailleurs Aline est une eau dormante. Dieu ou le diable sait ce qui se passe là-dessous.

– Pourquoi me dis-tu cela ? interrompit Marc avec une colère sourde. Qu'y puis-je ?

Il se mordait la lèvre jusqu'au sang, et Albéric pensait en lui-même :

– Allons ! j'ai peut-être pris le meilleur moyen pour le retenir. Il restera, il voudra voir...

– Tu dis qu'il lui fait la cour ? reprit brusquement Marc.

– Oh ! il s'en garderait, il craindrait de l'effaroucher ; mais il ne quitte pas sa sœur, qui ne quitte guère Aline, et il a profité de ce que le grand deuil de cette dernière s'était éclairci, lui permettant de recevoir, ce qu'elle n'avait pas fait jusqu'ici, quelques vieux amis de son père et quelques-uns de nos proches, d'entr'ouvrir sa porte enfin, pour se glisser chez elle, où il va le plus qu'il peut.

– Seul ?

– Avec Olga d'ordinaire, mais.

– Il y va seul, elle l'accueille avec plaisir, et tôt ou tard elle sera la proie de ce libertin, pensa Marc en s'apercevant tout à coup qu'il déchirait son

gant en menues lanières. Au fait, ajouta-t-il avec tristesse, y a-t-il là rien qui doive m'étonner ? Ce n'est qu'une femme, et comment ai-je agi envers elle ?

M. de Vesvre avait dit la vérité, tout en s'efforçant d'agir en profond politique et de faire vibrer une corde secrète de dépit, d'amour-propre blessé, de crainte du ridicule, de jalousie peut-être, pour ramener Marc à ce qu'il appelait le sentiment de ses devoirs, comme s'il avait eu lui-même la moindre notion de ce sentiment-là. Le prince Orsky s'occupait assidûment et passionnément d'Aline, dont la situation étrange, la parfaite candeur, la réserve même avaient pour lui un attrait piquant de nouveauté. Il était las des coquettes, ayant étudié de près toutes les variétés les plus séduisantes de l'espèce dans sa patrie et à l'étranger ; il ne croyait pas à l'ingénue : c'était pour lui un petit personnage de théâtre très faux, qui cache sous une sotte ignorance toute sorte d'instincts mauvais à demi éveillés ; les menues bassesses inséparables de l'adultère l'écœuraient ; il était revenu depuis longtemps des grossièretés de la débauche. Son mépris du mensonge l'éloignait des comédiennes ; il avait découvert que, s'incarnant tous les soirs dans un personnage différent, elles finissent par n'avoir en elles qu'une sorte de mosaïque de leurs rôles, dont elles récitent fatalement des lambeaux ampoulés au milieu de leurs effusions les plus naturelles ; les bohémiennes de son pays elles-mêmes, qui passent pour avoir le secret de philtres capiteux irrésistibles, ne l'arrachaient qu'à demi aux ennuis d'une satiété apparemment incurable, et il s'en désolait, car d'une part personne n'était autant que lui amoureux de jouissances, depuis les plus délicates jusqu'aux plus matérielles, et de l'autre la femme restait pour ce blasé, quoi qu'il en pût dire, un sujet puissant, presque exclusif, d'intérêt et de curiosité. Mais quelle femme ?... L'inconnue, l'inaccessible, celle qu'il avait rêvée, cherchée dans toutes les autres et dont le pur amour devait le régénérer, agir sur lui à la façon d'une fontaine de Jouvence, ce qui commençait à être nécessaire, car il allait avoir trente-huit ans, et au moral, après la vie qu'il avait menée, c'était un vieillard, du moins il le disait. Heureusement pour lui d'ailleurs, le physique ne révélait rien de cette décrépitude précoce, en admettant qu'elle existât ; ses beaux traits ne portaient la trace d'aucune flétrissure, grâce à la vigueur herculéenne qui se

dérobait chez lui sous une merveilleuse élégance de formes ; cette distinction native était telle qu'on eût dit que la nature l'avait pétri exprès pour porter le titre de prince, et tout ce que l'éducation peut y ajouter de raffinements complétait son prestige, dont Aline fut frappée à première vue. Elle ne se doutait pas que sa propre simplicité, exquise aussi, le frappait de même et qu'il rencontrait en cette jeune fille modeste et grave, étrangère aux vanités communes, ce qu'il prisait par-dessus tout, l'exception : une fiancée délaissée au seuil du mariage et dont le cœur à peine ouvert aux troubles confus de l'amour avait dû se refermer sur le plus cruel désenchantement, une vierge déjà veuve et portant son veuvage avec ce charme d'innocence et de dignité tranquille, n'y avait-il pas dans cette personne complexe une saveur capable de le réveiller ? Alexandre Orsky avait compris tout d'abord, en recevant les lettres de sa sœur, que l'extraordinaire aventure dont elle lui faisait part pouvait avoir des suites agréables pour lui. L'idée d'un voyage à Paris lui était venue aussitôt : ceci en valait la peine, et puis il s'était dit sagement qu'il aurait tort de se montrer au vif de la crise ; les pleurs lui étaient insupportables, même quand il s'agissait de les essuyer. Il laisserait venir une certaine résignation qui rendrait sa victoire un peu moins facile que s'il eût abusé du premier accès de dépit, mais d'autant plus précieuse qu'elle lui coûterait peut-être quelque peine. Ce calcul froidement combiné de loin entre deux cigarettes, Orsky avait attendu, tout en se distrayant ailleurs, le moment d'entrer en campagne, et maintenant sa tactique savante ne lui servait de rien, toutes ses prévisions se trouvaient déroutées ; le roué, comme il arrive plus souvent qu'on ne croit, s'était pris dans ses propres filets. Chaque jour l'énigme vivante qu'il avait sous les yeux le captivait davantage. Après une première rencontre, il avait dit négligemment à sa sœur Olga :

– Malgré tes éloges, je ne me la serais – jamais figurée ainsi, .. exquise, tout simplement divine.

Il l'avait dit parce qu'il le pensait, mais surtout pour que cela fût répété, comme Olga ne pouvait manquer de le faire, et en dépit de cette flatterie indirecte à laquelle assurément elle devait être sensible, Aline l'avait accueilli le lendemain sans l'ombre de trouble ni de coquetterie. Le prince avait beaucoup d'esprit ; nul, quand il le voulait, n'était plus brillant

causeur, soit qu'il montât et descendît la gamme frivole des conversations parisiennes, soit qu'il cédât à certaine verve d'éloquence qui, succédant chez lui à une apathie habituelle, avait la grâce inquiétante du réveil chez quelque animal félin. Il s'était mis en frais pour cette petite fille, mais, à sa grande surprise, il avait découvert qu'il était difficile de l'éblouir. Le premier embarras surmonté, elle savait répondre avec finesse aux paradoxes où il était passé maître ; une invariable droiture de jugement et une sincérité parfaite la guidaient ; sérieusement instruite, bien qu'elle ne s'attachât pas à le paraître, elle pouvait aborder mille sujets qui tenaient la galanterie à distance, et d'ailleurs Orsky aurait eu honte de recourir à ce moyen vulgaire ; il se fiait pour lui plaire aux effets d'une intimité qui ne pouvait s'établir que sur des bases de confiance et de sympathie. La baronne, heureuse de réussir à distraire Aline et de faire valoir en même temps son grand Sacha, dont elle était fière à l'excès, l'aida sans y entendre malice. Elle servait de trait d'union.

Orsky était toujours ce qu'il fallait être : enjoué, amusant, inoffensif, prêt à toutes les complaisances et d'abord respectueux ; comment la jeune madame de Sénottes aurait-elle pu refuser d'accorder au frère une partie de l'amitié qu'elle portait à la sœur ? Le prince ne demandait que cela : peu à peu cependant il vint à parler de lui-même d'un ton tantôt ironique, tantôt sérieux, se faisant parfois plus mauvais qu'il n'était pour remuer en elle la tentation à laquelle, assure-t-on, succombèrent quelques anges, la noble tentation de sauver un damné, laissant entrevoir de temps à autre aussi tout ce qu'il y avait encore en lui de généreux, d'ardent, de pur et surtout de méconnu, insinuant que malgré sa réputation détestable il n'avait jamais aimé. s'avançant enfin sous cette peau d'agneau que les loups ont coutume de revêtir pour mieux rassurer leur proie avant de la croquer. Ces tentatives timides, presque touchantes de la part d'un homme qui était plus qu'un autre capable d'audace et accoutumé au succès, certains regards surtout qui accompagnaient comme involontairement ses paroles les plus indifférentes et dont l'expression la faisait rougir, arrachèrent Aline assez vite à sa fausse sécurité ; l'inexpérience la plus complète n'empêche jamais chez la femme une délicate divination quand il s'agit d'amour : elle crut comprendre que ce grand séducteur était timidement épris d'elle, et, comme une femme

encore, elle en eut moins de colère que de satisfaction secrète. On pouvait donc l'aimer ! L'insupportable méfiance d'elle-même qui lui était restée d'une première épreuve se dissipa. Pourquoi, hélas ! Marc n'avait-il pas subi l'attrait qu'éprouvait à n'en pas douter le prince Orsky ? Elle s'amusait, presque sans en avoir conscience, à essayer de son pouvoir sur ce dernier, avec un sentiment de défi et de triomphe, comme si elle se fût essayée contre celui qui seul, quels que fussent ses crimes envers elle, l'intéressait au monde. Orsky s'aperçut qu'elle lui savait gré de n'être plus systématiquement frondeur et sceptique, de travailler, comme elle disait gaîment, à se corriger pour lui plaire. Il encouragea ce progrès par une recrudescence de respect et d'attentions chevaleresques, mais ce n'était plus un calcul, un piège ; il avait cessé d'être assez maître de lui pour en ourdir ; son imagination s'enflammait de plus en plus à ce jeu qui le mettait chaque jour en contact avec une aimable créature dont il était encore digne de comprendre la sensibilité, la pudeur, toutes les grâces morales ; car, si la plupart des qualités étaient faussées en lui, rien n'était avili du moins ; il conservait le culte du beau, une soif cachée de l'idéal et cette sorte de naïveté qui reste enfouie parfois tout au fond d'une âme perverse quand cette âme est puissamment douée. Le plaisir de sentir renaître en lui certaines impressions presque effacées de sa courte jeunesse, l'engageait encore à s'attarder dans ce commerce délicat où il apportait tous les agréments qui lui étaient naturels avec une crainte de déplaire dont Aline ne pouvait s'empêcher d'être touchée. Le moindre obstacle, une apparence seulement de rivalité, eût peut-être fait éclater chez lui la passion assoupie dans une sorte de voluptueuse et traîtresse indolence, mais il était le seul homme qui approchât habituellement d'Aline, et elle lui témoignait une bienveillance à laquelle un fat aurait pu se méprendre. Cet homme souverainement séduisant n'était pas fat, pas plus qu'une femme souverainement belle n'est coquette, mais il avait conscience de sa force et il espérait. il espérait, avec la crainte intime néanmoins de faire descendre cette blanche statue de son piédestal, et cependant il fallait, Orsky se le répétait cent fois le jour, que tôt ou tard elle fût à lui. Ces contradictions sont le signe d'un amour vrai, et l'amour vrai ne se livre à personne. Aussi le prince ne fit-il aucune confidence à sa sœur Olga ; une seule fois il lui dit

avec son astuce vraiment slave, pour la bien pénétrer de la pureté de ses intentions au cas où elle deviendrait trop perspicace et s'alarmerait :

– Quel dommage que les lois de chez nous n'aient pas cours ici ! C'est la France, quoi qu'elle pense de la Russie, qui est le pays barbare. Notre divorce, qui rend la liberté à l'offensé, en laissant le coupable seul chargé d'une chaîne indissoluble, me paraît le remède le plus logique, le plus juste du monde. Madame de Sénottes, délivrée aujourd'hui, trouverait demain un mari, et ce malheur sur lequel vous vous apitoyez tous ne compterait dans sa vie qui commence à peine que comme un mauvais rêve. Heureux celui qui le lui ferait oublier !

– Tu te mettrais peut-être sur les rangs, célibataire endurci ? dit en riant la baronne, et son air interrogateur laissait percer qu'elle avait des soupçons.

– Pourquoi non ? répondit Orsky en affrontant son regard de ce regard clair et perçant comme une lame d'acier qui déroutait l'investigation quand il le jugeait à propos. J'espère bien que tu ne te rappelles plus mes plaisanteries déplacées d'autrefois, du temps où je ne la connaissais pas ! Elle est de ces femmes dont on ne peut songer à devenir l'amant, car elle imposerait des sentiments d'estime et de retenue au pire libertin de la terre.

Il parlait avec un accent de sincérité. C'était là son opinion, en effet, sauf quelques réserves.

– Tu me fais grand plaisir de te prononcer ainsi, s'écria la baronne en bondissant de son fauteuil pour courir l'embrasser ; grand plaisir ! Ce n'est donc pas un tort de ma part d'avoir foi en toi malgré tout !

Il sourit et lui baisa la main, tandis qu'elle-même lui effleurait les cheveux de ses lèvres. En devinant qu'elle avait besoin d'être rassurée, il ne s'était pas trompé.

De tout cela, d'ailleurs, il résultait qu'Albéric de Vesvre, dans sa grossièreté de viveur, ne se trompait pas non plus lorsqu'il dénonçait à son cousin Marc la situation comme dangereuse.

XII

Quelques jours s'étaient écoulés depuis la matinée qui avait mis Marc en présence de sa femme sans que celle-ci s'en doutât, quand la comtesse de Sénonnes entra brusquement à l'heure qui était d'ordinaire celle de sa promenade au bois dans le petit salon de sa nièce Olga, lequel présentait par exception un aspect tout intime, sérieux, presque recueilli ; la baronne, assise près de la fenêtre, faisait de la tapisserie, et Aline, au coin du feu, jouait avec un écran, tandis que, de l'autre côté d'une petite table habillée de velours de Gênes, le prince Orsky lisait à haute voix. Entre autres talents, il possédait celui-là ; son imperceptible accent russe, marqué surtout parla sonorité des *r*, avait pour effet singulier de faire croire à ses auditeurs qu'ils entendaient prononcer le français d'une façon plus pure et plus agréable que par les Français eux-mêmes. A la vue de la comtesse, chacun se leva avec des signes non équivoques d'ennui ; si elle eût été moins agitée, elle aurait compris qu'elle arrivait en trouble-fête ; mais une préoccupation très vive, à en juger par l'expression de sa physionomie, si parfaitement insignifiante d'ordinaire, l'empêchait sans doute de s'apercevoir de quoi que ce fût.

– On m'a dit, Olga, que vous ne receviez pas, et c'est ce qui m'a décidée à monter. J'ai pensé que vous deviez être seule et que vous m'autoriseriez à forcer la consigne.

– Elle ne pouvait naturellement s'appliquer à vous, chère tante, répondit la baronne avec grâce, en pensant qu'elle tancerait ses gens d'importance un peu plus tard. – Il est vrai que je ferme volontiers ma porte de temps en temps. Nous y gagnons d'entendre Alexandre nous lire Pouchkine, dont il s'est procuré à l'intention d'Aline une traduction excellente. Peut-être ne connaissez-vous que peu de chose de notre grand poète ?

La comtesse secoua la tête comme pour dire qu'elle n'en connaissait rien du tout et que cela lui était indifférent.

– Eh bien ! je suis sûre que vous ne regretterez pas de vous être assise là, entre nous deux. attendez que je glisse un coussin sous vos pieds. pour entendre quelques pages d'*Eugène Oneguine*. – Elle ne demande pas mieux, Sacha ; continue. – Mais qu'avez-vous donc, ma bonne tante ! s'écria madame de Vesvre en se reprenant, on dirait que vous avez pleuré !

Pour toute réponse, madame de Sénonnes plongea son visage dans un mouchoir garni de dentelle et se mit à fondre en larmes.

– Ma tante, je vous en conjure. qu'est-il arrivé ? s'écria Olga se précipitant vers elle et s'agenouillant à ses côtés avec mille câlineries.

Aline, elle aussi, s'était approchée, inquiète. Orsky, resté debout, posa doucement sur un meuble le livre qu'il tenait, et prit son chapeau pour s'esquiver sans bruit.

– Mon Dieu ! cher prince ! ne vous échappez pas ainsi. n'êtes-vous pas des nôtres ? lui dit madame de Sénonnes en saisissant ce mouvement à la dérobée. Restez. Ce qui me désole n'est pas un secret, malheureusement ; tout le monde sait à quoi s'en tenir, et je devrais avoir appris à me maîtriser mieux, – un hoquet convulsif lui brisa la voix, – mais songez donc. il y avait un an que nous ne nous étions vus... Mon pauvre Marc ! mon pauvre enfant !

Le prince étendit le bras pour soutenir Aline, qui avait pâli et semblait chanceler. Ce fut inutile ; déjà elle se redressait, honteuse de sa défaillance involontaire.

– Pardon, ma chère Aline ! sans doute, je ne devrais pas le nommer devant vous, mais c'est que j'étouffe... Quelle journée !.. L'impossibilité de parler à son père, qui reste intraitable, vous savez, intraitable. tout ce mystère enfin me rend à moitié folle ! Que voulez-vous ? je suis mère, je n'y ai pas tenu quand il a demandé à me voir, et si humblement !

– Il est ici ? dit Aline d'un ton bref.

L'œil interrogateur du prince Alexandre l'enveloppait d'éclairs et elle le sentait avec une gêne inexprimable.

– Oui, en passant. Hélas ! il n'y sera pas longtemps !

Madame de Sénottes se renversa dans son fauteuil en se balançant de droite à gauche comme un enfant qui sanglote.

– De grâce, calmez-vous, tante chérie, disait la baronne de sa voix la plus insinuante, bien qu'elle fût indignée au fond d'un manque de tact aussi grossier. Une pareille sortie devant Aline ! Elle ne s'en étonnait pas du reste, ayant dit depuis longtemps de cette tante par alliance : – Elle a la pompeuse majesté du dindon et l'esprit à l'avenant.

– Comment me calmerais-je, quand. Oh ! quelle journée ! répétait la comtesse ; quelle série d'émotions !

Se remettant tout à coup sans aucune raison, elle jeta un coup d'œil dans la glace en face d'elle par un mouvement naïf qui faillit arracher un sourire à sa nièce :

– Mais je fais peur, absolument !

Cette découverte la consterna sans doute assez pour interrompre la crise à laquelle tout à l'heure elle s'abandonnait, car ce fut en rajustant les brides de son chapeau qu'elle reprit :

– Un rendez-vous à l'insu de mon mari, un rendez-vous avec mon fils !.. J'ai eu peur cent fois de me trahir depuis hier. Enfin nous nous sommes vus, et vraiment tout ce que j'avais préparé de reproches m'est resté dans la gorge. Il s'est montré si affectueux, si repentant, si triste !. triste surtout ! Figurez-vous qu'il pense à s'éloigner plus encore. Il m'a parlé de l'Amérique. de couper une fois pour toutes, comme il dit, le câble qui l'attache au passé ! N'est-ce pas une expression affreuse, effrayante ! O ma bonne Aline, s'écria la comtesse en s'élançant vers sa belle-fille avec une vivacité qui différait d'une façon singulière de ses allures habituelles, qu'on pouvait comparer à celles d'une imposante corvette, toutes voiles dehors, – ô Aline, mon enfant, vous seule pourriez le retenir, je le sens, vous seule, et nous sauver tous, si vous vouliez !

– Madame ! murmura Aline d'une voix éteinte et en reculant.

Orsky, les lèvres blanches et serrées, l'observait avec une anxiété qu'il ne parvenait pas à contenir, malgré sa puissance sur lui-même.

– Oh ! si j'étais à votre place ! poursuivit la mère, entraînée par son émotion ; une femme généreuse, une femme dévouée, une vraie femme, et vous êtes tout cela, j'en suis sûre, saurait ce qu'elle doit faire pour rendre ce

malheureux à sa famille, à son rang dans le monde qu'il a perdu, à tout ce qui lui manque. cruellement, je vous dis, cruellement. Elle oublierait ses griefs, elle entreprendrait de le ramener. Il est las, .. j'en répons. de. ce qui l'a détourné de vous ;... sans cela il n'aurait pas cet air accablé, ce pli soucieux au front, bref, dix ans de plus sur la tête depuis, depuis. Il est las, croyez-moi, à en mourir !

– Madame, dit Aline avec une violente agitation et en dégageant ses mains qu'elle avait prises, je vous plains beaucoup et Dieu sait que je voudrais pouvoir vous consoler, mais je ne conçois pas ce que vous me demandez. Si M. de Sénottes vous a chargée de sonder mes sentiments. ...

– Il ne m'a chargée de rien, répondit précipitamment la comtesse, croyant comprendre à l'accent irrité d'Aline qu'il s'agissait de disculper son fils d'une audace inqualifiable, tandis qu'en réalité une vague et secrète espérance se dissimulait sous cet emportement, – espérance, hélas ! aussitôt frappée de mort, – il ne m'a chargée de rien, votre nom n'a pas été prononcé, nous n'avons parlé que de nous-mêmes et de cet exil définitif. C'est moi qui ai eu la pensée. Pardonnez à une mère bien malheureuse !.. cette idée m'a frappée comme un trait de lumière, que vous pourriez reconquérir, ressaisir votre mari et être ainsi notre bon ange à tous. Le pardon nous est si naturel, à nous autres femmes ! S'il pouvait croire au vôtre, il viendrait à résipiscence, j'en suis sûre, il réparerait. oui, si vous l'encouragez si peu que ce fût. Qui ne serait tentée par une telle œuvre, une œuvre méritoire devant Dieu, et portant en elle-même sa récompense. facile avec cela, très facile.

– Plus ce serait facile, moins je serais tentée, répondit Aline avec hauteur. Je m'étonne, laissez-moi vous le dire, qu'il soit nécessaire d'expliquer cela.

Une main posée sur la cheminée pour se soutenir, la tête rejetée en arrière, les yeux étincelants, les joues en feu et toute frémissante d'une indignation, d'un courroux superbes, elle apparut à Orsky plus belle qu'il ne l'avait jamais vue.

– Si M. de Sénottes, poursuivit-elle, est disposé, comme vous le croyez, à manquer au dernier devoir qui lui reste, tant pis, car il perdra, en agissant ainsi, ce qu'on pouvait encore lui accorder d'estime malgré tout ; il n'aura su être fidèle à rien, pas même à sa faute dont une âme ferme supporterait

vaillamment les résultats, mais sans doute vous vous méprenez, il est plus conséquent avec lui-même. Quant à moi, peu m'importe. J'estime que certaines offenses ne peuvent être rachetées par aucune expiation, que rien de semblable à ce qui s'est passé entre nous ne se répare ni ne s'expie. Quoiqu'il arrive, un abîme nous sépare. M. de Sénonnes l'a creusé de son plein gré, il ne sera jamais comblé, jamais, reprit-elle en élevant la voix avec d'autant plus de violence qu'au fond elle se sentait plus faible. Ce qui me touche, Madame, c'est votre douleur, et si, en m'éloignant, je pouvais la faire cesser, faciliter entre vous et celui dont nous parlons un rapprochement que ma présence empêche peut-être, je renoncerais sans hésiter à l'hospitalité que vous m'avez offerte sous votre toit.

– Hélas ! il n'est pas question de cela ! s'écria lamentablement madame de Sénonnes. Est-ce que son père, est-ce que le monde ne sont pas comme vous contre lui ? Non, non, je n'ai plus de fils, répéta-t-elle d'un accent navré. Pardon, personne ne peut me comprendre, et je l'ai oublié un instant ; pardon.

– Je pardonne, je comprends tout, Madame, mais permettez-moi de n'en pas entendre davantage, dit Aline en se dirigeant vers une porte qui était celle de la chambre d'Olga.

– Ma tante, vous trouverez bon que je la suive, dit la baronne inquiète de la soudaine altération de ses traits et de l'effort surhumain qu'elle avait fait évidemment pour paraître calme. Mon frère vous reconduira ; n'est-ce pas. Sacha ?

Le prince Alexandre offrit son bras à madame de Sénonnes en affirmant que rien au monde ne pouvait le rendre plus heureux, et il était heureux, en effet, profondément heureux, bien que sa physionomie ne révélât plus rien que l'indifférence gracieuse, un peu ironique, qui était l'état habituel de son âme, au moins à la surface.

– Ah ! cher prince soupira madame de Sénonnes, toujours charmée de sa galanterie exquise, même avec les vieilles femmes, et d'une certaine façon surtout qu'il avait de baiser la main, qu'elle qualifiait d'irrésistible, ah ! cher prince ! on était autrement dans ma jeunesse, plus tendre, plus faible, plus spontané dans ces élans de cœur qui parfois emportent bien loin, mais qui valent toujours mieux, n'est-ce pas, que la sécheresse ?

– Assurément ! répondit Alexandre Orsky avec un sourire trop radieux pour la circonstance.

Rien ne pourrait les rapprocher jamais, avait-elle dit, rien ne pourrait combler l'abîme !... Et quelle énergie, quel feu chez cette personne si paisible ordinairement, si impénétrable dans sa douceur ! Ces contrastes le ravissaient. Comme elle saurait aimer quand elle aimerait !

XIII

Tandis qu'Alexandre Orsky accompagnait jusque chez elle la comtesse de Sénottes, qui était venue à pied, et que, réglant son pas sur le sien, il prêtait une oreille attentive aux doléances maternelles qu'en réalité il n'entendait guère, madame de Vesvre prodiguait des secours, à la pauvre Aline. Elle l'avait trouvée dans sa chambre, en proie à une violente attaque de nerfs : – Voilà, s'était-elle dit, l'envers de ce grand calme, de ce grand courage, de ce que ma tante appelle de la sécheresse et de la dureté. Vieille folle ! reprit irrévérencieusement la baronne en se dédommageant à son tour de la patience et du respect dont elle avait fait preuve pendant cette visite intempestive. – Elle ne sonna pas de femme de chambre et soigna seule son amie. – Mieux vaut, pensait-elle, ne rien ébruiter de tout cela.

Aline reprit bientôt confusément connaissance, elle balbutia :

– Où suis-je ? Qu'est-il arrivé ? – Puis, se remémorant à demi : – Ô mon Dieu ! s'écria-t-elle avec un cri de détresse qui, pour madame de Vesvre, fut une révélation du véritable état de son cœur si longtemps ignoré, ô mon Dieu ! il s'en va... plus loin encore... et pour jamais !

Ses dents claquaient, elle avait la fièvre et, inconsciente de ses paroles, répéta cent fois le nom de Marc avec une expression tantôt suppliante, tantôt passionnée, qui acheva d'éclairer la baronne. Auprès du lit où Aline était étendue, celle-ci réfléchissait très perplexe. Ainsi, jusque-là, ni elle ni personne n'avait rien compris à l'attitude si ferme de l'abandonnée. Malgré les torts ineffaçables qu'elle avait à lui reprocher, Marc était resté le maître de ce cœur dont il n'avait pas voulu ; malgré sa raison, malgré sa fierté, elle l'aimait, et ce devait être la plus grande souffrance pour un caractère trempé de la sorte de ne pouvoir vaincre ce qui lui semblait sans doute une lâcheté.

A force de se raidir et de lutter, elle exagérait la froideur, le dédain, les grands airs inflexibles et impitoyables dont elle se faisait une cuirasse en réalité bien fragile ; depuis longtemps, madame de Vesvre avait sur ce point de vagues soupçons, mais maintenant c'était une certitude ; cette certitude entraînait dans son esprit avec mille projets chimériques, mille combinaisons impossibles qui, toutes, avaient pour but de rendre la courageuse enfant à sa destinée de femme si brutalement brisée. Quand Aline reprit tout à fait connaissance et qu'elle se trouva dans la chambre de la baronne au milieu d'un désordre extraordinaire, son premier mouvement fut d'inquiétude. Elle passa la main sur son front en murmurant :

– Qu'ai-je dit ?... Je n'ai rien dit, n'est-ce pas ?

– Non, rien, répliqua Olga de sa voix la plus persuasive ; pourquoi tremblez-vous ? croyez-vous que, si le hasard me livrait un de vos secrets, je ne saurais pas le garder aussi fidèlement que vous-même ?

Aline continuait à l'interroger des yeux avec un reste d'effroi, mais elle vit une expression si sincère de dévouement et de compassion que l'attendrissement l'emporta. Elle laissa retomber sa tête sur l'épaule d'Olga, et deux ruisseaux de larmes, coulant de ses yeux, la soulagèrent.

– Soyez tranquille, personne ne le saura, répétait la baronne.

Elle tint parole ; nul ne sut en effet qu'Aline, comme beaucoup d'héroïnes, et même de héros, payait cher ses victoires. Seulement, à quelque temps de là, madame de Vesvre, dont la vive imagination n'avait cessé de travailler, dit brusquement à son mari :

– Vous n'avez pas de nouvelles de Marc ?

– Si, j'en ai eu par ce M, Henriori que je fais en sorte de rencontrer quelquefois chez... enfin un peu partout... c'est le meilleur moyen d'être au courant. Il me dit que depuis son retour à Rome, où, comme vous savez, il a passé l'hiver avec madame d'Herblay, Marc paraît plus misanthrope, plus découragé que jamais. Cela se conçoit ; il a de nouveau entrevu Paris et tout ce qu'il lui a fallu sacrifier ; reprendre ensuite sa chaîne auprès d'une femme malade, aigrie...

– Et qui, se sachant veuve depuis peu, doit lui reprocher sans cesse, au moins tacitement, de n'avoir pas su conserver sa liberté pour la mettre à ses pieds, interrompit madame de Vesvre. oui, c'est dur, en effet ; mais il n'a

que ce qu'il mérite. Ma pitié se porte sur d'autres. Savez-vous ce que m'a dit Aline en voyant la semaine dernière, dans les journaux, la mort de M. d'Herblay : « Il n'y a plus entre eux que moi seule. Dieu en m'enlevant ferait une grâce à tous. » Pauvre Aline !

– Elle a dit cela ? répliqua M. de Vesvre d'un air de doute. J'aurais cru que la présence de votre frère l'empêchait pour son compte de broyer du noir.

– La présence de Sacha !.. Et de quel ton vous dites cela ! Comme. les hommes sont prompts à soupçonner le mal chez autrui, le sentant toujours prêt à s'éveiller en eux-mêmes ! Il n'y a vraiment que vous, Albéric, pour interpréter méchamment une intimité tout à fait innocente.

– Je ne crois à rien d'innocent de la part de votre frère, chère amie, et vous êtes de mon avis au fond. Quoi qu'il en soit, je ne suis pas seul à mal interpréter. Si vous aviez vu comme moi le gros nuage noir qui a passé sur le front de Marc, tandis que de ma fenêtre il regardait Alexandre s'empressez autour de vous deux !

– O la charmante scène de comédie ! s'écria la baronne. Je ne me rassasie pas de vous l'entendre raconter.

– Comédie ! comédie ! Je vous jure qu'il n'y avait rien de comique dans ce qu'il éprouvait sans le dire. Ou je ne m'y connais pas, ou il était furieux, tranchons le mot, jaloux.

– Jaloux ?.. Comment peut-on être jaloux d'une femme que l'on trahit, que l'on délaisse !

– Voilà un beau raisonnement ! S'il fallait que la femme rendît au mari chacune de ses infidélités, où irait le monde ?

– Le talion est pourtant logique. Mais ne parlons pas des choses en général, cela nous entraînerait trop loin. Expliquez-moi seulement, – j'aime à m'instruire, – cette étrange velléité de jalousie, dans le cas particulier qui nous occupe. Quand l'amour n'a rien à faire avec la jalousie, celle-ci n'est plus qu'un sot orgueil, et, qu'il s'agisse d'actions ou de sentiments, Marc, tel que je le connais, est capable de folies, – même de folies très coupables, – mais de sottises, non.

– Bah ! qu'est-ce qui vous prouve qu'il n'est pas devenu suffisamment amoureux de sa femme pour regretter de ne la point posséder et ne pouvoir

souffrir surtout qu'elle appartienne à un autre ?

Cette supposition parut réjouir extraordinairement la baronne :

– Il est possible en effet qu'il l'ait trouvée changée à son avantage et qu'il se soit dit : – J'aurais pu, si je l'avais vue ainsi tout d'abord, en devenir amoureux, car elle est charmante.

– Je ne doute pas qu'il ne se soit dit au moins cela.

– Et que depuis il ne fasse malgré lui des comparaisons fâcheuses pour madame d'Herblay, n'est-ce pas ?

– C'est présumable.

– Vous êtes tous des monstres, tous, dit-elle en appuyant ses paroles d'un regard significatif qui parut gêner M. de Vesvre et lui fit détourner les yeux. Écoute, Albéric. – quand elle voulait obtenir quelque chose, la baronne tutoyait son mari, – écoute, je vais te faire un aveu. J'ai en tête je ne sais quel roman qui m'obsède jour et nuit, qui m'ôte l'appétit, qui m'enlève le sommeil.

– Olga ! s'écria-t-il un peu inquiet en se remémorant ce qu'elle venait de dire de la logique du talion.

– Oh ! rassure-toi ! dans ce roman, je ne joue qu'un rôle secondaire ; mais en revanche, je tiens tous les fils dans ma main, oui, tous les fils d'une intrigue si amusante, si compliquée !... poursuivit la baronne en s'animant. On dit que le diable parle à l'oreille des vieilles femmes, et je suis vieille, ma foi ! j'ai vingt-neuf ans, – elle écarta les bras comme pour souligner son grand âge, en accompagnant ce geste d'un hochement de tête pénétré, – tout est fini pour moi, il est donc naturel que j'aime à me mêler des affaires d'autrui, à fabriquer des mariages, à les raccommoder, etc. Voilà donc ce que m'a soufflé le diable. Et ne me dis pas que c'est un projet fantasque, irréalisable. je veux absolument, je veux à tout prix qu'Aline soit heureuse.

– Explique-toi, car moi qui n'ai pas un diable à mon service, je ne comprends rien.

– Eh bien ! je compte aller faire un tour en Italie avec notre petite cousine, voilà tout.

– Pour rencontrer Marc ?

– Si nous le rencontrons par hasard, qu'y trouveras-tu à redire ? Cette inspiration m'est venue tandis que ma tante faisait l'autre jour la grande

tirade que tu sais sur les femmes de son temps, qui se seraient piquées, coûte que coûte, de reconquérir un mari. A quelque chose sottise est bonne : la sienne m'a fait penser. Cette conquête, plus difficile qu'aucune autre, pourrait être divertissante, en effet, ne fût-ce qu'à titre de vengeance.

– Divertissante tu parles bien légèrement de choses sérieuses.

– Qu'importe, si je les mène sérieusement ?

– Mais tu ne décideras jamais Aline à consentir...

– Au voyage pur et simple ? j'espère bien que si. Quant au reste, elle ne s'en doutera pas. Lui laisser entrevoir mon but seulement. ce serait tout perdre elle est trop fière : plutôt que d'avoir l'air de courir après lui, elle aimerait mieux se dessécher dans l'isolement et le chagrin, mais je ne l'entends pas ainsi.

– Tu joues gros jeu. Olga.

– Il n'y a que ce jeu-là qui m'amuse. Déjà les premiers jalons sont posés. Je lui monte la tête au sujet de l'Italie, où elle n'a jamais été... nous parlons en l'air de la visiter un jour ensemble. Eh bien ! ce jour, il n'y a qu'à le précipiter et à le préciser. Quoi de plus simple ?

– Simple ! je ne suis pas de ton avis ; elle doit savoir que celui qu'elle craindrait par-dessus tout de rencontrer est encore là-bas.

– Mais non, puisque cette bonne tante a répandu le bruit qu'il émigrerait en Amérique... Pauvre garçon qui compte se renouveler dans un nouveau monde ! quelle naïveté extraordinaire ! on emporte avec soi, en soi, tout ce qu'on prétendait fuir, souvenirs, remords et regrets ! Eh bien ! pour Aline, il *faut*, entends-tu, qu'il vogue en plein Océan à l'heure qu'il est. Je le lui ai déjà fait accroire, et comme madame de Sénonnes en est sincèrement persuadée, son chagrin empêchera qu'on ne me soupçonne de mensonge. Peut-être la vague curiosité de connaître les lieux où il vécut avec sa rivale l'aidera-t-elle aussi à céder. Nous autres femmes, nous creusons volontiers les impressions pénibles ; nous nous enivrons de douleur à défaut d'autre ivresse... Bref, tu nous aideras, tu répéteras à l'occasion, comme si le nom de Marc t'échappait malgré toi, qu'il est parti, qu'ils sont partis, tu conçois ? Oh ! nous avons chacun notre rôle, tracé aussi nettement que possible.

– – Le mien sera-t-il de vous accompagner ? demanda M. de Vesvre, que la pensée de désertir le pavé de Paris, fût-ce momentanément, épouvantait toujours.

– T’emmener dans la saison où recommencent les courses ? Je ne suis pas assez barbare. Non, tu resteras ici pour veiller à ce que madame de Sénonnes ne gâte pas mon petit Sacha, que je lui laisse. Les enfants sont incommodes en voyage.

– Votre absence doit donc être bien courte, car tu serais incapable de te séparer longtemps de celui-là, dit Albéric en affectant un certain dépit de ne passer qu’après celui-là dans les affections de sa femme.

– Oh ! un mois au plus. il n’en faut pas davantage pour l’épreuve que je veux tenter.

– Mais quelle épreuve ?

– Tu n’as pas compris, cerveau obtus ? Il s’agit de les mettre en présence bon gré mal gré. Le reste sera ce qu’il plaît à Dieu. N’importe, j’ai confiance.

– Le plan du roman me paraît bien vague.

– Moins que tu ne crois ; mais je ne pourrais le divulguer d’avance sans donner la clé du caractère de mes personnages. d’un personnage principal surtout, que je suis seule à connaître. et la discrétion me le défend. Qu’il te suffise de savoir que j’agis presque à coup sûr. D’ailleurs mon génie saura se prêter aux circonstances à mesure qu’elles se présenteront.

– L’obscurité d’un oracle ! dit M. de Vesvre. Mais, tout en continuant à ne pas voir clair dans ton caprice, je ne le contrarierai point, quoiqu’il soit à peine convenable que deux femmes courent ainsi les chemins toutes seules, comme des aventurières, car je ne pense pas que votre sigisbée ordinaire.

– Alexandre ?... Il n’a rien à faire là-dedans et nous vous le laissons ; mais miss Ruth peut compter pour un homme, il me semble. Elle en a la taille et l’énergie. Nous emmenons miss Ruth.

Miss Ruth se montrait favorable au voyage d’Italie et désirait en général pour Aline un changement de lieux, d’influences surtout. Avec une perspicacité quasi maternelle, la vieille fille observait son élève et pour la première fois n’était pas tout à fait contente d’elle. Les assiduités du Russe, comme elle le nommait en maugréant, l’inquiétaient ; elle avait fait

coïncider avec sa présence un certain épanouissement de la beauté d'Aline, qui n'était que le reflet, pensait-elle, d'une périlleuse satisfaction intérieure ; il est toujours agréable de sentir qu'on est l'objet constant de la pensée de quelqu'un, même lorsque ce quelqu'un vous est d'ailleurs indifférent, et miss Ruth convenait qu'il devait être bien difficile de s'en tenir longtemps à l'indifférence vis-à-vis d'une personnalité aussi tranchée, aussi frappante que celle du prince Orsky. Elle en jugeait par elle-même, qui s'était mise tout de suite à le haïr malgré l'extrême amabilité que lui témoignait ce grand séducteur, fidèle à une tradition immémoriale qui consiste à s'assurer pour vaincre la complicité de la duègne ; mais comment une Anglaise solidement appuyée sur sa Bible et sur ses principes puritains se serait-elle laissée prendre au miel vénéneux des flatteries slaves ? Quoi qu'il fût pour lui fermer les yeux, ce prince Orsky représentait pour elle un type odieux à l'égal de l'Antéchrist, celui du libertin aimable ; l'immoralité, le scepticisme, l'hypocrisie, tout ce que cette rigide protestante abhorrait le plus, s'incarnait en lui sous une forme dont la beauté même avait quelque chose de satanique.

– Mais cette pauvre Aline n'a garde de voir le pied fourchu, pensait miss Ruth, et j'aurais beau le lui montrer. ce *scamp*, ce garnement lui plaît... N'a-t-elle pas rougi l'autre jour quand il lui a dit qu'eHe ressemblait, avec Sacha sur ses genoux, à une Madone du Pérugin veillant sur son bambino, et qu'il était tenté d'adorer !.. Ne s'est-elle pas troublée davantage encore lorsqu'il a couvert de baisers, avec- une effusion ridicule, absolument ridicule, le *baby* qu'elle venait d'embrasser elle-même ?. Et le fameux soir où, à propos des réformes sociales dont il est question en France, il a fait cette apologie du divorce, elle était suspendue à ses lèvres... J'en avais honte pour elle, d'autant qu'il s'apercevait parfaitement de l'intérêt particulier qu'elle prenait à ses discours... son air de fatuité l'indiquait assez, mais surtout l'impulsion qu'en recevait son éloquence, car il a une langue d'or, toujours la langue du serpent !... Et cette façon de la regarder, grand Dieu ! une façon qui m'intimide moi-même. Non, ce n'est pas tolérable !

– De mal en pis ! voilà qu'elle redevient plus triste que jamais à présent, se dit miss Ruth, continuant le cours de ses observations inquiètes. – C'était

après l'explication qui avait eu lieu chez madame de Vesvre entre la comtesse de Sénonnes et sa belle-fille, explication dont celle-ci n'avait pas jugé à propos de parler à sa fidèle gouvernante. – Triste jusqu'au *spleen* parfois, avec des accès d'impatience de mauvais augure, une inégalité d'humeur que je ne lui avais jamais connue... A quel propos ?... Qu'a-t-il pu se passer ? Serait-elle mécontente d'elle-même et sur cette pente funeste où Clarisse, qui était pure et vertueuse comme elle, se sentit glisser, malgré ses résistances, sous les obsessions de Lovelace ?

Aline ne courait peut-être aucun des dangers dont la chaste imagination de miss Ruth se retraçait l'effrayant tableau, mais elle s'en voulait certainement à elle-même et elle en voulait aux autres. Bien que madame de Sénonnes ne parlât plus du proscrit, il lui semblait toujours qu'elle allait lui répéter : – Vous pouviez le retenir. le sauver. me le rendre.

– Tout en se disant que c'était absurde, que c'était impossible, elle se reprochait un peu d'avoir repoussé sans ménagements les supplications de la pauvre mère, et ne pouvait se dissimuler qu'elle eût montré moins de raideur et d'orgueil peut-être, si le hasard n'eût rendu Alexandre Orsky témoin de cette scène. Depuis lors, sans se permettre jamais la moindre allusion à un sujet si délicat, le prince semblait avoir fait un pas de plus dans son intimité, elle rencontrait plus souvent certain regard impérieux, ardent et plein de caresses à la fois, qui semblait prendre violemment possession d'elle. Toutes ses pudeurs de jeune fille, toutes ses fiertés se révoltaient contre ce qu'elle devinait instinctivement, chez cet homme poli et raffiné à l'excès, de passions redoutables et d'entêtement sauvage ; elle ne doutait pas de l'interprétation qu'il donnait à un trouble évident pour tous ; égaré par sa malsaine expérience de la vie, il y voyait un aveu de faiblesse et, en attendant mieux, trouvait quelque plaisir à être pour elle la tentation et le danger. Ce danger, bien loin d'attirer et de fasciner Aline, l'eût décidée à chercher un refuge dans sa solitude de Bruyères si la saison l'eût permis, mais on lui assurait que l'hiver régnait encore en Auvergne, et cette retraite précipitée eût donné lieu à des suppositions qu'elle voulait par-dessus tout éviter : – S'il allait s'imaginer, pensait-elle, que j'ai peur de lui !

Elle avait peur pourtant, car le désir de mettre fin à des rapports qui de jour en jour devenaient plus embarrassants, bien que le prince se fût gardé

d'aucune démarche audacieuse, lui fit, autant que le besoin d'échapper à elle-même par la distraction, accepter l'offre opportune et pressante de madame de Vesvre.

; – C'est convenu, j'enlève Aline décidément, annonça un soir cette dernière en versant le thé.

Orsky, plongé dans la contemplation d'un livre d'images qu'il expliquait au petit Sacha, ne leva pas la tête, ne trahit aucune émotion et se borna à dire : – Le printemps est délicieux à Rome et je vous envie d'en pouvoir jouir. Moins heureux que vous, je vais être obligé d'aller attendre qu'il fleurisse en Russie. Une lettre de mon intendant de ***, – il nomma une de ses terres les plus éloignées, – me rappelle pour une ennuyeuse affaire. – Et, d'un air parfaitement naturel, il se mit à parler à sa sœur d'intérêts qui leur étaient communs.

– Dieu soit loué ! pensa miss Ruth, nous voici débarrassées de lui.

Jusqu'au jour des adieux, les manières du prince Orsky à l'égard d'Aline furent parfaitement cordiales sans mélange de galanterie. Il n'affectait pas les poses sentimentales et les airs navrés d'un soupirant qui va être séparé de ce qu'il aime ; il n'osait exprimer aucune espérance de la revoir. Était-ce calcul ? essayait-il ainsi de la piquer dans sa vanité de femme ou de l'abuser en la rassurant ? N'avait-il en réalité aucune arrière-pensée ? Personne, pas même sa sœur, qui croyait le connaître à fond parce qu'il lui confiait volontiers des banalités sans importance en guise de grands secrets, ne savait au juste à quoi s'en tenir.

XIV

Les deux amies et leur chaperon habitaient depuis quelques jours l'un des principaux hôtels du Corso ; chaque matin les voyait ensemble dans les galeries du Vatican ou du Capitole, chaque après-midi les retrouvait courant d'une église, d'un palais à l'autre, chaque coucher de soleil les surprenait en extase devant le panorama incomparable que l'on découvre de la terrasse du Pincio, à moins qu'elles ne se fussent attardées soit parmi les marbres brisés du Forum, soit à l'ombre des hautes murailles du Colisée, soit encore sur ces ruines du Palatin ou de la voie Appienne, dont la majesté, croulante pourtant et mutilée, éclipse jusqu'aux splendeurs de la Rome de Raphaël et de Michel-Ange.

Aline subissait cet enchantement qui fait croire à tout voyageur dans la ville éternelle, quand il a réussi à surmonter le premier trouble presque craintif que lui inspire tant de grandeur, qu'il vient de renaître, affranchi du moi des heures mesquines et terre à terre, avec un mépris souverain des vulgarités de notre vie moderne et muni de sens nouveaux, d'une âme nouvelle pour admirer ce qui est divin. Elle savait que ce n'était là qu'une trêve, que, le charme rompu, elle se retrouverait en face de ses chagrins momentanément assoupis ; elle n'en jouissait pas moins de l'oubli passager que personnifie si bien le sommeil d'Ariane, de cette sublime Ariane qu'elle allait souvent contempler dans la salle où elle dort si calme et si sereine sur son bras replié : elle dort sans savoir que l'amant infidèle la fuit, qu'elle est seule, qu'elle va mourir peut-être sur le rocher de Naxos, sans pressentir non plus qu'un dieu s'apprête à la consoler ; elle ignore tout du passé et de l'avenir, elle se repose et rêve. Aline en était là, délivrée de désirs et de soucis personnels, bercée par les nobles impressions de l'art, qui l'élevaient

maintenant au-dessus d'elle-même comme une fois déjà l'avaient fait les fraîches impressions de la nature. Elle vivait dans la familiarité des chefs-d'œuvre, en présence des siècles passés qui se rendaient, pour ainsi dire, visibles à ses regards éblouis avec leurs générations de demi-dieux, de héros et de martyrs. Qu'était-elle au milieu de ces choses grandioses et surhumaines, sinon un atome qui ne compte pas ? Tout le jour il lui semblait que l'atome montait enivré dans un rayon de soleil ; malheureusement on ne saurait être toujours au spectacle ; la nuit ramenait fatalement devant l'esprit d'Aline une même image : ce vaisseau cinglant vers l'Amérique pour ne jamais revenir et emportant à son bord avec Marc toute espérance de bonheur. N'était-ce pas le cas de se rattacher plus que jamais à la vie idéale, où il ne dépend de personne d'apporter des mécomptes ? Cette vie était du reste loin d'absorber Olga comme elle l'absorbait elle-même ; Olga semblait inquiète, presque mécontente.

– C'est un sacrifice qu'elle m'a fait en s'éloignant de son fils, se disait parfois Aline ; elle pense à lui, et Rome n'a pas le pouvoir de l'en distraire.

Ce n'était pourtant pas sur Sacha, dont elle recevait régulièrement de bonnes nouvelles, que se concentraient les intimes préoccupations de la baronne ; c'était sur son plan de campagne, dont la réalisation lui paraissait plus difficile qu'elle ne l'avait d'abord prévu. A quoi servait, en effet, d'être venue chercher l'ennemi sur son terrain s'il devait se refuser au combat et rester invisible ? D'avance elle avait calculé qu'à Rome on se rencontre presque à chaque pas, bon gré mal gré : c'est vrai pour les touristes, véritables moutons de Panurge, qui suivent à leur insu un même itinéraire et distribuent leur temps de façon à ne manquer aucun des jours d'admission dans tel palais ou telle galerie ; mais une installation permanente, en classant Marc de Sénones parmi les habitants proprement dits, lui avait permis de s'affranchir de la routine ; il laissait aux passants trop pressés cette hâte fiévreuse de tout voir, calmée depuis longtemps chez lui. Madame de Vesvre espérait donc en vain le rencontrer à heure fixe au palais Barberini ou au palais Borghèse, le mardi à la villa Albani, le jeudi à la villa Ludovisi, et ainsi de suite partout où va le monde. Plus d'une fois Aline, essayant inutilement de fixer l'attention de sa compagne sur les fresques des *Stanze* ou de la chapelle Sixtine, s'était demandé avec impatience ce

qu'Olga pouvait chercher de plus intéressant autour d'elle : comment se serait-elle doutée que ce fût Marc, bien que souvent elle-même pensât à lui ?

– Tout dernièrement encore, se disait-elle, il voyait ces œuvres du génie comme je les vois aujourd'hui, et son cœur battait comme bat le mien. Que ne nous a-t-il été donné d'éprouver en commun ce sentiment délicieux, le sentiment du beau communiqué, partagé !.. Mais non, ni celui-là ni aucun autre... — Et une larme aussitôt refoulée mouillait ses yeux.

Ce n'était pas non plus au défilé quotidien du Pincio que la rencontre qui devait servir de point de départ à toutes les futures combinaisons de la baronne avait chance de s'effectuer ; Marc et madame d'Herblay ne s'aventuraient que bien rarement sur cette promenade à la mode où, vers le soir, équipages et piétons font halte pour écouter la musique, tandis que les visites s'échangent librement et gaîment d'une voiture à l'autre. Ils craignaient trop la curiosité, les commentaires, non que cette riante et facile société italienne soit disposée à blâmer bien fort les fautes que l'amour inspire ; s'ils l'eussent souhaité, elle se fût ouverte à eux volontiers sans se soucier de rien approfondir ; mais cette indulgence même eût blessé Antoinette presque autant que des dédains et singulièrement embarrassé Marc. Leur seule ressource était donc une retraite absolue. A peine madame d'Herblay osait-elle se montrer au théâtre : il lui semblait que toutes les lorgnettes se braquaient aussitôt de son côté. D'ailleurs, pour comble de difficultés, l'opéra faisait relâche, vu la saison.

– Nous ne pouvons pourtant aller le relancer dans sa tanière, pensait la baronne avec désespoir.

La tanière en question était une petite villa, qu'elle se fit indiquer, hors de la porte Pia, sur l'ancienne voie Nomentane, et qui se dérobaît sournoisement derrière de grands murs, au-dessus desquels s'élevaient les branches noires de quelques vieux cèdres. Les deux jeunes femmes étaient passées en voiture devant la grille étroite à travers laquelle on apercevait, à demi voilés sous la verdure, une façade peinte en rose pâle, deux sièges de jardin côte à côte et un triton couvert de rouille qui soufflait dans sa conque moussue. Aline avait même remarqué que cette maison, quelque jolie qu'elle fût, avait un air étrange de mystère et de tristesse. L'aspect du gîte se

ressent toujours de l'humeur de l'habitant et l'on n'était rien moins que gai derrière ces murailles roses. – Quel tombeau ! s'était-elle écriée. – Elle ne croyait pas dire si juste ; c'était le tombeau, en effet, du plus triste des amours, mort depuis longtemps dans le cœur de l'un de ceux qu'il avait unis.

Le mal, brutalement signalé par Maxime Henrion bien des mois auparavant, n'avait fait que s'envenimer depuis le voyage de Marc à Paris. Chaque jour, de plus en plus, madame d'Herblay sentait que l'affection exclusive dont elle avait fait toute sa vie lui échappait comme l'eau fuit goutte à goutte. A quels signes s'en apercevait-elle ? La malheureuse femme n'aurait su le dire, mais elle en était sûre. Le plus souvent elle dévorait sa peine en silence ; parfois aussi cette angoisse s'exhalait en plaintes, en reproches jaloux ; elle s'imaginait l'avoir vu se troubler sous son regard scrutateur ; les marques de tendresse, les soins dont il l'entourait, elle les interprétait comme des offenses : tantôt c'était de la pitié dont elle ne voulait pas, tantôt c'était une ruse pour l'aveugler. Pourquoi ne travaillait-il plus ? Pourquoi était-il sombre ? Pourquoi attendait-il impatiemment l'heure du courrier ? Où s'en allaient ses pensées la nuit lorsqu'elle l'entendait marcher de long en large au lieu de dormir ? Ne devait-elle pas tout savoir, tout ?..

Il supportait cette inquisition avec une secrète impatience, mais s'efforçait cependant d'expliquer, de la rassurer. Les soupçons d'Antoinette, ne sachant où se porter, s'égarèrent sur le peu de relations qu'il avait à Rome. Il voyait quelquefois de jeunes artistes français, pensionnaires de la villa Médicis ; les visites qu'il faisait à leurs ateliers étaient ses meilleurs passe-temps. Madame d'Herblay se figura que ces nouveaux amis le distrayaient d'elle, exerçaient sur lui une fâcheuse influence, l'entraînaient dans le cercle de leurs plaisirs ; elle imagina que Marc lui donnait des rivales indignes, elle l'épia, le suivit, ne découvrit rien, parce qu'il n'y avait rien à découvrir. Quelque ennuyé qu'il en fût, Marc riait de l'absurdité de ces suppositions, heureux encore qu'elle ne devinât pas la vraie rivale dont elle eût pu être jalouse avec raison, la femme qu'il évoquait malgré lui incessamment dans ses longues rêveries solitaires ; car lorsqu'il regagnait son cabinet de travail maintenant, c'était pour y passer en repos et seul des

heures stériles de méditation égoïste, incohérente, d'où ne sortait rien d'utile et dans lesquelles s'embrouillait son esprit tendu sur un problème insoluble. Il relisait une lettre de sa mère, déjà ancienne, réponse décourageante à la prière qu'il lui avait adressée d'intercéder auprès d'Aline. Non qu'il admît comme possible, qu'il désirât même aucun rapprochement, la chaîne qu'il s'était rivée lui-même ne pouvait se briser sans qu'il fût doublement lâche, mais il aurait voulu que celle qu'il avait outragée pardonnât de loin ; c'était chez lui un besoin impérieux, depuis surtout qu'elle lui était apparue à l'improviste l'hiver précédent chez Albéric. Sa mémoire ne la lui retraçait plus que sous cette forme nouvelle, qui effaçait le souvenir beaucoup moins puissant de mademoiselle Béraud. Il fermait les yeux et la voyait passer blonde et blanche et souriant à demi sous les nuances délicates du demi-deuil ; il revoyait, lui qui n'avait jamais su dire comment une femme était vêtue, jusqu'aux moindres détails de sa toilette ; il croyait respirer encore le parfum de ses cheveux qui l'avait effleuré ; c'était un pardon qu'il eût désiré, à défaut de tout ce qu'il aurait pu avoir, de tout ce qu'il regrettait. Et il n'obtenait pas même cela ! Nous savons avec quelle maladresse la comtesse s'était acquittée de sa mission et le peu de succès qu'elle en avait rapporté ; ensuite elle avait cru devoir écrire à son fils que la jeune femme se montrait impitoyable. Un intermédiaire inintelligent peut faire beaucoup de mal avec les meilleures intentions. Marc, en recevant ce nouveau coup, avait ressenti moins d'étonnement que de douleur :

– J'étais trop présomptueux, se dit-il, comment me pardonnerait-elle de l'avoir privée de sa liberté dont elle disposerait en faveur de cet homme, si.

Et il revoyait Alexandre Orsky empressé auprès d'elle avec un air vainqueur que sa beauté empêchait d'être ridicule. Naturellement elle devait aimer celui-là : pour qu'elle pardonnât, il eût fallu d'abord supprimer l'obstacle contre lequel venait se briser cet amour. – Si leur mariage, en effet, pouvait être annulé, comme l'avait fait espérer un légiste !. Espérer !... d'où venait que cette espérance était plutôt de la crainte ? pourquoi la possibilité de recouvrer une liberté qui lui eût permis de payer sa dette aux deux femmes envers lesquelles il était engagé, l'effrayait-elle au lieu de le tenter ? Céder Aline à Alexandre Orsky, à ce fat ? Mais quoi !

ce fat avait su plaire. D'ailleurs, quels droits Marc avait-il sur elle, sauf des droits chimériques ? à quoi renoncerait-il de fait ? quel effort de générosité serait-ce donc ? Et cependant, tout en raisonnant ainsi contre lui-même, il se rendait compte que ce serait un effort, un effort très grand, dont il ne se sentait pas capable.

– Enfin, reprenait-il avec une sourde co-1ère contre lui-même, je ne l'aime pas, je ne peux pas l'aimer, je ne dois aimer qu'Antoinette !

Et ce devoir faux, qui ne portait en soi ni honneur ni récompense, lui semblait si lourd, que l'idée d'échapper à toute tentation et à toute responsabilité ensemble s'emparait de lui violemment, au point de le conduire, sous l'impulsion d'une force irrésistible, vers le meuble où étaient enfermés ses pistolets :

– Elle serait libre, elle pourrait être heureuse, et c'en serait fait pour moi de cette vie intolérable !

– Mais *l'autre*, reprenait une voix secrète, l'autre, la laisseras-tu donc à l'abandon, à la honte que tu as attirée sur elle en sollicitant cet amour qui maintenant te pèse parce que tu n'es capable ni de constance ni de dévouement réel ? Il faut penser à l'autre, il faut vivre pour l'autre et l'abuser de ton mieux, puisque tu es voué à la contrainte et au mensonge.

Mais ce n'était pas, quoi qu'il pût croire, un dernier cri de sa conscience qui le retenait, qui arrêta chez lui le désir de la mort, c'était l'inspiration d'un égoïsme plus fort que tout. Tant qu'il vivrait, elle n'épouserait pas du moins le prince Orsky. On voit que la magnanimité dont il se targuait parfois vis-à-vis de lui-même était en réalité bien loin de son cœur ; mais si le supplice d'une idée fixe qui empoisonne tout plaisir, anéantit tout projet, paralyse le talent, harcèle jour et nuit l'esprit, mine lentement le corps et force celui qu'elle hante à dissimuler en souriant, coûte que coûte, comme le Spartiate attentif à cacher le renard qui le ronge, si ce supplice peut passer pour une expiation, Marc expiait, et cruellement.

XV

– Enfin quand partons-nous ? lui demanda madame d’Herblay un jour qu’étendus à demi l’un auprès de l’autre dans une voiture découverte, ils suivaient lentement une des avenues de la villa Borghèse.

A les voir passer, on les eût pris pour un jeune couple heureux, cependant ni lui ni elle n’était sensible au charme printanier du lieu qu’ils traversaient. Par-delà une épaisse rangée de platanes gigantesques et de chênes verts au lourd feuillage, les prairies tachetées de moutons blancs et de chèvres rousses ondulaient jusqu’aux grandes masses vigoureusement éclairées de ces bosquets profonds où il semble qu’un mystérieux écho répète les paroles du poète : Ici il y a des dieux. Çà et là l’ombre d’un pin aux larges branches épandues en forme de parasol se détachait vigoureusement sur l’herbe tendre, tandis que le bruit de l’eau retombant dans la vasque d’une fontaine, arrivait entre les arbres faible et intermittent. Ce n’était pas encore l’heure du beau monde, à peine si, de loin en loin, on rencontrait, marchant deux à deux, sous la garde d’un prêtre, une troupe d’enfants revêtus du costume ecclésiastique qu’ils portent avec une amusante gravité, un franciscain égrenant d’un air distrait son rosaire au soleil, ou encore quelque nour-Tice parée du riche costume d’Albano, promenant un poupon de haut parage, à en juger par les bijoux dont scintillait la belle villageoise préposée à l’honneur de l’allaiter. Le regard de Marc effleura sans intérêt chacune de ces figures toutes caractéristiques et qui s’harmonisaient si bien avec le cadre où elles étaient placées ; au fond, il n’était occupé que d’une chose : ne rien répondre de trop précis à la question directe qui revenait plus souvent qu’il ne l’eût voulu : – Quand partons-nous ?

Ce départ, il avait été le premier à en suggérer l'idée, puis, au moment de l'effectuer, il hésitait sans savoir pourquoi. Tous ceux qui se débattent contre une situation sans issue connaissent cette espèce de superstition qui vous fait craindre de prendre la moindre initiative personnelle ; il semble que ce serait contrarier l'intervention du destin, du hasard, ce dernier sauveur sur lequel on a encore la faiblesse de compter lorsqu'on a trop embrouillé ou trop gâté sa vie pour pouvoir compter simplement sur soi-même.

Albéric lui avait écrit avec un laconisme calculé : – « *Ta femme* voyage en ce moment avec Olga. » – De quel côté voyageaient-elles ? Si ce fameux hasard pouvait lui permettre de la revoir encore une fois ! Voilà peut-être pourquoi il n'était pas pressé de quitter l'Europe, de trancher ce dernier fil dont en paroles il avait fait si bon marché. Madame d'Herblay, au contraire, après avoir opposé d'abord à un projet qui devait alarmer sa nature timide toute sorte d'appréhensions et de difficultés, s'impatiait maintenant contre des retards dont elle ne pénétrait pas le motif. Comme toutes les femmes faibles et passionnées, elle ne savait s'arrêter dans aucun élan ; les rivages lointains où ils devaient aborder apparaissaient à son imagination romanesque comme une île déserte, comme un paradis à deux, où Marc lui serait rendu tout entier, où elle le retrouverait tel qu'il était autrefois, la mer ayant noyé leur secrète et indéfinissable mésintelligence, ce désaccord qui ne s'exprimait ni par des paroles, ni par des actes et dont elle avait néanmoins le sentiment douloureux, obsédant. D'ailleurs elle était possédée du fiévreux besoin de changer de place, commun à ceux que ronge un mortel chagrin et aux malades condamnés ; l'espérance qui survit à tout leur fait croire qu'ils seront mieux ailleurs que dans le lieu où pour le moment ils souffrent.

– Quand partons-nous ? répéta madame d'Herblay d'un accent presque impérieux. – Comme elle parlait encore, leur voiture en croisa une autre à l'angle d'un étroit carrefour de verdure, et Antoinette, s'interrompant, laissa échapper un cri ; elle avait reconnu, penchée de son côté, le lorgnon à l'œil et presque aussi troublée qu'elle-même, madame de Vesvre. Marc aussi l'avait aperçue ; il avait deviné mieux encore la présence d'Aline, cachée pourtant par sa compagne et assise de l'autre côté de la voiture. Qu'on

imagine la sensation d'un dormeur éveillé en sursaut pour voir se dresser devant lui la réalisation vivante du rêve qui le berçait tout à l'heure ! Antoinette rencontra son visage si pâle, si bouleversé, qu'elle eut un soupçon plus rapide que l'éclair :

– Qui donc est là ? demanda-t-elle, cette femme en blanc, auprès de votre cousine ?

Marc, hors de lui, fit un signe affirmatif comme si elle eût prononcé le nom qu'il avait dans l'esprit, sur les lèvres, et répondit à demi-voix, sans presque savoir ce qu'il disait :

– Oui, c'est elle.

Puis il se fit entre eux une pause remplie de cette émotion trop forte pour être traduite en paroles et qui se réfugie dans le silence, comme si elle craignait d'éclater de quelque façon terrible, imprévue.

Aline cependant était restée presque étrangère à ce qui se passait autour d'elle. La sourde exclamation partie de la voiture que venait d'effleurer la sienne, un tressaillement simultané de madame de Vesvre, l'avaient seuls distraite du catalogue qu'elle feuilletait en se rendant au casino Borghèse.

– Qu'arrive-t-il ? s'écria-t-elle, croyant à quelque accident.

– Rien, se hâta de répondre Olga, rien ; une ancienne amie que j'ai cru reconnaître !

Aline se retourna machinalement ; la voiture filait d'une allure rapide dans la direction de la Porte du Peuple, mais ses yeux eurent le temps de rencontrer ceux de madame d'Herblay, qui s'était retournée elle aussi. Ce fut de la sorte que ces deux femmes, qui tenaient tant de place dans la vie l'une de l'autre, s'entrevirent pour la première fois.

– Elle est belle, commença Antoinette aussitôt qu'elle crut pouvoir se fier à sa voix tremblante ; pourquoi ne me l'aviez-vous jamais dit ?

Marc haussa les épaules :

– Je ne m'en étais jamais aperçu apparemment.

– Et vous me jurez que vous ne saviez pas qu'elle fût à Rome ?

– Si je l'avais su, nous serions déjà partis.

– Vraiment ?.. vraiment ?.. – Et la voix brisée eut un faible frémissement de joie.

– Comment en doutez-vous ? de pareilles rencontres ne peuvent être qu’embarrassantes et pénibles, dit Marc, dont le cœur débordait cependant d’un sentiment très semblable à la joie.

– Vraiment vous ne l’avez pas vue pendant votre dernier séjour à Paris, et personne n’a essayé de vous rapprocher d’elle ? poursuivit Antoinette, exprimant le soupçon qui s’était emparé tout à coup de son imagination inquiète.

– Personne ! s’écria Marc, qui ne répondit qu’à la seconde question, pour esquiver un mensonge. Il avait pris depuis longtemps, avec dégoût sans doute, mais enfin il avait fini par prendre l’habitude d’opposer ces misérables défaites à des pièges sans cesse tendus, et il appelait cela vis-à-vis de lui-même une façon de la ménager, comme si la finesse supérieure de la femme n’avait pas toujours raison des échappatoires, des équivoques, quand l’homme est assez malavisé pour engager une lutte inégale sur ce terrain.

– Qu’est-elle venue faire ici ? reprit Antoinette, cherchant toujours à lire dans le fond de son regard, qui, lui, n’avait jamais su mentir.

– Voir Rome sans doute, répondit Marc avec une feinte indifférence. Réfléchissez donc que ma mère elle-même croit que nous l’avons quittée. Henrion seul est au courant d’un retard.

– Que nous ne prolongerons pas, acheva Antoinette avec vivacité.

– A votre gré. J’aurais eu pourtant besoin de quelques jours encore pour achever ce travail de recherches que j’ai entrepris à la bibliothèque du Vatican.

La physionomie de la jeune femme, rassérénée un instant, s’assombrit de nouveau.

– Elles sont très liées ? reprit madame d’Herblay après un long silence.

– Qui donc ?

– Votre cousine Olga et...

– Je n’en sais rien. Oui. je suppose.

– Qui peut dire si elles ne viennent pas se jeter volontairement sur votre chemin ?

– Quelle idée ! s’écria Marc. – Il n’eût pas osé concevoir tout seul l’idée en question, mais se sentait follement heureux qu’elle ne parût pas

invraisemblable à d'autres, Quelle idée !.. elle est trop fière pour courir après qui l'a trahie.

– Comme vous défendez son caractère ! Il y a pourtant des sentiments qui font taire la fierté chez les femmes.

– Mais, en supposant que cela soit, et c'est impossible, ma volonté ne pourrait-elle-déjouer ce prétendu complot ?

– Votre volonté ? répéta Antoinette d'un air rêveur, comme si elle eût douté qu'il eût cette arme, toute-puissante en effet, à sa disposition. Écoute, poursuivit-elle, changeant brusquement de ton et d'attitude, écoute, je n'aurai peut-être jamais le courage de te répéter ce que je vais te dire aujourd'hui, mais, vois-tu, il y a des heures où le ciel me punit d'avoir accepté le sacrifice de ta vie, des heures où il me semble que j'aurais dû comprendre, quand tu me l'offrais, qu'il était au-dessus des forces humaines de l'accomplir jusqu'au bout ! Mes remords sont si cuisants dans ces moments-là, que je suis tout près de te vouloir rendre ta liberté.

– Eh ! grand Dieu ! qu'en ferais-je ? s'écria Marc avec une indicible amertume, songeant que le seul usage qu'il eût voulu faire, hélas ! de cette liberté, lui serait défendu par le ressentiment d'Aline, qui devait, quoi que pût dire cette femme affolée, le haïr, le mépriser.

– Du moins, tu serais quitte de mes plaintes, de mes reproches, de mes pleurs. Va ! je sais bien, tout en y revenant sans cesse, malgré moi, ce qu'ils peuvent produire sur une affection affaiblie déjà ; ils en détruisent la dernière étincelle, voilà tout. Ne me dis pas non, tu ne m'aimes plus. Dès que l'amour a senti sa chaîne, tout est fini !

– Antoinette !

– Ne prends pas ma main, laisse-moi le courage d'aller jusqu'au bout. Cette chaîne, il y a longtemps que tu la portes avec impatience. Peut-être l'enthousiasme, qui rend possibles les folies et qui excuse les crimes, était-il déjà éteint en toi quand tu as pris la charge de ma triste vie ; je ne voulais pas le croire, je me cramponnais à mes illusions. Inutile ! inutile ! elles m'ont échappé une à une. Ah ! la destinée a été cruelle envers moi, j'ai payé bien cher mon bonheur et, ce qui me désole, ce qui me tue, je te l'ai fait payer plus cher encore.

De grosses larmes roulaient sur les joues de madame d'Herblay ; Marc fit un mouvement pour les essuyer, mais il se rappela à temps qu'ils traversaient un lieu public et ne fut pas fâché, au fond, de la contrainte imposée à son attendrissement.

– Tais-toi, murmura-t-il, tu oublies que toutes les joies de ma vie, je te les ai dues, je te les dois encore.

– Oui, dit Antoinette, nous nous sommes bien aimés, et pour moi tu es toujours, à toi seul, plus que le monde entier. Aime-moi aussi longtemps que tu pourras, si je me trompe, ajouta-t-elle avec une effusion qui indiquait assez que la crédulité du cœur était toujours chez elle prête à reprendre le dessus, mais ne mens jamais, voilà tout ce que je voulais te dire. Ne t'impose jamais les apparences de la fidélité, ce serait indigne de toi et de moi. D'ailleurs, – elle eut un sourire douloureux, – je suis clairvoyante ; le jour où ma présence te deviendrait importune, je le comprendrais, je crois, et je m'effacerais volontairement.

– Où irais-tu, pauvre petite ? dit Marc en traitant cette menace avec une légère nuance d'ironie et de dédain, comme il eût fait de celle d'un enfant.

– Que t'importe, puisque tu n'aurais rien à craindre pour moi ? Je ne suis plus exposée aux vengeances de personne, et Dieu n'offre-t-il pas toujours un refuge aux malheureux qui lui reviennent, même de loin, de très loin ? Tu secoues la tête ? Tu te rappelles le temps où je parlais d'offrir à Dieu un repentir qui est devenu si vite du désespoir. Va ! je ne recommencerai jamais ce qui a été la cause de tous tes maux, dit-elle en lui saisissant la main pour la serrer contre son cœur.

Marc se demandait si c'était une épreuve et se tenait sur la défensive, quelque touché qu'il fût par cet élan d'humilité, de tendresse et d'apparente abnégation. L'Antoinette d'autrefois semblait renaître avec les qualités d'insinuante douceur et de faiblesse irrésistible qui avaient exercé sur lui un si funeste empire. Depuis longtemps, il ne l'avait vue au contraire qu'irritable et violente.

Pourquoi ce changement soudain ? il s'en méfiait et il avait tort : c'était lui faire injure. Le caractère de madame d'Herblay avait pu se fausser et se corrompre sous la pression de circonstances contraires à tous ses instincts naturels ; irrésolue, timide, esclave de l'opinion, elle avait été conduite,

faute de principes suffisants et par une série de catastrophes, à brûler ses vaisseaux, à se perdre aux yeux du monde, à agir enfin comme l'eût fait la personne la plus hardie ; d'un pareil désaccord avaient jailli fatalement toutes les révoltes, toutes les colères, toutes les exigences irréalisables qui l'avaient rendue peu à peu différente d'elle-même au point que parfois elle ne se reconnaissait plus ; mais cette âme dévoyée, obscurcie, était susceptible encore d'impulsions généreuses, et le choc moral qu'elle venait de subir réveillait en elle, pour un instant du moins, tous les bons sentiments. La femme qui jusque-là n'avait été dans sa pensée qu'un nom, un mythe, une abstraction, s'était faite vivante à l'improviste, et sa propre faute lui était apparue en même temps avec la plus implacable netteté. En présence de cette jeune créature dont elle avait volé le bonheur intime, elle s'était dit à travers les angoisses de la jalousie qu'il serait beau de rendre Marc au devoir dont elle l'avait naguère éloigné. Certes, elle eût préféré que le devoir n'eût pas ces cheveux d'or, et cette florissante jeunesse, et ce bel œil. bleu profond qui avait répondu avec tant de calme au noir éclair du sien ; n'importe, les choses héroïques tentent toujours un cœur féminin qui n'est pas entièrement perverti. Elle avait donc entr'ouvert la porte à son prisonnier ; mais en parlant de cette liberté qu'elle lui rendait à regret, ses regards demandaient grâce comme ceux de la victime qui s'offre au bourreau en l'implorant encore, et avec le vague espoir qu'il l'épargnera. Une fois de plus, Marc eut pitié, il ne trouva pas l'énergie nécessaire pour prononcer le mot décisif qu'elle redoutait d'entendre :

– Pourquoi me parler de rompre nos liens, dit-il avec une douceur triste, quand ils sont tout ce qui nous reste ? Je n'ai que toi au monde. A qui me renverrais-tu ?

Elle essaya de nommer Aline, mais il lui imposa silence et répéta :

– Toi seule, – d'un ton qui n'était ni tendre ni persuasif, mais impatient plutôt et douloureux.

Si Antoinette fut rassurée, c'est qu'elle ne demandait qu'à l'être.

XVI

Pendant qu'avait lieu cette explication, madame de Vesvre parcourait allégrement le labyrinthe de marbre où s'alignent les bustes d'empereurs en porphyre, où la *Daphné* du Berninlève vers le ciel ses bras déliés qui s'effilent en rameaux, et où sourit la Vénus sèche et maniérée pour laquelle posa impudiquement Pauline Borghèse. Ses petits pieds brûlaient les dalles, elle voltigeait de ci de là comme un papillon, disant à propos de tout mille folies, et sa gaîté extravagante étourdissait Aline qui n'y connaissait aucun motif. Jamais elle ne s'était autant amusée, jamais son infatigable activité d'esprit n'avait trouvé meilleur emploi ; cela valait mieux mille fois que le tapage, les petites intrigues et les plaisirs frelatés du monde.

Elle allait jouer à son gré, croyait-elle, avec la vie, avec l'amour, décider du sort de trois personnes ; les bases de son roman étaient posées, et elle en dessinait d'avance les péripéties, rapportant à cette illusion tous les objets qui l'entouraient ; par exemple, elle s'avisa qu'un certain Méléagre avait la physionomie de Marc, et il descendait de son piédestal pour courir à elle, lui prenait le bras, lui demandait conseil, exprimant le plus sincère repentir, la suppliant de le réconcilier avec sa femme. Naturellement, elle se faisait prier, il fallait bien prendre cette fameuse revanche, mais dans tous les coins les muses semblaient chanter l'épithalame, et sur une plinthe fleurie Cupidon achevait évidemment le mariage interrompu. Ces fantaisies la réjouissaient fort ; les longues galeries, où le soleil entraît à flots dorés, lui faisaient l'effet de salles de fêtes aux illuminations féeriques ; elle y donnait un bal en l'honneur de cette réconciliation opérée par ses soins, et dansait de tout son cœur avec Terpsichore, les satyres et les nymphes.

Voilà comme cette aimable folle comprenait pour le moment l'art et la mythologie, tant il est vrai que nous voyons autour de nous ce que nous portons en nous, chimères lugubres ou riantes.

Et madame d'Herblay, qu'en ferait-on ? Oh ! la baronne eut vite disposé de son sort ; quoique le nombre des couvents ait terriblement diminué à Rome, il en reste encore, et de très pittoresques, qui peuvent être pour les cœurs revenus de tout un pis-aller fort supportable. Le bandeau ascétique irait bien à ces traits pâlis qui n'avaient plus assez d'éclat pour se couronner de roses terrestres, et dans la retraite qu'elle lui choisissait poétique et belle, avec un de ces cloîtres silencieux encadrant de leurs colonnettes un jardin où le gazouillement amoureux du rossignol se mêle au tintement mystique des cloches, la pénitente ne serait pas trop à plaindre. Madame de Vesvre voulait que personne ne fût à plaindre, elle arrangeait tout pour le mieux dans le meilleur des mondes possible, étant si contente elle-même. L'état d'excitation fiévreuse et contenue où elle se trouvait ne peut être comparé qu'à celui du pêcheur à la ligne qui voit sa proie flairer l'hameçon ; une petite secousse encore, un peu d'adresse, de patience, et le poisson aura mordu, il sera pris, on ne le lâchera plus ! Les émotions de cette pêche imaginaire rendaient Olga si visiblement indifférente à tout ce que lui disait, à tout ce que lui montrait Aline, que celle-ci, à plusieurs reprises, répéta :

– Que vous êtes distraite aujourd'hui ! où donc avez-vous l'esprit ?

– C'est l'effet de ce grand soleil, répondait Olga ; oui, le soleil m'aura grisée un peu.

– Je crois que nous ferons mieux de rentrer, dit Aline désespérant de l'intéresser à quoi que ce fût.

Et elles rentrèrent en effet ce jour-là beaucoup plus tôt que de coutume.

– Un monsieur vient d'arriver qui attend ces dames dans le salon de lecture, leur dit, en se courbant jusqu'à terre, l'élégant jeune homme en habit noir qui, au pays de l'accueil aimable par excellence, se trouve sur le seuil de tous les grands hôtels pour en faire les honneurs, sans préjudice de l'empressement obséquieux du concierge, des salamalecs du courrier et de la bienvenue souriante de tous les subalternes en général.

Un monsieur ! les deux femmes ne faisaient et ne recevaient pas de visites ; elles ne connaissaient personne à Rome. Aline, surprise, regarda

d'un air interrogateur madame de Vesvre, qui rougit et pâlit :

– Grand Dieu ! avait-elle pensé, serait-ce lui déjà !

Les événements marchaient trop vite en ce cas. Elle n'était pas préparée à les affronter encore.

– Dans le salon de lecture, dites-vous ? balbutia-t-elle pour gagner quelques secondes.

– Voyons qui ce peut être, reprit tranquillement Aline. Je vais...

– Non, n'y allez pas s'écria la baronne. Trop tôt ! ajouta-t-elle à part ; beaucoup trop tôt ! Et puis se présenter ainsi effrontément devant elle au lieu de me laisser préparer les voies !.. Il est fou !

C'en était fait du succès de son roman, si les personnages se mêlaient d'agir sans la consulter.

Elles étaient toutes deux debout au milieu d'une grande cour carrée que bordaient de tous côtés de larges galeries à arcades, garnies de fleurs, de sièges pliants, de petites tables, espèce de promenoir couvert sur lequel débouchaient le salon, le fumoir, le buffet de l'hôtel.

– Le voici là-bas, *signora barona*, dit le *cameriere* avec un clignement d'yeux discret du côté de la porte-fenêtre où venait d'apparaître une figure d'homme qui n'était pas celle de Marc.

– Est-ce possible ? Sacha ! s'écria madame de Vesvre avec un certain soulagement.

Aline tressaillit et changea de couleur ; son trouble n'échappa point au prince Alexandre, qui déjà les avait rejointes.

– Comme elle perd contenance ! pensa-t-il, je le savais, j'en étais sûr, elle est à moi, – et il plongeait dans ses yeux, dont les paupières, se baissèrent malgré elle, ce regard qui tant de fois lui avait été importun et qui, au moment même, ne trahissait qu'avec trop d'éloquence cette pensée brutale : – Elle est à moi, je l'aurai tôt ou tard. – Ses sentiments n'étaient au fond que de la crainte, une honte vague, mais la fatuité si souvent justifiée du prince Orsky voulait qu'il s'y mêlât de l'attrait, une sorte de fascination, et vraiment la rougeur des joues d'Aline semblait donner raison à cette hypothèse. En vain affectait-elle un air sérieux et mécontent : – Feintes que tout cela, pensait le prince. – Il connaissait ce jeu de la pudeur aux abois, qui est le symptôme le plus sûr d'une prochaine défaite..

– Sacha ! répétait la baronne abasourdie, tout en entraînant son frère vers l’escalier qui conduisait chez elle, afin que les gens ne continuassent pas à être témoins de cette scène de famille, – comment ! tu ne retournes donc pas en Russie ?

– J’y retourne par le chemin le plus long. Ma présence là-bas n’est pas bien nécessaire, à en croire les dernières nouvelles que j’ai reçues. Bref, à tort ou à raison, je me permets de flâner un peu en route.

– Mais tu étais si loin de cette idée quand nous sommes parties ! s’écria naïvement la baronne.

– Peut-être, dit Orsky en jetant un coup d’œil furtif du côté d’Aline qui détourna la tête et s’en repentit bien vite, car elle sentait qu’il n’eût pas fallu comprendre que le *peut-être* était souligné à son intention.

C’est-à-dire que tu préméditais de nous surprendre ? Pourquoi n’avoir pas demandé plutôt la permission de nous accompagner ?

– Qui sait si vous me l’auriez accordée ? répondit Orsky avec son joli sourire vague et caressant. Me chasser, maintenant que je suis ici, serait plus difficile.

– O perfide Tartare ! gronda entre ses dents miss Ruth qui venait d’entrer chez madame de Vesvre et était restée pétrifiée, bouche béante, hors d’état dans sa sincérité rogue de répondre un mot aux amabilités un peu narquoises du prince.

– Ainsi, dit-elle à Aline quelques instants après en l’aidant à s’habiller pour le dîner, ce suppôt de Satan nous poursuit jusqu’ici ? il va loger sous le même toit que nous et ne pas nous quitter plus que notre ombre ?

– Pourquoi l’appeleriez-vous suppôt de Satan ? dit Aline, qui ne voulait pas paraître partager les appréhensions trop visibles de sa vieille amie.

– Parce qu’il ne dit jamais la vérité, parce qu’il enjôle tout le monde, et enfin parce que je déteste les Russes, répliqua l’Anglaise avec une emphase furibonde.

– A la bonne heure ! voilà des raisons !

Et Aline se mit à rire si gaîment, si franchement, que miss Ruth, rassurée à demi, se dit tout bas : – J’exagère peut-être ; il n’est peut-être pas si dangereux.

– Mais quelle mouche t’a piqué ? Que viens-tu faire ici à l’improviste ? répétait pour la vingtième fois la baronne en braquant son lorgnon d’un air perplexe sur la physionomie impassible de son frère, qui cassait tranquillement la tige d’une rose blanche pour la passer à sa boutonnière. Le diable s’en mêle ! pensait-elle. Sa présence va entraver à chaque instant nos manœuvres, s’il est amoureux d’elle surtout, comme je le crois maintenant, comme j’en suis sûre.

Toute la soirée elle fut préoccupée ; Orsky fit à lui seul les frais de la conversation ; la nuit, elle ne dormit guère, mais le lendemain matin, à sa toilette, une idée lui vint qui la fit sourire.

– Oui, dit-elle, le diable s’en mêle, et c’est peut-être pour le mieux. Ce comparse m’aurait manqué ; quand j’y pense ; il n’y a pas de meilleur stimulant que la jalousie, je connais les hommes, c’est le grand moyen. Si Marc voit que sa femme n’est pas abandonnée, il n’en viendra que plus vite à résipiscence ; mais le pauvre Sacha, nous risquons de lui briser le cœur, ajouta-t-elle avec une pointe d’ironie. Bah ! le cœur de Sacha ! je n’en connais pas, sauf celui d’Albéric, qui soit moins susceptible d’éprouver un pareil accident. Ce qu’il appelle l’amour n’est qu’un passe-temps pour lui : flirter, courir de ville en ville après une femme qui lui plaît, la compromettre un brin, en s’amusant lui-même, soit ! mais souffrir, lui, Sacha ? Il en est incapable.

– N’est-ce pas, tu es trop fort pour cela ? dit-elle en allant se suspendre d’une façon câline au cou de son frère qu’on venait d’annoncer.

– Pour quoi faire ? demanda le prince.

– Pour prendre rien au sérieux en ce monde.

– Parbleu ! répondit Orsky. Sauf ce qui te concerne pourtant, tes caprices et ton plaisir, se hâta-t-il d’ajouter avec la galanterie dont il ne se départait pas même à l’égard de sa sœur, et il effleura de la pointe de sa moustache, la tête blonde qui se levait vers lui. Tout en lui donnant ce baiser distrait accompagné d’un de ces mensonges que lui reprochait si fort le puritanisme de l’honnête miss Ruth, il songeait combien il avait pris au sérieux, en réalité, l’absence d’Aline, comme Paris lui avait paru vide après son départ, et la peine qu’il avait eue à laisser deux longues semaines s’écouler avant de la rejoindre, et la compensation délicieuse qu’il avait trouvée à cette

angoisse dans le sentiment d'être jeune comme il ne l'avait jamais été, de tenir pour la première fois de sa vie passionnément à quelque chose. Lui aussi, après tant d'amours écrites en prose plus ou moins vulgaire, il aurait son idylle, lui aussi il irait en Arcadie ! Il se le promettait depuis de longs jours déjà, il se le promit avec un redoublement d'ardeur et de ténacité en voyant Aline entrer ce matin-là dans la salle à manger, fraîche comme une fleur sous sa couronne de cheveux blonds. Sans doute elle était avec lui réservée, silencieuse, mais il n'en était pas moins persuadé que, si elle l'avait fui, c'était comme la jeune nymphe qui devait lui ressembler, pour être suivie, et il la suivrait en effet jusqu'à ce qu'il eût triomphé de cette apparente froideur. Le radieux printemps, la nature enchantée, toute la magie des choses environnantes seraient pour lui autant de complices, en admettant qu'il en eût besoin. Pendant le déjeuner, on projeta une visite à Tibur, et il eut à ce propos de charmantes réminiscences classiques. Il faudrait aller aussi de Frascati à Tusculum, à Rocca di Papa, au lac de Nemi, consacrer plusieurs jours à des excursions dans les monts Albains.

– Il compte donc rester longtemps ici ? se demandait Aline, et elle en voulait à la baronne de permettre ce séjour. Tout lui inspirait une certaine méfiance, même les allures d'Olga, si nerveuses depuis la veille. Quelles embûches y avait-il donc autour d'elle ? La prudente jeune femme n'en savait rien, mais se tenait sur ses gardes. Un autre cependant veillait sur elle à son insu.

En consultant la liste des étrangers qui paraît à Rome chaque semaine, Marc n'avait eu aucune peine à découvrir la demeure de la baronne de Vesvre ; il n'avait même pas eu besoin de questionner les gens de l'hôtel pour se mettre au courant des habitudes de ces deux dames, car elles les conformaient naturellement au train ordinaire de la vie romaine ; surveiller leurs allées et venues régulières, se rendre un compte exact et minutieux de leur temps, tel fut désormais l'intérêt de ses journées. Madame d'Herblay le croyait-elle tout de bon occupé à fouiller les archives du Vatican ? Il n'en savait rien et il n'y songeait guère, ayant d'autres soucis plus graves qui l'absorbaient tout entier. Le premier jour, en effet, où, s'effaçant dans la foule du Corso, il avait guetté la sortie d'un landau découvert qui, à heure fixe, venait prendre les deux jeunes femmes, Alexandre Orsky lui était

apparu assis devant Aline comme s'ils ne s'étaient pas quittés depuis cette matinée pleine d'émotions si poignantes où, de la fenêtre d'Albéric de Vesvre, il les avait aperçus dans la même attitude. Était-ce un cauchemar ?.. Quel démon le lui infligeait ? Aline lui donnait-elle volontairement, en manière de vengeance, le spectacle de la liaison qui l'avait consolée ? Il connaissait le cynisme élégant, la savante dépravation, toutes les passions raffinées et fougueuses à la fois du prince Orsky : fallait-il croire que cette femme, au maintien si chaste, en fût le jouet ? Elle ne valait donc pas qu'il la regrettât, elle n'était digne que de mépris. Et pourtant un regret furieux lui déchirait le cœur, et pourtant il n'adressait de reproches qu'à lui-même, qui avait pu l'exposer aux périls de l'isolement, de la séduction...

II. vit la voiture s'arrêter sur l'ordre du prince, il vit celui-ci faire signe à l'une des belles bouquetières qui présentent aux passants leurs corbeilles embaumées, il le vit encore choisir des fleurs qu'il offrit aux deux jeunes femmes. Olga attacha coquettement les siennes à son corsage, Aline pencha la tête vers son bouquet pour le respirer et Marc de Sénottes remarqua très bien ce qu'elle ne parut pas remarquer elle-même : Orsky s'emparait à la dérobée d'un pétale effeuillé qu'avaient dû toucher ses lèvres. Puis le landau prit rang dans la brillante procession d'équipages qui monte au Pincio, à cette heure qui est la plus gaie, la plus mondaine de la journée, tandis que Marc, bouleversé par un colère sans nom, regagnait, en trébuchant comme un homme ivre, la petite maison de la via Nomentane. Ce jour-là il se mit aux pieds d'Antoinette, il lui dit qu'il l'adorait, qu'il la vénérât, qu'elle était à ses yeux mille fois au-dessus de toutes les femmes qui osaient la juger. Elle écoutait étonnée, mais presque heureuse.

– Nous partirons, répétait Marc, rien ne me retient plus, – et en lui-même il ajoutait : – Je la lui abandonne, qu'il la garde, flétrie comme elle l'est désormais à mes yeux.

Mais ces résolutions ne devaient avoir d'autre effet que de lui prouver une fois de plus l'impuissance de sa volonté, car le lendemain un aimant irrésistible le ramena au Corso pour s'assurer de ce qui le désespérait ; il paya des espions, il se fit espion lui-même : il acquit la certitude d'une intimité que son esprit jaloux et torturé se plut à croire aussi étroite au fond qu'elle semblait l'être à la surface ; sans doute madame de Vesvre y était

toujours mêlée, mais la présence de cette étourdie, contre laquelle il avait eu tant de préventions, ne justifiait rien à ses yeux ; ce qu'il pouvait supposer de moins insultant pour elle, c'est qu'elle protégeait le mal à son insu et servait de porte-respect sans y entendre malice. Tout le jour, il les suivait à la dérobée ; le soir, il passait et repassait sous les fenêtres ouvertes, derrière lesquelles il entrevoyait leurs ombres rapprochées ou croyait entendre des lambeaux de conversations familières ; mais quelque atroce que fût son supplice en ces heures de poursuite silencieuse, acharnée, il souffrit plus encore lorsque, durant cinq jours, ce supplice fit trêve. Ils avaient entrepris le tour projeté dans la campagne de Rome ; combien les volets clos, le silence, la disparition de tout indice, étaient pires que les témoignages visibles sans cesse renouvelés, affirmés, dont il se faisait un trésor d'amertume ! Son imagination battit la campagne ces cinq jours-là, jusqu'à la démence ; quand il revit Aline sous le porche de l'hôtel, il lui sembla ressusciter, et cependant Orsky était encore derrière elle, toujours avec l'inséparable madame de Vesvre. Il offrit son bras, qui fut refusé, il est vrai, refusé même d'un air assez sec, et ce refus suffit une heure entière à chasser les fantômes qui hantaient le malheureux. Il lui avait semblé qu'Orsky était importun, qu'on le lui marquait assez nettement. S'il avait pu être sûr !. Il serait resté en ce cas pour la protéger contre les impertinences d'un fat, car après tout elle était sa femme, elle portait son nom, il n'y avait que lui au monde qui eût le droit de la défendre... Le droit ? pouvait-elle après ce qui s'était passé lui accorder aucun droit ? Quoi qu'il en fût, son devoir était de veiller sur elle de loin, de se tenir prêt à intervenir si son honneur ou son repos était menacé. Ce raisonnement relevait à ses propres yeux le rôle misérable qu'il s'imposait ; il trouverait peut-être l'occasion de se faire son champion, son chevalier. Et, jusque-là, il dévorait à l'écart toutes les humiliations, toutes les incertitudes les plus amères, forcé encore à trouver des prétextes, des défaites, des attermoissements pour essayer de tromper cette autre femme qui ne l'interrogeait ni ne le pressait plus, qui attendait morne et sans force de résistance désormais, comme l'agonisant attend la mort, quelque crise imprévue, le dénoûment d'une situation intolérable pour tous.

– Qu'exiges-tu de moi ? Si c'est que je m'éloigne, aie donc au moins le courage de me le dire, de me repousser ; si, au contraire, ma tendresse sans

cesse blessée, fidèle quand même, t'est nécessaire encore, pourquoi me faire languir ici ? Où veux-tu que je te suive ? Je suis prête, prête à vivre ou à mourir, mais finissons-en.

Il entendait ces adjurations, ces prières désespérées dans son silence même, il les voyait dans ses yeux qui dérobaient leurs larmes, il ne doutait pas qu'en réalité elle ne fût instruite de tout, car pour savoir il suffisait qu'elle le voulût ; cependant, par une inconséquence inexplicable, Marc travaillait encore à l'abuser.

XVII

L'après-midi avait été très chaude ce jour-là : madame de Vesvre en prit prétexte pour faire la sieste, mais avant de s'étendre sur sa chaise longue, dans la demi-obscurité transparente du salon aux stores baissés, elle répondit à son mari qui lui avait écrit la veille.

« Soyez tranquille, mon cher Albéric, tout marche bien, pas assez vite à mon gré, sans doute, mais vous connaissez le proverbe : *Chi va piano*. Il se prend de plus en plus, chaque jour, comme une mouche dans une toile d'araignée : c'est évident puisqu'il reste... Mieux que cela, il s'occupe de nos faits et gestes, il nous suit. J'ai pu m'en assurer et je m'en amuse autant qu'il est possible de s'amuser toute seule d'un succès quelconque, car il va sans dire que je me condamne à demeurer bouche cousue. Ils ne doivent rien savoir, ni elle, ni Sacha, ce serait tout perdre ; leur rôle, dont ils ne se doutent guère, est de me servir de gluaux dans cette chasse d'un nouveau genre. Sacha est toujours galant comme vous savez ; il doit inquiéter terriblement l'autre, bien qu'il n'y ait pas de quoi, je vous jure. Aline ne l'encourage guère à être aimable, mais il suffit que les apparences y soient, et elles y sont. Comme il doit enrager, le malheureux ! comme je souhaiterais qu'il fût en mon pouvoir de faire un jour où l'autre bouillir à petit feu dans la même chaudière d'enfer certain mari de ma connaissance, mais il y a des gens invulnérables ; ce mari-là, mis à semblable épreuve, irait, je gage. où vous allez pour vous distraire de mon absence : au club, chez mesdames X, Y, Z... Gardez-vous surtout de prendre en mauvaise part ces initiales ! Je ne fais allusion ici qu'à nos amies communes aux jours desquelles vous êtes fidèle, n'est-ce pas ? et à qui je vous charge de me rappeler de temps en temps lorsque languira quelque sujet de conversation

plus vif ; mais d'abord et avant tout et sérieusement, tendrement, mille et mille fois encore, embrasse le. petit Sacha jusqu'à mon retour prochain, qui sera, j'en réponds plus que jamais, un retour triomphal. Marc est sur la pente au bas de laquelle on se rend à merci. »

Après avoir glissé sous une enveloppe rose à l'anagramme Roma Amor, ces renseignements. accompagnés des menues flèches qu'elle avait l'habitude d'aiguiser dans ses dialogues conjugaux et que, faute de mieux, elle était réduite à décocher par correspondance, madame de Vesvre alluma une cigarette russe et se coucha tout de son long pour la savourer, en suivant dans la fumée bleue que ses lèvres lançaient au plafond les péripéties de la scène palpitante qui lui livrerait Marc pieds et poings liés.

– Aline est plus heureuse qu'elle ne le suppose, pensait-elle ; voilà son mari infidèle changé en amoureux jaloux !

Peu à peu ses paupières, appesanties par la chaleur et la fatigue, se fermèrent tout à fait et elle s'endormit.

– Madame la baronne repose, dit la femme de chambre à Aline qui, beaucoup plus active, venait, l'ombrelle à la main, proposer un promenade.

– Bon ! quand elle s'éveillera, vous lui dire que j'ai été prendre l'air avec miss Ruth, répli qua la jeune femme, toute heureuse d'échapper à la poussière du Corso où elle eût été entraînée inmanquablement et de pouvoir s'isoler e liberté. – Ma chère, dit-elle à miss Ruth, j vous annonce une bonne nouvelle : nous avon congé aujourd'hui, rien ne nous empêche de courir à la villa Pamphili, qui doit être délicieusement déserte. Faites appeler un fiacre avant que personne ait ouvert l'œil.

Aline s'égarait volontiers dans les allées le moins fréquentées de ces admirables jardins si nombreux à Rome, que leurs propriétaire livrent avec un vrai luxe d'hospitalité princière soit au public en masse à certains jours déterminés, soit le reste du temps à quelques privilégiés sur la simple demande d'une permissior Matinale autant que madame de Vesvre éta paresseuse, elle profitait de cette permissio obtenue pour s'en aller de bonne heure lire, dessiner ou songer sous les charmilles pleine de mélancolie et de fraîcheur, qui ouvrent sur des perspectives de statues ou de fontaines elle aimait aussi regarder, du haut de quelque terrasse de marbre, le soleil qui s'abaissait à l'horizon en incendiant un coin de cette campagne où les plus

belles ruines antiques rompent l'uniformité grandiose de la plaine que bornent les lignes harmonieuses des monts et des collines baignés dans la pourpre du couchant. Il y a une de ces terrasses près de la charmante villa que les Italiens nomment Belrespiro, et un bois de pins, célébré par les poètes, où la rêverie peut se perdre à son gré comme dans le temple même du silence, et d'interminables allées de myrtes et de lauriers aboutissant à des vallons presque sauvages dont l'unique clôture visible est un rempart d'aloès gigantesques. Tout cela sert de ceinture au charmant casino construit par l'Algarde, et ce fut tout cela qu'Aline alla chercher en compagnie de miss Ruth. Bientôt même elle esquiva la compagnie de sa gouvernante qui, si discrète qu'elle fût, l'empêchait de s'abandonner à ses pensées ; elle laissa miss Ruth s'escrimer sur un banc contre les mailles de l'ouvrage au crochet qu'elle portait toujours en poche, et s'enfonça toute seule sous les ombrages.

Elle marchait au hasard, les mains chargées de rameaux d'azerolier aux grappes blanches qu'elle avait cueillis, l'œil fixe, absorbé, ne regardant qu'en elle-même, l'oreille distraitement ouverte au lent et mélodieux soupir des rossignols qui se détachait par intervalles sur la clameur frénétique et ininterrompue des cigales, timbaliers infatigables qui semblent prêter une voix à chaque brin d'herbe. Toutes ces ardeurs pénétrantes du Midi, toutes ces voluptés suaves se communiquaient peu à peu à son cœur, l'engourdisant comme eût pu le faire un philtre. De l'épaisse muraille de feuillage s'échappait un oracle confus : – Il faut aimer ! il faut aimer !.. –

Les insectes bruissaient, les oiseaux chantaient, se répétant les uns aux autres l'écho mystérieux de ces paroles que la terre embrasée semblait redire au ciel étincelant. En vain essayait-elle de ne pas comprendre, l'éloquent murmure s'imposait de plus en plus, il sortait de la voûte de verdure arrondie au-dessus d'elle, et des haies de roses qu'elle effleurait en passant, et des eaux endormies, et des parfums presque étourdissants que les pins parasols, les frênes à fleurs, les mimosas distillaient dans l'air.

C'étaient des frôlements d'ailes, des frissons de feuilles, comme une extase de toutes choses qui lui faisait trouver plus triste encore sa jeunesse inutile, dédaignée, sans joies : – S'il était ici ! pensa-t-elle. – Quelle espérance absurde, irréalisable, s'obstinait donc à languir tout au fond

d'elle-même 1 En admettant qu'il revînt, pourrait-elle pardonner ?. Elle hésitait à répondre, s'irritait de se sentir faible, se représentait, pour trouver des armes contre lui, les instants qu'il avait dû passer avec une autre femme dans ces mêmes jardins où elle eût voulu aujourd'hui errer à son bras. Mais quand elle eut réussi à repousser la figure de Marc, une autre figure bien autrement importune vint se mêler à sa rêverie : celle du prince Orsky. Contre le prince Orsky elle eût souhaité de trouver un refuge, un appui ; elle ne savait pas bien pourquoi, mais il était redoutable ; volontiers elle aurait dit de lui comme Marguerite parlant du satanique compagnon de Faust : « Je frissonne à l'aspect de cet homme ; on sent qu'il ne prend part à rien. Il porte sur son front, écrit en traits de feu, qu'il ne saura jamais ici-bas aimer une âme ;. sa présence me serre le cœur. »

– Aline ! dit auprès d'elle la voix qu'elle craignait d'entendre.

Elle tressaillit, laissa tomber la brassée d'azeroles qu'elle tenait, et, se retournant brusquement, vit à deux pas Alexandre Orsky. Cette soudaine apparition répondait trop à ses pensées secrètes pour ne point la frapper d'effroi. Pâle, tremblante, elle essaya de parler et ne trouva rien à dire :

– Comme je vous fais peur ! s'écria Orsky.

– Peur. non, balbutia-t-elle enfin, mais je suis surprise ; je ne vous avais pas entendu marcher.

– La mousse amortit le bruit des pas, et puis vous étiez perdue dans vos réflexions ; je n'ai pas voulu vous interrompre.

Aline promena autour d'elle un regard inquiet ; pour la première fois, elle se rendait compte qu'elle était bien loin de miss Ruth, s'étant avancée beaucoup plus qu'elle ne le croyait sous l'épais couvert de pins et de chênes verts, où maintenant aucun bruit ne résonnait plus.

– Je n'ai pas voulu vous interrompre, répétait le prince ; j'ai été respectueux et patient. Aline, reprit-il en se jetant devant elle d'un mouvement passionné comme s'il eût supposé qu'elle voulût fuir et qu'il eût été décidé à la retenir coûte que coûte ; Aline, il faut que cette contrainte ait un terme ; je ne peux plus me l'imposer ; vous me chasserez peut-être demain, mais vous m'écoutez aujourd'hui.

– Qu'est-ce ? que voulez-vous ? demanda-t-elle d'une voix brève que l'émotion étranglait.

Aline s'efforçait cependant de paraître calme, mais les battements de son cœur devaient être visibles, elle sentait ses joues rougir et brûler. Jamais encore un homme ne lui avait parlé avec cet accent où la violence se mêle à la prière, avec cet accent plus significatif que les paroles mêmes et sur lequel la femme, eût-elle toute l'inexpérience d'une vierge, d'un enfant, ne saurait se tromper. Il lui semblait qu'un orage éclatât autour d'elle.

– Ce que je veux ? disait Orsky ; ce que je veux ? Quelle question !. murmura-t-il avec une soudaine amertume. Ne vous ai-je pas prouvé cent fois depuis que nous nous connaissons que j'étais votre esclave, que je n'osais rien espérer, rien désirer, tant votre pureté me pénétrait de crainte ! Hélas ! c'est moi qui tremble devant vous ; ne me regardez pas ainsi, ne vous éloignez pas, vous m'êtes sacrée ; laissez-moi vous dire une fois, rien qu'une fois, avec des sentiments qui ne peuvent vous offenser, car ils sont toute ma religion, que je vous aime. je vous aime.

Il avait saisi une de ses mains et la baisait éperdument ; cette ardeur démentait trop ses assurances de respect. Aline jeta un cri d'épouvante et de colère, se dégagea et le regardant en face :

– Si je vous suis sacrée, pourquoi êtes-vous là, pourquoi avez-vous pris ma main, pourquoi abusez-vous de ce que je suis seule pour me parler comme vous ne le feriez pas devant votre sœur ?

– Vous êtes si bien gardée d'ordinaire que j'ai le droit de profiter d'une heure qui ne se présentera plus, à moins que vous ne le vouliez, répondit-il effrontément. Ce que j'ai à vous dire, du reste, ma sœur et le monde entier pourront l'entendre quand vous m'aurez autorisé à vous le répéter tout haut. Que supposez-vous donc ? Le cœur que je mets -à vos pieds en ce moment, je vous le donnerais devant tous, avec mon nom, avec ma vie, avec tout ce que je suis, mal et bien. Le mal domine, hélas ! je ne me fais pas d'illusion, je ne me sens que trop indigne de vous ; mais il s'effacera pour toujours et sans laisser de trace si vous consentez à mettre librement dans la mienne cette main que vous me reprochez d'avoir prise. Oui, je serai ce qu'il vous plaira que je sois.

Le serpent n'aurait pas su trouver de plus puissantes paroles pour toucher la femme dans son orgueil et dans sa pitié. Aline demeura indécise ; il était si humble maintenant ; il paraissait si triste !

– Je ne suis pas libre, dit-elle, et vous le savez bien !

– Vous l’êtes, s’écria-t-il, vous l’êtes aux yeux de Dieu, aux yeux des hommes, votre conscience elle-même doit vous le dire. Une indigne trahison vous a déliée du serment qui n’a pas été tenu.

Elle secoua la tête.

– Ce mariage chimérique peut être annulé. C’est parce que je le crois, parce que j’en suis sûr, que j’ose vous parler de mon amour.

Et il lui en parla longuement, éloquemment, sans qu’elle l’interrompit ; personne mieux que lui ne possédait ce thème avec toutes ses variations, depuis les plus délicates jusqu’aux plus brûlantes.

Ce qu’il y a d’odieux chez le séducteur, c’est qu’il s’attaque à un être désarmé qui ne comprend pas le mal, qui ignore dans son innocence la valeur d’un mot suffisant à mettre sur ses gardes une personne mieux avertie. D’ailleurs, à défaut de vanité ou de faiblesse, Aline portait en elle une cause de danger : la loyauté parfaite, l’extrême bonté de son cœur ; il lui semblait avoir fait tort au prince Orsky en soupçonnant des intentions qui étaient au fond irréprochables. Certes ces intentions, elle ne comptait pas les encourager ; mais pourquoi lui interdire de les exposer, puisqu’elles n’avaient rien d’injurieux ? Une sorte d’attendrissement et de curiosité empêchait Aline d’interrompre, tandis qu’elle marchait auprès de lui à pas précipités pour abrégier leur tête-à-tête, le devançant toujours, évitant de le regarder, mais l’oreille tendue cependant à ces aveux qu’elle avait si follement désiré entendre de la bouche d’un autre. Il lui disait comment à première vue il avait été conquis et renouvelé, arraché pour jamais à une vie mauvaise dont il se complaisait à étaler les désordres, persuadé qu’il était dans sa perversité que cet aveu ne pourrait que troubler davantage ce jeune cœur ; quelle femme très pure a résisté jamais au désir de sauver une âme ? Il lui disait que, venu à Paris pour quelques jours d’amusement frivole, il avait négligé ses plaisirs, n’en comprenant plus d’autre que celui de la voir, de l’écouter, de respirer le même air qu’elle, de reconnaître peu à peu en sa personne l’idéal que, depuis sa première jeunesse, il avait gardé au plus profond de lui-même, vrai Dieu, sans cesse oublié pour de vaines idoles, mais au culte duquel il revenait toujours comme malgré lui. En y réfléchissant, il n’avait jamais aimé qu’elle, il l’avait cherchée avant de la

connaître dans toutes les femmes auprès de qui un pressentiment, réalisé enfin, lui avait défendu de s'attarder. L'ayant trouvée, il ne concevait plus la possibilité de vivre sans elle ; il était resté à Paris pour la voir tous les jours, il était venu à Rome pour la rejoindre et parce que l'absence avait exaspéré son amour jusqu'au délire.

Aline se sentait coupable d'écouter tout cela ; mais c'était la première fois qu'on lui parlait d'amour, et ses vingt ans subissaient la magie d'un langage sous l'influence duquel la jeunesse s'épanouit comme une fleur sous le soleil.

– S'il m'avait dit ces choses, songeait-elle, l'âme préoccupée de Marc ; mon Dieu ! ces aveux-là sur ses lèvres, ces sentiments-là dans son cœur... j'aurais été trop heureuse !

Elle plaignait le prince d'éprouver pour elle ce qu'elle ressentait pour un autre et aussi vainement ; ce malheur commun était un lien entre eux et lui inspirait une sympathie qu'elle eût voulu savoir exprimer, qui se reflétait dans ses yeux pleins de larmes et qu'Orsky était libre d'interpréter à son gré ; elle cherchait ce qu'elle pourrait dire pour le ramener à la raison sans ajouter à sa peine ; tout lui paraissait trop sévère. Ce scélérat de salon, débitant la tirade amoureuse qui lui avait déjà valu tant de succès et observant l'effet du poison qu'il versait, lui faisait l'effet d'un don Juan converti dont elle tenait dans sa main le rachat ou la damnation. Il l'effrayait toujours un peu, mais il l'intéressait ; elle eût voulu le guérir et le garder pour ami. Son silence, en se prolongeant, finit toutefois par embarrasser Orsky ; ils n'étaient plus qu'à cinq minutes du casino, dont l'élégante silhouette apparaissait au bout de l'allée. Allait-elle le conduire ainsi sans répondre jusqu'à cet endroit où l'attendait miss Ruth ? Serait-il joué par une petite fille ? Il essayait d'interpréter son air de rêverie, et, pour rompre le charme où il croyait l'avoir plongée par ses discours, se hasarda, presque timidement cette fois, à lui reprendre la main. Elle ne la lui retira pas : s'arrêtant tout à coup sur le point où deux chemins bifurquent à l'extrémité d'une salle de verdure :

– Il ne faut pas qu'on nous voie ensemble, dit-elle, comme si, réflexion faite, elle eût pris résolûment un parti. Je ne parlerai de notre rencontre à personne. Inutile de troubler Olga, et ma bonne Ruth jugerait mal... Non,

tout ceci doit rester entre nous. Demain matin, à huit heures, trouvez-vous dans l'église San-Carlo-al-Corso. J'y serai seule pour entendre la messe ; en sortant nous pourrons faire quelques pas ensemble, et je vous donnerai une marque de confiance dont je vous crois digne, si tout ce que vous m'avez dit de vos sentiments est vrai. Aujourd'hui, je ne saurais, je ne pourrais. Adieu ! »

Elle s'échappa, le laissant immobile, stupéfait de la rapidité de sa victoire, car c'était une victoire à n'en pas douter. Quand une femme remet au lendemain la réponse qui pourrait se résumer tout de suite en un non énergique et décisif, quand elle entre en pourparlers et fixe d'elle-même un rendez-vous à celui que la simple prudence lui défendrait de jamais revoir, elle se rend. Il n'était pas besoin pour comprendre cela de la grande expérience d'Orsky. – Dès la première sommation ! pensait-il. – A quoi bon tant de ruses, tant de lenteurs ? Il aurait pu oser plus tôt. Pour la première fois il avait jugé trop favorablement une femme. Ce caractère était si calme, si fier, si ferme à la surface ! Bah ! il y a de ces contradictions, de ces démentis, de ces surprises.

– Le divin imprévu ! murmura-t-il en citant un mot de Stendhal, dont il était le disciple.

Et il suivit d'un sourire redevenu sceptique, mais ravi néanmoins, car elle avait en s'éloignant de ce pas rapide et furtif une grâce charmante, presque aérienne, la forme élancée de la jeune femme qui s'effaça bientôt dans le dédale des bosquets. Quand elle eut disparu à droite, il tourna tranquillement à gauche, en allumant un cigare, le coude arrondi de l'épaisse muraille de lauriers taillés sur laquelle se détachait un grand vase décoratif ; ce mouvement le mit en présence d'un homme qui se promenait solitaire, lui aussi.

La pensée que son entretien avec Aline avait eu peut-être un témoin, fut cause qu'il jeta les yeux sur cet inconnu ; au même instant, il eut un léger soubresaut.

– Monsieur de Sénones ! s'écria-t-il en donnant à sa surprise l'accent de la politesse et de la cordialité. Je vous croyais bien loin d'ici.

– Et moi, au contraire, dit Marc sans prendre la main qu'il lui tendait, je vous savais à Rome et je vous cherchais depuis quelque temps déjà.

– Il était pourtant bien facile de me trouver tout desuite, répondit Orsky, averti par ce ton cassant et cette mine agressive, que la conversation ne se bornerait pas à un échange de compliments. J’habite l’hôtel***.

– J’espère bien, Monsieur, que vous n’y demeurerez pas longtemps. Si je tenais à vous voir, c’était pour dire qu’il me déplait que vous soyez dans ce pays-ci.

– En vérité, Monsieur ? – Et le prince haussa les sourcils. – Je m’y trouve pourtant à merveille et n’ai nul projet de m’éloigner de sitôt.

– C’est ce que nous verrons demain, dit Marc d’une voix rauque et tremblante.

Un désir fou le possédait de souffleter cet homme.

– Après demain, s’il vous plaît, répondit le prince en souriant, avec cette supériorité exaspérante que donne la possession de soi-même.

Il attendit que certaine tribu anglaise qui se répandait dans l’allée les eût dépassés, et reprit : – Ainsi, c’est une querelle que vous voulez ? Vous avez tort, on parlera, et cela ne peut conduire à rien de bon pour personne : réfléchissez encore. Je suis prêt, en ce qui me concerne, à oublier les paroles inconsidérées qui viennent de vous échapper.

– J’aurai donc soin de vous rafraîchir la mémoire, s’écria Marc hors de lui.

– Assez, Monsieur, assez, tant de violence est inutile, répondit gravement le prince ; vous aurez satisfaction. – Et après un salut très bref auquel Marc répondit à peine, il tourna les talons avec le sentiment agréable que son attitude en cette circonstance avait été des plus correctes, tandis que le mari offensé, ce mari qui n’était pas un mari, bien qu’il s’arrogeât le droit d’en avoir les susceptibilités, s’était couvert de ridicule.

– Quelle idée saugrenue ! pensait-il un peu perplexe pourtant. Se montrer jaloux dans une position comme la sienne, c’est absurde ! Et pour moi c’est fort embarrassant, reprit-il en mordant son cigare. Si je le tue, je rends service à la veuve, sans doute, mais les convenances veulent que ce sang versé soit une barrière entre elle et moi. Si je suis tué, au contraire, tué lorsque j’ai de bonnes raisons pour aimer la vie, non pas ! ce serait trop sot ! Bah ! tous les duels n’entraînent pas mort d’homme. Si j’avais la chance d’être blessé, blessé pour elle, voilà ce qui déciderait de mon succès ! Mais

il sera complet et rapide sans le secours même d'une égratignure. Charmant ! reprit Orsky, et il se mit à rire tout seul avec une gaité juvénile. Les émotions se multiplient ; je me sens vivre d'une façon étonnamment agréable, moi qui croyais en avoir fini. Elle se donne, on me la dispute, . le divin imprévu toujours !

XVIII

Le lendemain, à l'heure indiquée, Orsky errait dans les nefs latérales de San-Carlo, attendant qu'Aline, agenouillée devant le maître-autel où se célébrait une messe basse, eût achevé ses dévotions. Malgré les nombreuses bonnes fortunes qu'il avait comptées en Italie et qui devaient l'avoir accoutumé au piquant mélange des pratiques sacrées et des sentiments profanes, ce prélude religieux à un rendez-vous l'aurait étonné un peu de la part d'Aline, si depuis la veille il n'eût été décidé à ne s'étonner de rien. L'église était située juste en face de l'hôtel, et, comme il suffisait pour s'y rendre de traverser la rue, c'était le seul endroit où la jeune femme, qui n'avait rien changé à ses habitudes de jeune fille, allât sans être accompagnée ; il était donc assez naturel après tout qu'elle l'eût choisie pour une rencontre qui devait rester secrète et ne pas exciter de soupçons ; mais à quoi bon tant de ferveur, de si longues prières, toute cette perte de temps ? Voilà ce qui inquiétait Orsky. Résignée à une chute prochaine, demandait-elle pardon à Dieu de sa faiblesse, ou bien, hésitante encore, implorait-elle des forces contre l'amour ?

La messe continuait ; tout en feignant, pour dérouter la curiosité de quelques fidèles dispersés à genoux sur les dalles, de regarder les marbres précieux, les stucs peints et dorés qui font de San-Carlo-al-Corso l'une des églises les plus riches de Rome, bien qu'elle soit peut-être l'une des moins belles, le prince prêtait une oreille impatiente au bourdonnement des répons et autintement de la clochette. De temps en temps aussi, sous prétexte d'admirer de plus près le chef-d'œuvre de Maratta, *Saint Charles Borromée recommandé au Sauveur par la Vierge*, qui est au-dessus du maître-autel, il s'approchait d'Aline prosternée sur un prie-Dieu ; mais celle-ci courbait la

tête, décidée à ne pas regarder de son côté : – La coquette ! pensait Orsky, comme elle me fait languir ! – Ce ne fut qu’après que le prêtre eut disparu dans la sacristie qu’elle se dirigea vers la porte à son tour. Debout auprès du bénitier, Orsky l’attendait ; le sourire qu’il lui adressa en la saluant très bas semblait lui reprocher d’avoir abusé de sa patience. Avec un sourire aussi, elle lui offrit quelques gouttes d’eau bénite au bout de ses doigts nus, puis, sans paraître s’apercevoir qu’il serrait légèrement contre son cœur le bras qu’elle avait glissé sous le sien, elle descendit avec lui sur le Corso.

– J’espère que le ciel que vous invoquiez si ardemment tout à l’heure, vous aura conseillé d’avoir pitié de moi, dit le prince, persuadé que la tactique la plus habile était de continuer à se montrer respectueux et soumis d’autant plus qu’elle allait de l’avant.

– Il m’a donné en tout cas le courage de m’ouvrir à vous sincèrement et absolument, répondit-elle en levant vers lui ses beaux yeux pleins de vaillance et de franchise.

De nouveau, il serra le bras qui, posé sur le sien, semblait s’abandonner, et, plein d’espoir, attendit qu’elle s’avouât vaincue. Un mot audacieux ou maladroit peut faire perdre du terrain quand les choses en sont à ce point ; le mieux est de se taire en laissant paraître ce trouble si flatteur pour celle qui l’inspire quand celui qui le ressent est un homme du monde et un homme d’esprit, que rien ne saurait désarçonner d’ordinaire. Il n’y avait d’ailleurs aucune affectation dans l’attitude soumise et anxieuse du prince. Il était ému tout de bon, il avait la fièvre, il l’avait eue toute la nuit. Se fiant à son étoile, il se laissa conduire par Aline qui dirigeait la promenade comme elle allait diriger l’entretien, le long de la grande voie presque déserte à cette heure matinale, où les magasins commencent seulement à s’ouvrir et où les rares passants ne sont que des gens du commun courant à leurs affaires.

– Monsieur, commença-t-elle, avec une nuance d’hésitation et d’embarras, mais d’un ton décidément affectueux, je veux d’abord vous demander pardon, je vous ai mal jugé autrefois, je me suis méfiée de vous, je vous ai cru capable d’abuser par légèreté de la situation très délicate d’une femme qui, n’étant ni mariée, ni veuve, se doit à elle-même d’être plus prudente que toute autre.

Orsky fit un geste contenu qui affectait l'indignation douloureuse de l'innocence soupçonnée.

– Mais notre conversation d'hier m'a ouvert les yeux, continua vivement la jeune femme ; j'ai compris que dans mon ignorance des choses de la vie j'avais calomnié vos sentiments, et que ces sentimens très honorables ne pouvaient m'offenser, que je devais au contraire en être fière puisque votre désir, si jamais je redevais libre, ce qui vous paraissait possible dans un délai prochain, était de me demander, j'ai bien compris, n'est-ce pas ? d'être.

– Princesse Orsky, comme vous êtes depuis longtemps la reine de mon cœur et la maîtresse de toutes mes pensées, répondit-il avec un de ces élans qui sont le charme de ceux que l'imagination et les sens dirigent entièrement. Il y avait plusieurs caractères différents chez Orsky, selon que les circonstances faisaient vibrer telle ou telle corde de son être. Ce matin-là, le roué s'était réveillé enthousiaste et ingénu, amoureux fou d'abord et capable par conséquent d'épouser la femme qu'il désirait si elle ne voulait être à lui qu'à cette condition.

– Eh bien ! Monsieur, après une déclaration comme celle-ci, il m'a semblé que je n'avais que deux partis à prendre, ou vous encourager dans vos espérances, ce qui m'est impossible, ou ne plus jamais vous revoir, ce qui me coûterait beaucoup depuis que j'ai appris à vous apprécier.

– Où veut-elle en venir ? pensait le prince, remarquant qu'elle choisissait chaque mot avec précaution, comme si elle eût craint d'en dire trop ou trop peu. – Il n'est pas besoin de si longs discours, un mot suffirait.

– Le moyen de tout concilier, poursuivit Aline, était, j'ai fini par le comprendre, de vous confier ce que personne au monde ne sait jusqu'ici, ce que je croyais garder toujours pour moi seule, et, en vous disant que je ne peux être pour vous qu'une amie, de vous en donner la raison. J'aime de toute mon âme, pour jamais et malgré tout, celui qui devait être mon mari. Oh ! ne me dites pas que c'est une lâcheté, s'écria-t-elle, répondant à un brusque mouvement du prince qui s'était arrêté, bouleversé par cette désagréable confidence ; je le sais déjà, j'en ai honte, je me le reproche, je voudrais me le cacher à moi-même, mais c'est trop vrai. Je m'étais donnée tout entière et je n'ai pas su me reprendre ; le serment que j'ai fait me lie,

comme malgré moi, bien que ce serment, un autre l'ait rompu. M. de Sénonnes ne s'en doutera jamais, en Amérique où il doit être maintenant. Tant mieux ! car je serais désespérée qu'il le sût. Mais je resterai fidèle sinon à lui, du moins au rêve de ma jeunesse, à l'amour qu'on ne peut connaître qu'une fois. Si notre mariage est cassé un jour, c'est qu'il l'aura demandé, lui seul en profitera. Je resterai veuve parce que j'ai choisi de l'être et que tous les hommes me sont indifférents, sauf un seul, qui n'a pas voulu de moi.

Elle parlait avec tant de volubilité que le prince, qui avait essayé en vain plusieurs fois de l'interrompre, eut peine à placer ces mots d'une voix étranglée par le dépit :

– Tout ce que vous dites là, Madame, ne s'accorde guère avec ce que je vous ai entendu déclarer très nettement, dans une circonstance décisive, il n'y a pas longtemps ; alors vous aviez plus de fierté.

– Quand j'ai répondu à sa mère que je ne pardonnerais jamais, même de loin ? Non, je ne lui pardonne pas, mais je l'aime, et c'est peut-être pour cela que le pardon est impossible. Le pardon exige un calme, un apaisement que je n'ai pas encore atteint. Oui, le jour où j'ai parlé si durement, si froidement de lui, je mentais, je mentais par orgueil, car j'ai de l'orgueil, j'en ai beaucoup ; jugez s'il m'en coûte de vous avouer ainsi une faiblesse qui m'abaisse à vos yeux comme aux miens ! Hier je n'ai pas pu prendre sur moi de le faire, il me semblait que je n'aurais jamais le courage de dire tout haut ce que je me défends de penser, mais j'ai réfléchi que c'était le seul moyen d'être loyale envers vous et que bon, dévoué, généreux comme je sais maintenant que vous l'êtes, vous me sauriez gré, fussiez-vous en avoir un peu de chagrin d'abord, de vous confier ce que je n'ai jamais dit, même à votre sœur. C'est une grande marque d'estime que je vous donne, Monsieur, en échange de l'affection que vous m'offrez et à laquelle je ne puis répondre, – sauf par de l'amitié, une sincère amitié, vous le voyez, ajouta précipitamment Aline en s'appuyant sur son bras d'un mouvement naïf et en plongeant de nouveau un regard inquiet dans le sien, avec le sentiment confus d'être ingrate.

Toute sa bonté, toute sa candeur, se reflétaient sur son charmant visage empourpré par l'effort qu'elle venait de s'imposer. Orsky eut un sanglot de

rage sourde. Jamais il n'avait mieux compris la valeur de ce trésor longtemps convoité, qu'à l'heure même où il le perdait après s'être cru sur le point de le saisir ; mais la crainte d'être ridicule lui rendit le sang-froid dédaigneux qu'il savait affecter même aux moments d'émotion violente, surtout peut-être dans ces moments-là. Il fit observer à Aline, avec une pointe d'amertume et d'ironie, qu'un confident était toujours mal venu à parler de lui-même, et que, relégué par elle à ce rôle subalterne, il se sentait moins reconnaissant qu'il ne le devrait sans doute de l'honneur qu'elle lui faisait en le rendant dépositaire d'un si étrange secret ; il essaya, en outre, par quelques allusions venimeuses à un passé humiliant pour elle, de la révolter contre ce qu'elle était la première à nommer sa faiblesse et sa lâcheté.

Elle l'interrompit tristement :

– Encore une fois, Monsieur, je me suis dit là-dessus tout ce que vous pourriez me dire.

Et Orsky, désespérant de réussir, même à l'irriter, resta muet, blessé dans sa vanité jusqu'à la fureur et confondu par l'adresse inconsciente de cette petite fille qu'il commençait à haïr autant qu'il l'avait aimée, ou plutôt qu'il aimait et qu'il haïssait à la fois avec un égal emportement. La droiture naturelle d'Aline, en la poussant à ce coup d'audace, l'avait bien inspirée. Si elle eût été coquette, comme il l'avait cru un instant, ou seulement dissimulée, timide à l'excès, si elle eût voulu louvoyer, jouer de ruse, mesurer enfin les armes féminines d'usage en pareil cas aux terribles ressources de la passion et de l'expérience, elle était perdue quoi qu'elle fît ; mais que pouvait opposer l'astuce la plus consommée à cette action courageuse d'une âme pure capable de dévoiler avec autant de franchise ses secrètes pensées pour mieux repousser des hommages dont elle déclarait pourtant sentir tout le prix ? Jamais rien de semblable n'était arrivé au prince Orsky dans sa carrière amoureuse ; il était pris au dépourvu.

Tous deux revinrent presque en silence sur leurs pas, de la colonne de Marc Aurèle, qu'ils avaient atteinte en causant, jusqu'à l'hôtel dont ils n'étaient plus qu'à quelques pas, quand Orsky dit d'une voix altérée :

– Vous ne vous attendez pas, je suppose, à ce que je me soumette ainsi tout d'un coup, à ce que je passe de l'espérance que vous m'avez laissé

concevoir pendant vingt-quatre heures à la résignation tranquille ? Vous qui savez si bien vous souvenir, vous ne comptez pas que j'oublie assez facilement pour devenir votre ami et rien de plus, du jour au lendemain.

– Si vous jugez que cela ne peut pas être, répondit Aline avec douceur, mais aussi avec fermeté, il faudra renoncer à une intimité qui, quant à présent du moins, n'est plus possible. Vous le comprenez, n'est-ce pas ? vous quitterez Rome avant nous. tout de suite.

– Madame, répondit froidement . Orsky, ce que vous me demandez là, un autre, hier, m'a enjoint de le faire, et ce que j'accorderais peut-être à votre prière, quoi qu'il pût m'en coûter, je dois le refuser à un ordre impérieux.

– Un autre ? dit Aline en le regardant surprise, un autre vous a enjoint, ordonné ?..

– Il est là, répliqua Orsky en lui désignant d'un signe de tête Marc de Sénonnes planté sous le porche de l'hôtel.

Elle suivit la direction de ses yeux, poussa un faible cri, et Marc la vit se rapprocher du prince d'un mouvement instinctif, comme si elle cherchait auprès de cet étranger une protection contre lui ; elle cherchait plutôt un soutien, car, glissant tout à coup, elle s'évanouit. Orsky la retint dans ses bras :

– Madame de Sénonnes se trouve mal, dit-il aux serviteurs de l'hôtel qui s'empressaient. Aidez-moi à la ramener chez elle.

Lorsqu'il l'eut remise aux mains de sa sœur et de miss Ruth, sans essayer de leur expliquer les causes de l'accident, il redescendit l'escalier quatre à quatre, emporté par l'instinct violent de la bête fauve, qui, détournée un instant de sa proie, revient pour la déchirer. La vue de son rival, après les confidences qu'il venait de recevoir, avait produit sur lui l'impression d'un soufflet. Il avait besoin de se venger sur quelqu'un d'une déception si amère, et l'occasion était belle. Certes, M. de Sénonnes devait être de son avis et ne la laisserait pas échapper ; il le retrouverait inmanquablement à la porte de l'hôtel. En effet, Marc attendait à la même place, immobile, le visage décomposé.

– Enfin ! dit-il d'une voix basse et contenue en avançant d'un pas vers lui. Je suis venu, Monsieur, vous rappeler une affaire qui devait, il me semble, passer avant toute autre. Mes témoins, – il nomma un pensionnaire

de l'Académie de France à Rome et Maxime Henrion, arrivé depuis peu, – mes témoins comptaient entrer dès hier soir en pourparlers avec les vôtres.

Orsky, à son tour, nomma au hasard un jeune secrétaire de l'ambassade de Russie, qu'il se réservait d'avertir.

– Avez-vous décidé, ajouta-t-il, de quelle nature serait l'offense aux yeux du monde, car ce n'est pas votre intention, je suppose, de porter atteinte à la réputation de certaine personne en la mêlant à tout ceci ?

Ils marchaient de long en large, en causant avec le plus grand calme, comme eussent pu le faire deux amis. Le concierge et le courrier de l'hôtel, qui suivaient de loin leurs mouvements, n'eurent aucune idée de rattacher cet entretien à l'évanouissement de la jeune dame, comme ils nommaient Aline.

– La réputation de la personne dont vous parlez n'est point en jeu, répondit Marc. On ne dira qu'une chose, c'est que vous vous êtes proposé sa délivrance ; un pareil dévouement ne pouvant être que parfaitement chevaleresque et désintéressé, – il appuya sur ce dernier mot, – vous fera grand honneur, Monsieur, voilà tout.

– Très bien si je vous tue, mais...

– Dans le cas contraire, dit Marc, qui parut traiter l'autre hypothèse assez légèrement, comme si elle ne valait pas la peine qu'on s'y arrêtât, les journaux répandront que nous nous sommes battus à propos d'un article de Marc Séverin sur le nihilisme, qui vous a paru outrageant pour les Russes. Vous ne l'avez pas lu, peu importe.

– Soit, dit Orsky, voilà le vrai motif de la querelle, celui qu'il faudra livrer à nos témoins.

Marc s'inclina en signe d'approbation, et ils se séparèrent.

Pendant ce temps, Aline était revenue à elle en agitant les bras, comme pour repousser un fantôme, et en criant : – Il est ici, je l'ai vu, .. il est ici ! –

Puis, dans son désordre, elle avait raconté à madame de Vesvre tout ce qu'elle était d'abord résolue à taire. Il fallait bien convenir de la déclaration d'amour du prince Orsky pour expliquer le rendez-vous du matin et la rencontre avec Marc, qui s'en était suivie. Au milieu de son récit, elle répétait sans cesse : – Il faut partir ! partir ce soir, partir sur-le-champ ! Oh ! pourquoi m'avoir amenée ici ? Mais pardon, ma pauvre amie, vous

ignoriez, vous ne pouviez deviner, .. je ne sais ce que je dis ! Vous voilà bouleversée comme je le suis moi-même.

Olga, un peu honteuse de cette confiance, qu'elle méritait si peu, se gardait de répondre. L'écheveau, pensait-elle, s'embrouillait entre ses mains, elle était dans la situation perplexe d'un enfant qui, ayant joué imprudemment avec le feu, voit tout à coup flamber la maison.

– Oui, répondit-elle, calmez-vous, personne ne pouvait prévoir. Oui, nous partirons quand vous voudrez, nous partirons ce soir même.

Mais le soir venu, elle sut persuader à Aline, qui avait gardé le lit toute la journée, qu'elle était trop ébranlée encore par cette rude secousse pour se mettre en route avant le lendemain. D'abord madame de Vesvre voulait voir son frère, qui n'était pas rentré et que l'on cherchait inutilement de tous côtés. Beaucoup plus au fait que ne l'était Aline des choses du monde, elle redoutait la scène qui avait pu avoir lieu entre les deux hommes et s'était hâtée, à tout événement, d'avertir son mari. Le télégraphe avait porté à M. de Vesvre une dépêche ainsi conçue :

« Affaire grave. Venez sans retard. »

Puis Olga avait réfléchi, non sans angoisse, que si l'affaire en question suivait le cours habituel, Albéric arriverait trop tard pour l'arranger. Quant à elle, que pouvait-elle faire ? Agir sur son frère, voilà tout ; elle avait foi dans la puissance de ses prières, de sescâlineries, mais encore fallait-il qu'il se montrât.

La journée lui parut cruellement longue. A six heures, Orsky fit dire qu'il ne dînerait pas avec elle.

– Décidément, pensa la baronne, il cherche à m'échapper.

Laissant miss Ruth auprès d'Aline, qu'elle ne voulait pas troubler par le spectacle d'appréhensions heureusement très loin de l'esprit de la jeune femme, elle fit le guet et, au moment où Orsky rentrait chez lui, alla frapper à la porte de sa chambre.

– Comment ! tu ne me dis pas bonsoir ? s'écria-t-elle d'un air de reproche. Après avoir déjeuné et dîné dehors ! Oh 1 impromptu, je sais bien ; n'importe, tu ne seras pas quitte à si bon marché, je suis curieuse. Où ?.. avec qui ?... en ville ou au cabaret ?

– Chez Vladislavof, que je suis allé voir comme j’en avais l’intention depuis quelque temps, dit Orsky, nommant avec négligence le secrétaire d’ambassade qui devait lui servir de témoin. Il m’a gardé toute la journée malgré moi. Nous sommes allés.

– Oh ! je ne tiens pas à connaître les faits et gestes de mauvais sujets tels que vous deux. Mais bien des choses se sont décidées en ton absence. Tu sais que nous partons dès l’aube, tous les trois.

– Tous les trois ?...

– Oui, Aline et moi. et naturellement tu nous suis, puisque nous sommes maintenant inséparables. Que deviendrais-tu sans nous, mon pauvre Sacha ?

– Je serai certainement fort à plaindre, répondit le prince du même ton enjoué que sa sœur, qu’il regardait cependant avec un mélange de rancune et de méfiance, mais le meilleur temps à une fin, et si nous partons, comme tu le dis, je crois que cela sera par des chemins différents, chacun de notre côté.

– Pourquoi ? qu’est-ce qui t’empêche de nous accompagner ? demanda Olga de plus en plus inquiète. Elle sentit qu’il était inutile de lutter de finesse avec lui et bravement l’attaqua en face : – Ce ne serait pas, par hasard, M. de Sénonnes ?

– M. de Sénonnes ? répéta Orsky, dont les yeux assombris se rétrécirent comme ceux d’un serpent. Je croyais que tu ignorais qu’il fût ici.

– Oui, répondit effrontément Olga, mais j’ai appris que vous vous étiez rencontrés ce matin.

– Ah !.. Et elle t’a dit le reste ?

– Aline ?.. Non, Aline ne m’a dit que cela, et c’était bien assez pour m’inspirer des craintes.

– De quoi donc as-tu peur ?

– De tout. Oui, j’aurais peur de tout, si je ne te savais incapable de perdre une femme, de gâter sa vie pour satisfaire un point d’honneur absurde.

– Mais que supposes-tu ? M. de Sénonnes m’a vu donner le bras à sa femme qui rentrait de l’église ; il n’avait aucune raison que je sache, pour en être surpris ; moi-même j’ai accordé une médiocre attention à cette rencontre.... je le connais si peu ! Seule, madame de Sénonnes l’a prise fort à cœur, apparemment, car elle s’est trouvée mal.

– Pauvre enfant ! c’est que tu ne sais pas, Sacha. Et ce que je vais te dire t’empêchera, j’espère, quoi qu’il arrive, de répondre à aucune provocation de la part de ce mari si coupable, mais qui se mêlerait peut-être d’être jaloux cependant, bizarre et inconséquent comme je le connais. Elle l’aimait. elle n’a jamais cessé de l’aimer, elle l’adore.

– Ah ! tu savais cela et tu le cachais si bien ? prononça lentement Orsky.

Cette confirmation de l’aveu d’Aline l’avait fait tressaillir, comme si l’on eût touché à une plaie douloureuse. En admettant qu’il eût supposé un instant que la jeune femme avait eu recours à un vertueux subterfuge pour lui imposer silence et l’éloigner, le doute n’était plus permis. Comment Olga l’avait-elle laissé s’avancer dans un rôle de soupirant ridicule au lieu de l’avertir d’emblée qu’il n’y avait rien à espérer, rien à gagner ?

– Ah ! tu le savais ? répéta-t-il.

– Elle ne me l’a jamais dit, mais il y a longtemps que je l’ai deviné.

– Peut-être alors as-tu agi imprudemment.

– Que veux-tu dire ? balbutia la baronne devenue toute rouge.

– Qu’il ne faut pas se jouer de certains sentiments et de certaines gens, même quand on est une femme d’esprit comme toi.

– Je ne comprends pas, murmura la pauvre Olga, qui comprenait seulement, en effet, qu’il était plus fort qu’elle et que le seul parti à prendre était de demander grâce ; il se peut que j’aie été imprudente, en effet, je m’en repens, je t’assure que je m’en repens de toute mon âme ; mais, Sacha, mon frère chéri, tu ne voudrais pas. Il suffit, j’en suis sûre, que je t’aie dit qu’elle l’aime pour qu’une querelle entre vous devienne impossible.

– Crois-tu vraiment que, si je l’aimais aussi, elle, et que son mari m’eût provoqué, ce serait une raison suffisante ? dit Orsky avec un sourire qui glaça le sang dans les veines d’Olga. Mais qu’as-tu à trembler, folle que tu es ? ajouta-t-il en roulant une cigarette, les yeux baissés pour fuir le regard éperdu de la baronne ; si elle m’a plu un instant, je suis bien guéri. Rien ne met en fuite plus sûrement mes lubies amoureuses que ces sentimentalités légitimes de petites bourgeoises acharnées à rêver les délices du pot-au-feu quand même. Elle ne me plaît plus du tout ; ce mari, si coupable et tant aimé, n’a pas l’humeur jalouse que tu redoutes, et ton imprudence, comme

tu l'appelles, n'aura pas de suites fâcheuses. Va te reposer, Olga, et ne me romps plus la tête avec tes chimères.

Il posa froidement ses lèvres sur le front de sa sœur, qui l'étreignait suppliante, prête à pleurer, et madame de Vesvre se retira plus inquiète que jamais.

XIX

Cette nuit-là, Marc de Sénottes mit en ordre ses papiers, déchira, brûla tout ce qu'il ne voulait pas laisser derrière lui, puis il écrivit plusieurs lettres, l'une, la plus longue de toutes, à sa mère, dans laquelle il se montrait repentant des chagrins qu'il n'avait cessé de lui causer et où le regret d'une vie mal employée se mêlait à une tendresse enfantine ; quel que soit son âge, l'homme, aux heures solennelles de l'existence, n'est qu'un petit enfant devant sa mère. Pour la première fois, Marc osait s'épancher avec la sienne ; c'est que, pour la première fois aussi, rien ne venait les séparer, ni injustices, ni préjugés, ni malentendus, ni exigences puériles. Madame de Sénottes n'était plus elle-même dans sa pensée qui habitait déjà des régions supérieures à ce monde ; elle était purement et uniquement la mère munie de toutes les perfections que ce titre comporte, la mère qu'il ne devait plus revoir et qui demain le pleurerait avec ces larmes de sang qu'arrache la perte du fruit de leurs entrailles aux femmes même qui n'ont su ni le bien aimer, ni le bien élever, ni l'aider à être sage, ni le rendre heureux lorsqu'il en était temps.

L'autre lettre fut un adieu à madame d'Herblay, un adieu où il mit tout ce qu'il put d'affection et de reconnaissance, mais qu'il fit très bref néanmoins, car avec celle-là il lui était défendu d'être sincère sous peine de cruauté.

Il avait réservé pour la fin un douloureux plaisir, celui d'exprimer à sa femme des sentiments qu'elle ne devait connaître que lorsqu'il ne serait plus là pour savoir si elle en aurait pitié :

« Vous allez être libre ; ma vue qui, ce matin, vous a fait horreur, vous sera épargnée dorénavant et pour jamais. C'est la seule satisfaction que je

puisse vous donner ; vous l'aurez, je vous le jure ; en échange, daignez-vous me pardonner ? Faites plus. Laissez-moi vous dire, en ce moment où je meurs afin d'atténuer des torts inexpiables, que le bonheur du ciel tel que je le conçois aujourd'hui, tel que depuis longtemps je me le figure avec un désespoir de damné, eût été de vivre pour vous. Cet aveu, que vous n'auriez ni pu ni voulu écouter si, vivant, j'avais eu l'audace de vous le faire, ne vous offensera plus venant d'un mort, et vous serez bien forcée d'y croire. »

Il plia ce billet sans le relire, le couvrit de baisers fiévreux et cacheta l'enveloppe sur laquelle il avait écrit : « Madame la vicomtesse de Sénonnes, hôtel ***, à Rome. » Après quoi, il plaça les trois lettres bien en vue, puis se jeta sur son lit avec cet allègement que procure la conscience d'avoir achevé une tâche. mieux encore, avec la joie profonde, intense, presque voluptueuse de mourir. Il lui semblait qu'un port s'ouvrait enfin devant lui, qu'il atteignait le but : qu'avait été sa vie, en effet, sinon une série de méprises, de volontés impuissantes, inutiles, d'aspirations élevées trahies par sa faiblesse, de dévouements fourvoyés, d'intentions généreuses qui dégénéraient en actions coupables ou folles ? Il repassait tout cela dans son esprit et trouvait une douceur croissante à se retirer d'un combat qui ne lui réservait point de victoire.

– Quant à elle, se disait-il avec attendrissement, elle est si jeune ! Elle peut recommencer, oublier. et elle n'aura pas le droit de maudire ma mémoire, c'est ce qu'il faut.

Ce qu'il fallait surtout, c'était qu'Orsky ne l'eût pas, elle, Aline.

– Les voilà séparés pour jamais, reprenait le seul instinct humain qui l'agitât encore. Couvert de mon sang, il ne lui inspirera que de la répulsion.

– Encore jaloux ? murmura-t-il avec un triste sourire, « et maintenant tu te reposeras pour toujours, mon cœur fatigué. »

Ce fut sur ces paroles du poète qu'il avait traduit, commenté, avec lequel il s'était si souvent identifié pour souffrir, que Marc s'endormit d'un sommeil calme et profond qui fut toutefois brusquement interrompu par les trois coups que sonna sa pendule vers l'aube. Il arrive que quelque chose veille en nous qui mesure le temps de notre repos quand un événement grave est en suspens. Son domestique n'eut pas besoin de frapper à la porte comme il lui avait recommandé de le faire ; s'habillant en toute hâte, il

sortit sans bruit et rejoignit à l'endroit convenu ses deux témoins qui l'attendaient avec une voiture, car le duel devait avoir lieu assez loin de là, sur la route de Ponte Mollo, dans une vigne écartée qui appartenait à un ami de ce Vladislavof, le second du prince Orsky. Marc recommanda au cocher de prendre par le Corso et, en passant devant la maison qu'habitait Aline, envoya du fond de l'âme à celle qui reposait là, derrière ces volets clos, un muet adieu.

Quand la voiture passa sous la Porte du Peuple, le soleil commençait à pomper les brumes légères, qui s'élevaient des jardins du voisinage toutes dorées de ses rayons et toutes parfumées de la plus suave des odeurs : ce premier soupir des plantes rafraîchies par un bain de rosée ; les *osterie* du faubourg ne faisaient que s'entr'ouvrir ; seuls quelques *ciociari* en chapeau de feutre et en sandales, les jambes enveloppées de bandes de toile, une veste poilue jetée sur l'épaule, défilaient avec leurs chèvres ; personne ne prit garde à ce break qui s'éloignait après avoir déposé trois hommes devant un porche de pierre, moussu et délabré. Orsky était arrivé déjà en compagnie du comte Vladislavof, d'un autre de ses compatriotes qui traînait une lente phthisie sous ce beau ciel méridional et de l'indispensable chirurgien. Quand le salut d'usage eut été échangé :

– Avouez, Messieurs, dit Vladislavof aux témoins de M. de Sénottes tout en vaquant avec eux aux derniers préparatifs, tandis que les deux adversaires se tenaient à l'écart chacun de son côté, avouez que nul endroit ne pouvait être mieux choisi pour se couper la gorge en paix.

En effet, rien de plus silencieux, de plus absolument désert que ce vaste enclos protégé contre les regards par une double ceinture de hautes murailles et de chênes verts, où l'on n'entendait que des bourdonnements d'abeilles dans les touffes de romarin.

L'arme choisie était l'épée. Le long de la vieille muraille grise, sur l'herbe humide, qui semblait étinceler d'une pluie de petits diamants, les deux adversaires se mirent en garde, Marc toujours calme et insouciant, Orsky très sombre au contraire. Avant de croiser le fer, il demanda brusquement, contre toutes les règles, à dire un mot en particulier à M. de Sénottes, et Henrion, qui avait prononcé bien inutilement quelques paroles conciliantes, crut à tort que son éloquence produisait un effet tardif.

– Monsieur, dit Orsky, emmenant son adversaire sous les bouquets de chêne pour que nul ne pût entendre, je commence par vous dire que rien au monde ne saurait m’empêcher de me battre avec vous, mais l’honneur me commande d’ajouter que jamais je n’ai reçu de madame de Sénottes le moindre encouragement.

Une fois de plus, le sentiment chevaleresque, encore prompt à s’éveiller chez cet être capricieux et bizarre, lui faisait sacrifier une partie de sa vengeance ; il ne pouvait supporter que celle qui pourtant l’avait blessé au vif et dédaigné fût, par sa faute, l’objet d’un soupçon injurieux.

– Et maintenant, Messieurs, reprit-il sans attendre la réponse de Marc, nous sommes prêts.

Son front, chargé de nuages jusque-là, s’était éclairci ; il se mit en garde presque allégrement. Orsky était un bretteur émérite et, sans avoir son expérience, Marc tirait l’épée aussi bien que qui que ce fût. Les coups furent portés et parés de part et d’autre tout d’abord avec une fougue égale et une égale habileté ; mais bientôt il sembla que le bras de Marc se ralentit et il fit si beau jeu à son adversaire que celui-ci, s’arrêtant soudain, s’écria :

– Que diable ! défendez-vous donc !

Le combat reprit là-dessus, et ce fut au tour de Marc d’attaquer vivement sans rompre d’une semelle, comme s’il eût voulu ôter à Orsky toute envie de le ménager ; mais quand il vit son adversaire suffisamment échauffé, -il se découvrit tout à coup sous une riposte à fond, de telle sorte que si le prince n’eût fait un mouvement instinctif de côté, la lame entrait en plein cœur.

– Il l’a voulu, .. il a voulu s’enferrer, dit Orsky en le voyant tomber. – Est-il mort ? reprit-il avec un frisson d’horreur.

Le chirurgien, qui s’empressa de relever ce qui semblait être un cadavre, secoua la tête d’un air qui voulait dire :

– Il n’en vaut guère mieux.

Après un premier et rapide pansement qui eut lieu sur le terrain même, les témoins réunis aidèrent à transporter le blessé, par une petite porte ouvrant dans le mur, jusqu’au coupé de Vladislavof, qui attendait sur un chemin écarté derrière la vigne, tandis qu’Orsky sortait ostensiblement de l’autre côté pour monter dans le break qui le conduisit au chemin de fer.

Ses bagages y avaient été transportés dès le matin, et il prit le premier train qui filait vers le nord.

Une heure plus tard, la femme de chambre d'Aline venait avertir sa maîtresse qui, après une nuit d'insomnie et de fièvre, essayait de se lever, qu'une dame demandait à la voir tout de suite ; cette dame refusait de donner son nom, mais insistait pour être reçue, assurant qu'il s'agissait d'une affaire très grave et très pressée.

– Priez-la d'attendre cinq minutes, dit Aline avec un serrement de cœur inexplicable.

Elle prit à peine le temps de passer une robe de chambre, de relever en un nœud ses cheveux épars, puis elle rejoignit dans le petit salon contigu à sa chambre la mystérieuse étrangère. Celle-ci l'attendait debout, immobile, auprès de la porte ; en la voyant entrer, elle fit deux pas en avant et laissa tomber d'une voix singulièrement calme ces mots qui frappèrent Aline comme aurait pu le faire un coup de massue :

– Je suis madame d'Herblay.

– Les deux femmes s'entre-regardaient séparées par toute la largeur du salon : Aline, défaillante, appuyée pour se soutenir au dossier d'un fauteuil sur lequel on voyait se crisper sa main qui tremblait ; Antoinette, impassible, comme on peut le devenir sous l'influence d'une douleur qui passe les forces humaines ; on marche droit devant soi comme un automate, il semble qu'en agissant on assiste aux faits et gestes d'un autre avec lequel on n'a rien de commun et dont la voix sonne à votre oreille ainsi qu'une voix inconnue, on se sent pétrifié, indifférent à tout ce qui naguère eût été une émotion, une impression quelconque : cette femme, si nerveuse, si faible d'ordinaire, apportait dans une démarche de la plus étonnante hardiesse un sang-froid dont elle-même ne se serait jamais crue capable, et abordait celle qui aurait eu le droit de la chasser, ou tout au moins de se détourner d'elle, avec une sorte d'autorité qu'Aline, stupéfaite, subit du premier coup.

Elle sentait que les rôles étaient intervertis, qu'elle était dominée par qui aurait dû s'humilier devant elle, et cherchait le secret d'une pareille puissance sur ce visage impénétrable, vraiment frappant dans sa beauté pâlie, épuisée, devenue tragique par l'effet de cette transfiguration que

produit une pensée d'héroïsme. Ce fut avec effort qu'elle répondit après un silence de quelques secondes qui lui parut s'être prolongé d'une manière insupportable :

– Je me demande, Madame, ce qui peut vous amener chez moi ?

– Et moi, repartit Antoinette, je m'étonne, Madame, que vous ne deviniez pas, car un seul motif au monde pouvait nous mettre volontairement en présence, une question de vie ou de mort et qui concerne M. de Sénonnes.

Ce nom dans la bouche de sa rivale réveilla toute la fierté dont elle était capable ; elle eut un geste sur la signification duquel madame d'Herblay ne se méprit pas.

– Oh ! vous pouvez m'accabler, vous en avez le droit, je suis prête à tout, répondit-elle en levant avec indifférence ses yeux noirs aux paupières alourdies et dont la flamme semblait éteinte à tout jamais ; peu m'importe, grand Dieu, pourvu que vous me suiviez.

– Vous suivre ! s'écria madame de Sénonnes frémissante tandis qu'Antoinette continuait avec la même fermeté : – Je vous ai dit qu'il s'agissait d'une question de vie ou de mort. Vous me suivrez afin qu'il ne meure pas sans vous avoir revue et que, s'il doit vivre, ce soit dorénavant auprès de vous, qu'il aime. Vous pouvez le croire, puisque c'est moi qui viens vous le dire.

– Quel mot avez-vous prononcé ? criait Aline qui s'était rapprochée d'elle par une impulsion plus forte que sa volonté, que parlez-vous de sa mort ? Marc est mort ? il va mourir ?.. Achevez, je vous en prie.

– Oh ! pensa madame d'Herblay, avec un tressaillement à demi douloureux, joyeux à demi, elle l'aime aussi ! Venez donc, reprit-elle tout haut en se tournant vers la porte. Le temps presse.

– Non, pas avant que vous ne m'ayez dit.

– Que le prince Orsky lui a donné ce matin un coup d'épée ? qu'il avait résolu de se faire tuer pour vous ? Voilà ce que vous voulez savoir ? Eh bien ! me suivrez-vous maintenant ?

Et comme Aline s'était affaissée, livide, sur un fauteuil, n'osant comprendre, ne voulant pas croire, foudroyée cependant par cette brusque apostrophe :

– Il vous faut des preuves ? Tenez en voilà, reprit madame d’Herblay, tirant de son sein quelques papiers froissés qu’elle lui tendit ; j’ai trouvé ces trois lettres avant l’heure où il pensait qu’elles iraient chacune à leur adresse ; l’inquiétude, un pressentiment m’ont fait entrer chez lui tandis qu’il se battait. Oh ! si j’avais pu courir me jeter entre eux, empêcher !.. mais tandis que je lisais encore, il est revenu, ou plutôt on l’a rapporté...

– Cette lettre qui était pour moi a été ouverte, balbutia tout bas Aline, qui, ayant repoussé les deux billets adressés à madame d’Herblay et à la comtesse de Sénones, lisait et relisait l’adieu suppliant de Marc sans parvenir à comprendre le sens des mots.

– Oui, répondit Antoinette avec l’audace tranquille d’un être possédé par une idée fixe et devenu indifférent à toutes les hontes pourvu que rien n’obstrue sa route, je l’ai décachetée. Je sais ce qu’il vous écrit, vous voyez bien que je n’avais plus qu’à venir vous prier d’ayoir pitié de lui, en vous jurant que je saurais disparaître, moi qui ne lui ai fait que du mal, dont depuis si longtemps il ne souffre la présence qu’avec peine, qui ne peux lui apporter ni consolation, ni soulagement, des remords plutôt et des regrets. En ai-je dit assez, s’écria en s’interrompant la malheureuse femme, et faut-il encore m’agenouiller devant vous ?

– Madame !... dit Aline éperdue.

Elle prit un châle qui traînait sur un meuble, le jeta sur sa tête et sur ses épaules, puis, sans même réfléchir à ce que l’on pourrait penser, sortit en toute hâte sur les pas d’Antoinette. Dans la galerie elle rencontra miss Ruth. Ce modèle de réserve domestique et de décorum imperturbable la regarda passer d’un air abasourdi : –

– Où allez-vous, ainsi vêtue ? et à pareille heure ? Pour Dieu ! où allez-vous ? lui demanda-t-elle de loin.

– Il se meurt, il est mort peut-être, et j’en suis cause ! – Voilà tout ce qu’elle prit le temps, tout ce qu’elle trouva la force de répondre, en descendant, comme si des ailes l’eussent portée, le large escalier de l’hôtel. Sa main était dans celle de madame d’Herblay, mais ni l’une ni l’autre des deux femmes n’avait conscience de cette étreinte nouée à leur insu par un malheur commun.

XX

Cependant Marc, transporté dans sa maison de la via Nomentane, n'avait repris connaissance que pour apercevoir à son chevet la figure de Henrion, celle du chirurgien, se rendre compte à leur vue qu'il était encore de ce monde et déchirer avec rage l'appareil posé sur sa blessure. Puis la fièvre s'était emparée de lui, et de nouveau il avait perdu la perception des choses.

Ce fut à travers le délire qu'il vit glisser mainte fois autour de sa couche, sur laquelle à chaque instant elle se penchait, l'image de celle qui avait eu sa dernière pensée. Quel ange prenait ces traits chéris pour réveiller en lui le sentiment du bonheur ? Elle ne le fuyait plus maintenant, elle ne s'évanouissait plus à sa vue... Hélas ! ce n'était pas elle, c'était une vision insaisissable, obstinée à changer de forme. Pourtant il lui semblait bien reconnaître sa voix, il ne distinguait pas les paroles, du reste, et cette voix, que son oreille se tendait pour entendre, était presque aussitôt couverte par le tic-tac de la pendule ou le chant monotone d'une bouilloire. Une fois il crut comprendre qu'elle disait : – Vous m'en répondez, docteur, vous me répondez de sa vie ! – Avec quel accent d'anxiété ! Mais il avait rêvé tout cela, car il n'entendait plus maintenant que le bourdonnement d'une mouche dans les rideaux de son lit. Cette mouche bourdonnait : Je ne réponds de rien encore, mais espérez, espérez. – Et il lui sembla qu'entre ses ailes dépliées autour d'un gros corps, elle avait la figure du médecin italien qui s'était trouvé là pour panser sa blessure. N'était-ce pas une main de femme qui venait de toucher la sienne ? ce parfum léger il le reconnaissait, il était sûr de l'avoir respiré un fois sur les cheveux d'Aline. Mais qu'allait-il imaginer, grand Dieu ? Il n'y avait plus devant lui que la

figure moqueuse et irritée d'Orsky lui criant Défendez-vous donc, que diable !

Marc se souvenait qu'il avait dit aussi : – Sur l'honneur, elle ne m'a jamais encouragé.

Ces paroles lui revenaient souvent et lui causaient une impression délicate, toujours interrompue par le froid du fer qu'Orsky lui plantait soudain dans la poitrine.

– Jamais ! Je ne me suis jamais souciee de lui, je ne me souciais que d'un seul, semblait reprendre ensuite cette voix, qui était certainement celle d'Aline.

Et il ne sentait plus la douleur de sa blessure.

Que signifiait cependant ce bruit de portes ouvertes, de pas étouffés, de chuchotements ? Le cher fantôme qu'il s'efforçait de retenir en fermant obstinément les yeux s'évaporait à chaque instant, chassé par d'autres figures odieuses ou terribles qui finissaient par le laisser seul dans le vide et l'obscurité.

– C'est la paix du tombeau, se disait Marc, tout est fini. – Et il éprouvait à le penser un profond soulagement : – Tout est bien fini. – C'était ainsi que l'hallucination et la réalité se heurtaient dans ce cerveau en désarroi.

Rêvait-il encore certaine nuit où il sentit sur ses mains brûlantes la pression de deux lèvres fraîches et une pluie de larmes qui tombait goutte à goutte ?

– Qui donc me pleure ? murmura-t-il.

Ces mots à peine distincts furent prononcés cependant avec une intonation nouvelle et de bon augure. Jusque-là il avait divagué à la façon d'un fou furieux ou poussé des gémissements stupides : pour la première fois l'esprit encore obscurci sortait du chaos, les yeux avaient un regard, il reconnaissait les objets un à un à la lueur de la lampe de nuit ; la clarté de cette lampe tombait sur la tête blonde d'une femme qui priait à genoux, le visage enfoui dans les draps de son lit.

– Aline ! prononça-t-il lentement. Et il fit un effort pour se soulever, mais une douleur aiguë entre les côtes l'obligea de rester immobile.

Elle s'était levée en toute hâte, elle le soutenait dans ses bras ; les larmes continuaient de couler, mais sur son visage maintenant, sur ses cheveux, et

il n'osait bouger, craignant que toute cette douce magie ne fût conjurée par un mouvement, par un souffle.

– C'est toi ! répétait-il, incrédule à demi, essayant de se persuader ce qu'il jugeait impossible ; c'est bien toi !.. 0 Dieu, si je rêve encore, que je ne m'éveille jamais !

– Vous ne rêvez pas, lui dit-elle d'une voix basse et passionnée, vous revenez à la vie que vous avez failli perdre, voilà tout,

– Je vais vivre et je ne te verrai plus, s'écria-t-il.

Une lucidité affreuse lui était rendue. Il se souvenait clairement, trop clairement.

– Vous êtes venue parce que j'allais mourir, mais vous ne resterez pas, vous ne pouvez rester. En ce cas, pourquoi m'avoir sauvé, pourquoi ?.

Il sanglotait comme un enfant, dont il avait la faiblesse.

– Chut ! lui dit Aline, prenant à son tour, afin de le calmer, l'accent tendre et impérieux des mères. Je suis ici pour toujours.

Pour toujours !.. Ce fut bercé par ce mot céleste, le front appuyé sur cette épaule qui lui servait d'oreiller, qu'il tomba dans une torpeur heureuse et vraiment réparatrice.

Il n'en sortit qu'à la voix du médecin, qui disait d'un ton joyeux :

– Avec des soins, de la prudence, il guérira, il guérira vite, s'il veut nous aider tant soit peu. Il ne s'agit plus que d'avoir envie d'en revenir.

Guéri par elle qui ne le quitterait plus ! cette pensée avec le ravissement ineffable qui l'accompagnait l'envahit tout entier à son réveil. Aline était là, assise auprès de lui, vivante et souriante, en plein jour. ce n'était pas une illusion de la nuit. Les yeux de Marc cependant cherchaient inquiets et sombres autour de la chambre une autre apparition, redoutée celle-là, qui devait anéantir ce bonheur si récent, encore incroyable. Aline comprit :

– Ne craignez rien, dit-elle, personne n'est plus entre nous deux. Celle à qui vous pensez m'a chargée de vous dire qu'elle prierait pour vous de loin tous les jours de sa vie, comme elle l'a fait tant que vous avez été en danger. Elle souhaite ardemment que vous soyez heureux, c'est elle qui m'a amenée ici. Oh ! j'y serais venue de moi-même, s'écria la jeune femme émue par l'expression de souffrance indicible qui passa sur les traits décomposés du malade ; j'y serais venue sur un signe de vous.

– Pour obéir à ce que vous croyiez être un devoir de charité angélique ?
répliqua Marc avec amertume.

– Non.

De nouveau elle l'enveloppa de ses bras et, détournant la tête pour qu'il ne pût voir sa rougeur, jalouse peut-être de ne pas se laisser distancer par sa rivale en vaillance, en générosité, pénétrée surtout du profond désir d'achever d'un mot le miracle de sa guérison :

– Parce que je vous aime, dit-elle tout bas, depuis longtemps, ajouta-t-elle plus bas encore, depuis. toujours. Malgré tout, je veux avoir confiance. Me donneras-tu tort ?

Le silence seul peut exprimer ce qui se passe dans notre âme aux moments divins où, n'ayant plus rien à désirer, elle se recueille presque épouvantée de son bonheur. Un silence profond régnait donc dans la chambre de Marc, quand madame de Vesvre y fit irruption. C'était à grand'peine qu'on avait retenu jusque-là le zèle indiscret de la turbulente baronne dans une pièce voisine, où elle passait le temps à tourmenter de questions le médecin, qui ne savait que répondre, et à s'adresser in petto les plus sincères reproches, quand elle n'avait pas à se défendre contre ceux d'Albéric, qui, accouru au premier appel, la rendait responsable de tous les événements provoqués en effet par son imprudence. Elle se jeta gaiement au cou de Marc, embrassa cent fois Aline, et se retint à grand'peine de leur dire ce qu'elle croyait, ayant réussi, qu'ils lui devaient leur réconciliation, qu'elle avait machiné, conduit, fait aboutir toute l'affaire.

– Mais, dit-elle ensuite à son mari, l'ingratitude, l'égoïsme humains sont tels, que les gens les meilleurs préfèrent toujours ne rien devoir qu'à eux-mêmes. Je ne veux pas gâter leur satisfaction en me faisant valoir.

– Et vous avez raison de ne pas vous vanter, riposta M. de Vesvre, car il s'en est fallu de peu que votre comédie ne tournât au drame.

– Bah ! dit-elle, en certains cas, il faut jouer le tout pour le tout, et vous avez beau dire, le vieux proverbe est toujours vrai : La fortune sourit aux audacieux.

Elle prononça ces mots d'un ton qui promettait une longue série d'audaces futures, mais réflexion faite, elle s'est arrêtée sur ce brillant succès qui aurait pu coûter si cher, et il est permis de croire que son

triomphe même a été pour elle une leçon. N'importe, elle a gagné le pari le plus invraisemblable ; elle a ramené un jeune couple tendrement uni à la comtesse de Sénonnes, transportée d'étonnement et de joie ; elle a mis fin au veuvage d'Aline.

C'est le privilège des poètes de pouvoir plus facilement que qui que ce soit au monde renaître et se transformer sous chaque influence nouvelle. Aline n'a donc pas eu à guérir les blessures d'un cœur usé, flétri, empoisonné par de tristes souvenirs : une âme toute neuve s'est éveillée chez Marc au sein d'une vie nouvelle, favorable à tous ses goûts ; il n'interprète plus, dans le style d'Obermann, le désenchantement de Schopenhauer, il est redevenu lui-même, un poète jeune et charmant, dont la muse s'inspire aux sources les plus vives, les plus fécondes en somme : l'amour et la nature. Sa femme s'identifie passionnément à tous ses travaux ; il trouve dans cette intimité de leurs deux âmes le soutien qui lui avait manqué jusque-là et le complément pour ainsi dire des facultés qu'il sentait en lui, sauf le pouvoir de les réaliser. Si longtemps les gens et les circonstances avaient gêné, contrarié sa vocation ! Cette vocation se développe au contraire, grandit tous les jours et porte de beaux fruits sous le rayon de sympathie intelligente et d'infinie tendresse qui l'a réchauffé, purifié, encouragé, exalté au-dessus de lui-même. Il doit à Aline un bien précieux sans lequel les autres restent stériles : la confiance en soi ; elle lui en a fait don le jour où elle-même, contre toute raison apparente, gratuitement et spontanément, elle a eu foi en lui. Le poète rêveur est doublé maintenant d'un homme qui mérite qu'on l'estime et qu'on l'aime. Il est vrai que les enfants sont venus aider par la responsabilité qu'ils imposent à la formation de ce caractère. Miss Ruth les a reçus par trois fois sur ses genoux et préside au gouvernement de la *nursery*.

La dernière œuvre de Marc et la plus exquise peut-être est intitulée le *Berceau*. Il ne quitte guère le vieux château de Sénonnes, dont la mort de son père l'a laissé possesseur, que pour aller passer deux ou trois mois d'hiver à Paris, où l'on s'attendrit à tort sur la vie de dévouement et de privations d'une aussi charmante femme qu'Aline, séparée des plaisirs du monde et claquemurée à la campagne par un mari qui, non content d'avoir été d'abord infidèle avec éclat, est devenu depuis sauvage à l'excès :

– Ne la plaignez pas trop, dit d'un air narquois la baronne Olga aux bonnes âmes. Elle a quelques dédommagements que nous pourrions lui envier.

Bruyères reçoit aussi chaque été la visite de Marc et d'Aline. Les braves gens du pays ont revu, rayonnante de joie, au bras de son mari, celle qui avait supporté si dignement parmi eux sa triste solitude. C'est à Bruyères, sur cette terrasse où l'abandonnée cherchait à retrouver les secrètes pensées du vicomte de Sénottes dans les écrits de Marc Séverin, que les deux époux, réunis pour jamais, ont lu ensemble, tout bas, la main dans la main, les pages tachées de larmes de ce journal de jeune fille et de veuve, si bien fait pour donner au coupable repentant la vraie mesure de ce qu'il avait perdu, de ce qu'il a reconquis.

Du reste, ils n'ont jamais échangé un mot qui eût trait au passé. De ce passé, madame d'Herblay est seule à se souvenir au fond d'un couvent de Rome ; peut-être Alexandre Orsky, rentré dans sa patrie, d'où il ne sortira plus, s'en souvient-il aussi à ces rares heures où il repasse en lui-même ce qu'il appelle le néant de sa vie si surchargée pourtant d'aventures :

« Je me déplaçais en Russie, écrit-il à sa sœur, contre laquelle il garde une violente rancune, mêlée à une indestructible amitié, mais le reste du monde me déplairait tout autant, puisque, bon gré mal gré, il me faut vivre partout en ma compagnie. Celle des femmes m'est devenue également insupportable. Depuis longtemps misanthrope, me voilà devenu misogyne. C'est un progrès dans la sagesse ; il n'y a pas lieu cependant de m'en féliciter. »

Non, car il arrive, comme le fait avec raison observer Olga, que la haine contre toutes ne soit que l'envers d'un amour ulcéré pour une seule.



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

Le Veuvage d'Aline , par Th. Bentzon

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6566346z>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et

fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale

la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Table des matières

1. Page de titre
2. LE VEUVAGE D'ALINE
 1. Chapitre I
 2. Chapitre II
 3. Chapitre III
 4. Chapitre IV
 5. Chapitre V
 6. Chapitre VI
 7. Chapitre VII
 8. Chapitre VIII
 9. Chapitre IX
 10. Chapitre X
 11. Chapitre XI
 12. Chapitre XII
 13. Chapitre XIII
 14. Chapitre XIV
 15. Chapitre XV
 16. Chapitre XVI
 17. Chapitre XVII
 18. Chapitre XVIII
 19. Chapitre XIX
 20. Chapitre XX
3. À propos de cette édition numérique